

## **PRESENTATION**

### **RELATIONS MERE - FILLE** **« Ravage » selon Lacan, ou réussite ?**

#### **Colette** **Entre sa mère et sa fille**

---

Si l'on a beaucoup parlé de la femme, à travers l'histoire du féminisme ou encore comme deuxième sexe, selon Simone de Beauvoir,<sup>1</sup> on s'est peu interrogé sur les relations de la mère avec sa ou ses filles, et qui ont pu influencer sur leur devenir. Elles ont fait l'objet de descriptions dans les romans<sup>2</sup>, ou les pièces de théâtre<sup>3</sup> mais pas d'analyses poussées. En parler est un fait récent. Situons-le à partir de Freud, au début du XXe siècle.

Quelles impasses ou traumatismes ont empêché la petite fille « *une fois devenue femme de se sentir elle-même, plus ou moins accomplie* », se sont demandé Caroline ELIACHEF et Nathalie HEINICH<sup>4</sup> ? Colette était-elle accomplie ? Son rapport à sa mère l'a-t-il conduit à un ravage ou à une réussite de sa vie ? Et que signifient ravage ou réussite ? Car la femme n'est jamais libérée de sa mère, quoi qu'elle dise et quoi qu'elle fasse. Et Colette fille, s'est-elle accomplie ? Dans la famille Colette nous avons : le germe, Sido ; l'éclosion/l'été, Colette ; l'automne, Colette fille. Cette dernière n'a pas eu d'enfant et a manifesté une grande instabilité professionnelle malgré de grands talents. Elle est devenue très tardivement gardienne du « tombeau/souvenir » de sa mère, après la mort de son beau-père.

Elles ne sont pas faciles ces relations mère-fille !

Freud, dans une mise en perspective de la phase pré-oedipienne de la petite fille a montré la violence que pouvait revêtir cette relation. La fusion entre la mère et l'enfant durant les

---

<sup>1</sup> BEAUVOIR Simone de, *Le Deuxième sexe*, Gallimard, 1949.

<sup>2</sup> JELINEK Elfriede, *La pianiste*, Jacqueline Chambon, collection Métro, 2001.

<sup>3</sup> MC DONAGH, *La reine de beauté de Leenane*, pièce de théâtre.

<sup>4</sup> ELIACHEFF Caroline, HEINICH Nathalie, *Mères-filles, une relation à trois*, Le Livre de Poche, 2003.

premiers mois de sa vie conduit à une difficulté de séparation entre les deux, si la métaphore du nom du père n'intervient pas. Un lien érotique inconscient peut perdurer, qui entraînera des conséquences sur la vie future de la petite fille, l'adolescente puis en tant que femme. Au point que Lacan « interdira » à la femme de réintégrer son produit. Paul-Claude Racamier parlera d'incestualité<sup>1</sup>, essentiellement dans les psychoses, mais je pense que les pathologies névrotiques n'échappent pas à ce phénomène : *c'est un climat où souffle le vent de l'inceste [...] sans qu'en soient nécessairement accomplies les formes génitales*. Je reprendrai ce terme « d'incestualité » et j'ajoute qu'il ne signe pas systématiquement une perversion de la mère ou de la fille.

Par ailleurs, Lacan soulignera le *ravage qu'est chez la femme le rapport à sa mère, d'où elle semble bien attendre comme femme plus de substance que de son père*.<sup>2</sup>

M.C. Cadeau, présente le même point de vue, tout en s'exprimant d'une autre façon. Le ravage pour la fille serait que l'image de l'homme soit confondue avec l'image maternelle : certains traits de comportement ou de caractère identiques par exemple. Comment rompre avec sa mère, prendre ses distances, si l'homme « choisi » ressemble à sa mère ? Comment jouir de lui ? Car ce serait égal à un inceste. Mais pourquoi choisir un tel homme ? Choisir un homme qui ressemble au père, n'a pas le même impact, c'est prendre la voie montrée par le père, la voie de la féminité indiquée par Freud. Mais même si l'image de l'homme choisi a à voir avec celle de la mère, n'oublions cependant pas que le premier homme du bébé fille est son père. Il a donc également du père.

Peut-on accepter comme explication ce qu'écrit Serge André : *L'expérience de l'analyse avec les femmes nous démontre l'existence chez elles d'une angoisse qui ne se laisse pas simplement ramener à l'angoisse de castration, mais qui est radicalement une angoisse du corps, c'est-à-dire une angoisse de non castration [...]. L'angoisse de castration constitue en réalité une protection contre cette angoisse plus profonde liée à la féminité [...]. C'est finalement moins aux pères et aux hommes qu'à la mère et aux femmes qu'il s'agit de restituer le phallus pour qu'elles soient châtrées. Ce scénario complexe manifeste donc un désir de castration, un désir d'être reconnue comme châtrée, pour ne pas devoir affronter une*

---

<sup>1</sup> RACAMIER Paul-Claude, *L'inceste et l'incestuel*, les éditions du collège, Paris, 1995.

<sup>2</sup> LACAN Jacques, *L'étourdit*, 1972, *Autres écrits*, Seuil, Le champ freudien, 2001, p. 465.

*position où la femme devrait se définir comme hors-castration*<sup>1</sup>. Mais de fait les femmes sont castrées. Le reproche des filles à leur mère est de les avoir faites sans « organe génital » visible. Gabriel Balbo parle même de *haine originare*<sup>2</sup>, de matricide. Elles souhaiteraient donc être castrées comme les hommes.

Freud avait parfaitement compris que le deuxième mariage (le troisième pour Colette) ne reproduisait pas la relation infernale primitive à la mère, dont le père avait déjà héritée en son temps. Or les deux premiers mariages de Colette furent passionnels.

Nous verrons dans « *Colette et Willy* », combien Willy avait du maternel, de la famille maternelle, même s'il fut un père de substitution. Leur vie fut vraiment conflictuelle et leur séparation traîna plusieurs années. La haine de Colette poursuivit Willy au-delà de sa mort. Or c'est Willy qui lui montrera la voie de la féminité par son côté « père de substitution ».

Dans « *Colette et Henry de Jouvenel* » nous verrons qu'Henry avait du père, son amour de la politique et Henry était brillant. Et il avait du père d'avant sa « castration », ce soldat patriote, fougueux, brillant danseur, recherché dans les salons ?

J'ai prolongé le travail de Sido à Colette avec celui de Colette à sa fille Colette, sa relation à sa propre fille. C'est un ravage à l'état pur : nul homme n'a été capable d'éclipser une telle mère, ni un tel père. Avec de tels parents « *il faut toute une vie pour s'en remettre* » dira-t-elle dans ses *Notes*.

Bien des relations mère-fille auraient pu être étudiées. Celle de Marguerite Duras avec sa mère avait fait partie de mes choix, lorsque j'ai décidé de ce thème.

Pourquoi alors avoir choisi Colette exclusivement ?

---

<sup>1</sup> S. ANDRE, *Jouissance psychotique, jouissance féminine, jouissance sexuelle*, Exposé à l'E.C.F. Novembre 1983, Quarto, février 1985.

<sup>2</sup> G. BALBO, *L'Œdipe n'est complexe qu'en raison d'un primordial désir matricide* in *Comment ne pas être l'objet « a »* in *La psychanalyse de l'enfant*, n°15, Revue de l'Association freudienne, 1994.

La richesse de sa vie et de son œuvre suffit à analyser d'une façon fine les relations mère-fille et par ce biais, la féminité. Dans le plaisir, la jouissance, la souffrance elle a vécu avec trois maris, des amants, des amantes, et une liaison qu'on peut qualifier « d'incestueuse » avec son beau-fils, Bertrand de Jouvenel.

*Une femme existe mais pas La femme*, nous dit Lacan, *La Femme* qui serait toute puissante au même titre que le père de *Totem et Tabou*, tout puissant. Est-ce exact pour Colette ? De sa vie scandaleuse, elle est parvenue au sommet de la notoriété, adulée par les rois, les reines, les princes, les pachas, le Glaoui. Ne faut-il pas être *La Femme* pour y arriver ? A la fin de sa vie elle disait : *Ne suis-je pas une reine ?*

Son œuvre est écrite dans un vocabulaire léger, poétique, jamais vulgaire, ni cru, même pour parler de sexualité, « *lyrique* » lui reprochait Willy son premier mari, et elle exprime avec subtilité toutes les passions du monde, que Fourier estimait normal d'éprouver, mais surtout de réaliser. Ce qu'elle écrit poétiquement, elle l'a vécu profondément, dans l'amour, la haine, la méchanceté, l'amitié, la déception.

De plus sa vie m'a paru exemplaire d'une relation à la mère, forte ou perçue comme forte et porteuse d'un phallus, imaginaire. C'est à Sido sa mère, qu'elle a « tété » sa façon d'être. Sido, une femme remarquable pour son époque qui a transmis à Gabri ses valeurs fouriéristes et donc familiales. Car où est Jules Colette dans son éducation ? Nous verrons cependant que même « absent », il a été très présent, par ses défaillances électorales puis surtout épistolaires, et qu'il est en fait le père de sa vocation, mais que c'est sa mère qui l'a encouragée, voire « injonctionnée », par Willy interposé : *Ecris* et peut-être *Jouis*. Car c'est Willy qui lui a demandé d'écrire ses premiers *Claudine* !

Mais que transmettra-t-elle à sa fille Colette ? Une œuvre que sa fille ne pourra administrer qu'à la mort de son troisième mari, c'est-à-dire pendant quatre ans. Jusqu'à la fin Colette fille aura compté pour du beurre.

Je donnerai ci-après dans le désordre les traits saillants que j'ai remarqués chez Colette. Ils seront traités selon des thèmes dans lesquels ils trouvent leur place :

- Sa vie de vagabonde dans le monde du music hall, l'actrice et son rapport à son corps.
- La journaliste, la romancière, la conférencière, la scénariste : son rapport à l'écriture.
- Sa sexualité hétérosexuelle, homosexuelle, incestuelle.
- Sa « lenteur » à « assumer » sa filiation.
- La question des noms et prénoms : son grand père maternel, son premier et son deuxième mari se nommaient Henry et son premier amour d'adolescente ainsi que son dernier s'appelaient Maurice ; elle-même se donne et porte le même nom que sa fille, *Colette de Jouvenel*.
- Sa maternité avec l'étude de ses relations à sa fille Colette.
- Son caractère révélant une rancune tenace, à la hauteur de ses déceptions, envers ses deux premiers maris, qu'on retrouve dans certains de ses livres écrits très tardivement et une certaine « méchanceté ».
- Son désintérêt vis-à-vis de Missy dans le besoin, vers la fin de sa vie, alors qu'elle a gardé la propriété de Rozven, cadeau de Missy.
- Le même désintérêt vis-à-vis de Polaire, interprète de Claudine, une des twins<sup>1</sup> de Willy, qui mourra ruinée par le jeu. Elle ne préfacera pas son livre de « *Mémoires* ». Mais Willy avait également été ruiné par le jeu. Cela lui rappelait-il de mauvais souvenirs ?

Peut-on relativiser cette méchanceté dans la mesure où elle serait plutôt la manifestation d'un caractère fort qui ne se laisse pas abattre par les coups du sort et qui exige la même rigueur des autres. Dans une période de guerre, sa deuxième, affaiblie par la souffrance physique, elle ne veut pas se soumettre, de peur de ne plus maîtriser son corps, elle aura encore à lutter pour sortir « *le gars Maurice* » de cet enfer raciste, puisqu'en tant que Juif il est voué à la mort. Il le lui rendra au centuple, restant avec elle, attentionné, jusqu'à sa mort. C'est cependant Colette fille qui en subira les conséquences : elle sera quasi déshéritée et devra attendre la mort de Maurice Goudekot pour retrouver son héritage, les biens et l'œuvre de Colette.

Dure avec l'enfant Colette, elle s'attendrira avec la jeune fille, mais la jugera cependant sévèrement.

Le procès en méchanceté de certains de ses contemporains, n'est peut-être pas tout à fait inexact. Mais elle suscita des dévouements inexplicables : Pauline, sa domestique, engagée à

---

<sup>1</sup> Pour des raisons publicitaires des *Claudine*, Willy, le premier mari de Colette, avait transformé les deux femmes en jumelles pour les sortir.

l'âge de treize ans, qu'elle garda jusqu'à sa mort, les Petites Fermières, des jeunes filles qui admiraient *Claudine*, Raymond Oliver, le restaurateur qui la sauva d'un incendie en voyant de la fumée s'échapper de son appartement du Palais Royal, Claude Chauvière, sa secrétaire qui devint sa première biographe, Marguerite Moreno, Hélène Picard, Hélène Morhange dite Moune, Germaine Patat, la maîtresse d'Henry de Jouvenel, Cocteau. On peut parler d'une rancune mal venue chez Colette, vis-à-vis de Willy, son premier mari, dans *Mes Apprentissages*, cinq ans après sa mort. Peut-être également vis-à-vis d'Henry de Jouvenel, son deuxième mari, dans *Julie de Carneilhan*, mais elle l'a démentie. A cause de sa fille ? Pas de livre spécifique pour Missy. Et leur correspondance s'arrêtera avec la deuxième guerre.

En 1936 au *Discours de réception à l'Académie royale de Belgique*, pour succéder à Anna de Noailles elle dira : *Je suis féroce, mais sans l'ombre d'une méchanceté*. Comme un félin qui tue ses proies pour vivre. Mais la férocité chez un humain n'est pas vitale.

Qu'évoque Colette ? La bonne dame du Palais Royal ? Une actrice ? Une journaliste ? Un écrivain ? Celle qui aimait les animaux ? Un monstre d'égoïsme ? Une mère peu maternelle ? Une féministe ? Une femme incestuelle ? Une femme amoureuse ? Une femme amoral et immorale ? Une femme libre ?

Tel un kaléidoscope c'est un chatoyant mélange de toutes ces facettes que Colette nous présentera durant ses quatre vingt un ans de vie. Ce n'est cependant pas un travail exhaustif sur sa vie, ni une compilation de ses biographies mais plutôt une étude de ses textes et correspondances qui vont nous livrer sa vie et ses fantasmes : *J'ai prêté à mes héros mes fantasmes les plus fidèles*<sup>1</sup>. Comprendrons-nous l'importance de sa mère dans sa vie ? Eclairera-t-elle sa propre relation à sa fille ?

Car il est indéniable qu'à travers l'absence totale de critiques de sa mère Sido, une femme libre pour son époque, elle nous présente une mère parfaite, pleine, phallique. Avec un père "absent", pesant aux basques de sa mère, le cinquième enfant, elle aurait dû présenter une pathologie non névrotique, si ses dires avaient été exacts. Cette absence de critique fait plutôt penser à un fort refoulement de Colette à l'égard de Sido et de ce qu'elle avait dit. Ce que dit

---

<sup>1</sup> COLETTE, *Fin juin 1940* in *Journal à rebours, 1941*, Ed. de Crémille, 1972.

Sido à propos de Jules ne subit aucune critique, et elle transmettra cette vision, brute, à sa fille.

Je suis cependant un peu entrée dans le détail de sa vie jusqu'à son mariage avec Maurice Goudeket, son troisième mari. A partir de cette nouvelle vie, Colette a vécu une phase plus paisible sur le plan conjugal et une réussite éclatante en tant qu'écrivain. Mais que de difficultés pour vivre ! Toujours à court d'argent, en craignant le manque, jusqu'à ce que Maurice Goudeket prenne ses affaires en mains. A partir de cette époque j'ai utilisé essentiellement ses livres-souvenirs et ses correspondances qui ont pris le relais dans sa production.

C'est cette recherche d'elle-même, dans sa jouissance et son désir, héritage de Sido, ce qu'elle a pu transmettre à sa fille, que j'interrogerai tout au long de cette thèse. Cela impliquera de comprendre le psychisme féminin dans sa formation.

Mon plan sera le suivant :

**Dans une première partie :**

- Une dimension historique des relations familiales, car il me semble important de comprendre comment on en est venu à parler de relations spécifiques mère-fille qui sont d'un intérêt récent.

- La société dont sa famille maternelle a été le témoin, et le moule de cette famille. La famille paternelle Colette, apparaît très peu dans sa biographie, à l'exception de la grand-mère Funel, célèbre pour ses colères.

- La petite histoire, c'est-à-dire l'anamnèse de sa famille proche dont elle a hérité culturellement, ses frères et sœur, et elle-même enfant et adolescente.

### **Dans un deuxième temps :**

J'analyserai leur impact sur Colette et sa vie de femme, après un portrait de la société de La Belle Epoque qu'elle a fréquentée :

- sa vie avec ses trois maris, Missy, Bertrand.
- la traversée des deux guerres mondiales.

### **Dans une troisième partie :**

- une analyse psychanalytique de la féminité, la position féminine pas-toute phallique, qui avec Colette a trouvé un écho particulièrement fort, à la fois dans le pas-toute, mais également dans le phallique.
- son incidence sur sa vie jugée scandaleuse par ses contemporains et ses textes qui concernent sa vie d'actrice, son expression du « pas tout » par l'écriture, sa relation aux hommes, sa personnalité. Est-elle une femme moderne ?

Il n'est besoin que de citer quelques textes d'auteurs connus de son époque, plus souvent masculins que féminins, pour comprendre combien elle a pu marquer les esprits du début du XXe siècle :

*La femme la plus libre du monde. Je ne pense pas qu'il puisse exister un autre écrivain dont le rayonnement soit aussi indépendant de toutes les explications de la critique littéraire.*  
(Pierre Mac Orlan).

*J'ai dévoré Chéri d'une haleine. De quel admirable sujet vous vous êtes emparée et avec quelle intelligence et quelle maîtrise, quelle compréhension des secrets les moins avoués de la chair !* (André Gide).

*A Colette qui seule de son sexe sait qu'écrire est un art* (Paul Valéry).



*On n'a jamais posé dans un jour plus mélancolique et plus vrai l'éternel conflit des sexes*  
(André Billy).

*Nulle femme de lettres n'a intrigué, ravi et scandalisé ses contemporains autant que Colette Willy* (Guillaume Apollinaire dans *Les Marges*, signé de son pseudonyme Louise Lalanne).

*La grandeur de Mme Colette vient de ce qu'une inaptitude à départir le bien du mal la situait dans un état d'innocence* (Jean Cocteau).

*Vous n'écrivez que des chefs-d'œuvre* (Anna de Noailles).

### **Dans une quatrième partie :**

Elle sera consacrée à la réflexion sur les relations mère-fille : Sido-Colette-Colette fille. Mais également sur sa relation à son père et à sa filiation paternelle.

Je reprendrai Colette : ses livres et sa vie pour comprendre l'influence, le rôle de sa mère, son refoulement si important d'une Sido humaine pour une Sido mythifiée, qu'elle avait construite sans faille, sans manque, celle qui met en place les pulsions, les allume, et influence toute la vie primitive de l'enfant, puis sa vie de femme.

Est-elle un produit de Sido ou s'est-elle appuyée sur Sido (et certainement les idées de Fourier) pour devenir ce « monstre sacré » ? Toute sa sexualité, sa jouissance en découlent. Sido la mère phallique dans toute sa splendeur : qu'elle a « écoutée » pour sa carrière d'écrivain, mais qu'en tant que femme, elle a surpassée dans la conquête de ses trois maris :

- Willy, son premier amour qu'elle a arraché à une morte.
- Henry de Jouvenel, qu'elle a arraché à la Panthère, une image vraie.
- Maurice Goudekot qu'elle a arraché à celle qu'elle a dénommée Chiwawa.

Au fur et à mesure de son avancée en âge la conquête a été plus facile car les « proies » étaient soit plus accessibles, soit sa personnalité et/ou son talent les enchantait. Comment les choisissait-elle ? Qu'en attendait-elle ? Y avait-il un lien avec Sido, « la possessive », mais aussi la généreuse ? Et où était passé Jules, le père ? Celui qui doit faire tiers entre la mère et l'enfant.

Pourquoi choisissait-elle des hommes, soit dont l'esprit était toujours occupé par une femme (Willy), soit en « couple » (Henry et Maurice) ? Qui cherche-t-elle à séparer ? Achille de sa mère ? Jules de sa femme ?

Pourra-t-on parler d'un ravage ou d'une réussite ? Probablement des deux. Mais sa réussite est éclatante durant sa deuxième partie de vie, après 50 ans, aussi bien sur le plan littéraire qu'affectif, même si la passion n'était pas au rendez-vous.

Alors pourquoi et comment a-t-elle échappé au ravage total ? Peut-être est-ce Juliette, l'aînée, qui a subi le ravage ? Par son mal être. Juliette a cependant eu une fille, Yvonne, alcoolique, qui elle-même aura deux fils dont un sera tué d'un coup de fusil par un inconnu.

Toujours dans cette partie, je traiterai des relations de Colette/Gabrielle, la Grande Colette, et Colette fille, appelée Petite Colette ! Tout un programme. Cette dernière n'a jamais pu égaler sa mère. Elle faisait partie de la jeunesse dorée, sans souci d'argent, mais il semble qu'elle n'ait jamais trouvé de vocation comme sa mère. Assistante-réalisatrice de deux films dont le scénario avait été écrit par sa mère, un peu journaliste, un peu antiquaire, peut-être à la recherche d'un passé à elle, un peu décoratrice. Elle avait du talent et n'a pas su l'exploiter. L'ombre de la grande Colette était trop vaste et Colette était plus femme que mère. Colette fille est passée après Maurice dans son testament fait en 1945. Alors qu'elle s'occupait de sa mère pendant la guerre en lui fournissant régulièrement des colis alimentaires, sa mère a fait de Maurice son administrateur littéraire. Colette ne recevra que la moitié des droits d'auteurs à la mort de sa mère. Tout lui reviendra à la mort de Maurice.

## **Conclusion**

Cette étude assez approfondie de Colette a-t-elle été suffisante pour analyser les relations mère-fille ?

On ne peut en tirer une généralité. Mais on perçoit pleinement la force du lien qui peut unir ces deux êtres. Que ce soit du côté de la fille vers la mère ou l'inverse, de la mère vers la fille. Gabriel Balbo est radical : *Il n'y a jamais que dysharmonie dans le rapport mère-enfant*<sup>1</sup>.

Colette a été encouragée par Sido qui lui a transmis un phallus, fut-il imaginaire. Elle l'a saisi. Elle ne l'a pas retransmis à sa fille qui était plutôt celle qui donnait que celle qui prenait. Généreuse : à Curemonte pendant la deuxième guerre mondiale, elle a été maire de la région quelque temps. Elle y a recueilli des enfants juifs. Elle s'est également occupée d'animaux errants. Et cela la rapproche de sa grand-mère plutôt que de sa mère.

Colette fille a passé son enfance à attendre sa mère, toujours par monts et par vaux. Ses échecs scolaires en témoignent. Sa vie de femme a été consacrée à d'autres femmes et ne lui a pas permis d'avoir d'enfant. N'en a-t-elle pas désiré ? On peut s'en poser la raison. Craignait-elle de reproduire sa propre enfance ? Ses animaux seront ses enfants.

Le cycle « sidolien » de la vie, et non « colettien », s'est bouclé avec elle.

---

<sup>1</sup> « G. BALBO, *L'Œdipe n'est complexe qu'en raison d'un primordial désir matricide* in *Comment ne pas être l'objet « a »* in *La psychanalyse de l'enfant*, n°15, Revue de l'Association freudienne, 1994.

## L'EPOQUE HISTORIQUE ET LES RELATIONS FAMILIALES

### - I - 1 - Historique des relations familiales

Si on a peu parlé des relations mère-fille sur un plan historique c'est que les relations parents-enfants ont peu existé avant le XVIIe siècle. En effet notre culture occidentale issue d'un monothéisme était surtout une culture patriarcale où le père occupait une place privilégiée, celle de dépositaire de l'autorité, et où seul l'enfant mâle était « reconnu ». N'oublions pas la loi salique ressortie des archives par Philippe V le long, en 1317, pour empêcher de monter sur le trône de France, sa nièce Jeanne, fille supposée adultérine du roi précédent, Louis X le Hutin. Ce qui écarta définitivement les femmes du trône, sauf à titre de régentes, et donc temporairement.

On ne peut cependant pas nier l'importance de certaines femmes dans notre histoire du Moyen Age, telle Aliénor d'Aquitaine, au XIIe siècle ou encore Christine de Pisan, fille de l'astronome et du médecin de Charles V à la fin du XIVe siècle ou Jeanne d'Arc, au XVe siècle, mais il s'agissait d'exceptions. Il faudra la révolution du XVIIIe siècle, sa gestation et sa préparation, pour que l'idée d'égalité des sexes soit reconnue dans la loi, mais pas encore dans les faits : *La révolution française est une rupture historique dans l'histoire des femmes. La critique de la hiérarchie féodale entraîne inéluctablement avec elle celle de l'inégalité entre les sexes*<sup>1</sup>. Le mot « féminisme » attribué à Charles Fourier (1772-1837) a longtemps eu un sens péjoratif, *à l'encontre des hommes qui, favorables à la cause des femmes, voient leur virilité leur échapper*<sup>2</sup>. N'oublions pas non plus Molière au XVIIe siècle moquant « les femmes savantes ».

La notion de famille nucléaire est donc récente car l'enfant comptait peu du fait de la mortalité infantile qui sévissait gravement. Philippe ARIES, historien des mentalités, a montré dans son livre *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*<sup>3</sup> que jusqu'à la fin du XVIIe siècle, la socialisation de l'enfant n'était pas assurée par la famille, ni contrôlée par elle. Il

---

<sup>1</sup> FRAISSE Geneviève, *Les femmes et leur histoire*, Folio Histoire, Paris, 1998.

<sup>2</sup> RIOT-SARCEY, *Histoire du Féminisme*, La Découverte, Repères, Sociologie, Paris, 2005.

<sup>3</sup> ARIES Philippe, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Points Histoire, 1975.

vivait souvent en dehors d'elle. Il faisait son apprentissage de la vie dans un milieu très dense de voisins, d'amis, de maîtres, de serviteurs. En fait l'environnement social. S'il surmontait le temps du « mignotage », c'est-à-dire des toutes premières années, s'il ne mourait pas, il devenait très vite un homme jeune ou une jeune fille sans passer par les étapes de ce que nous appelons l'adolescence. Le sentiment entre les parents et les enfants n'était pas nécessaire à l'existence ni à l'équilibre de la famille car la vie publique, amicale et la vie familiale étaient intriquées.

C'est l'architecture qui, semble-t-il, donna l'impulsion à une vie privée. L'Italie, à la Renaissance, à sa façon d'organiser et d'ornez les pièces des maisons réservées à une vie plus privée, c'est-à-dire investir une sphère privée, permit que se développe un sentiment nouveau entre les membres de la famille et plus particulièrement entre la mère et l'enfant. C'est ainsi qu'en France également, après la Renaissance, à la fin du XVIIe siècle, on assista à une nouvelle organisation de l'espace privé : un couloir distribua les pièces de la maison, alors qu'auparavant elles se situaient en enfilade d'une pièce à l'autre. Ce couloir favorisa l'intimité de chacun des membres de la famille et entraîna moins d'interférences extérieures.

L'apprentissage, remplacé progressivement par l'éducation dès le XVIe siècle, fit apparaître une nouvelle classe d'âge, les enfants, et le soin qui leur est porté inspira des sentiments nouveaux vis-à-vis d'eux. La morale du temps encourageait même à donner à tous les enfants, y compris les filles au cours du XVIIe siècle, une préparation à la vie par l'école, préparation essentiellement religieuse. Pensons à Mme de Maintenon et la création de sa maison d'éducation pour les jeunes filles à St Cyr en 1686. Ceci, bien entendu dans les classes sociales privilégiées françaises. Ces conseils furent entendus.

C'est ainsi que Mme de Sévigné, née en 1626, mariée en 1644 et veuve en 1651 d'un époux qui l'avait déçue de l'amour, restera seule avec deux enfants, Charles et Françoise Marguerite, la future Mme de Grignan. Mme de Sévigné se consacra à leur éducation, et reportera surtout sur sa fille des trésors de tendresse. Cette relation mère-fille est un exemple particulièrement éclairant d'un érotisme inconscient, perçu à travers la correspondance entre Mme de Sévigné et Mme de Grignan, puisqu'elle y fait état, dans une lettre de janvier 1676, d'une expérience physique que Marie-Madeleine Lessana nous raconte ainsi : *Mme de*

*Sévigé, qui élargissait ses émois corporels à ceux présumés de sa fille, vibra en rêve d'une jouissance érotique bouleversante éprouvée avec sa fille en position d'amant*<sup>1</sup>.

Mme d'Épinay, au siècle suivant aura une vie sociale particulièrement animée, elle animera un Salon, comme beaucoup de femmes de son époque : Mme du Deffand, sa demoiselle de compagnie, Melle de Lespinasse, Mme Geoffrin, ou encore Mme Necker, mais elle se tournera comme Mme de Sévigé, vers la maternité, pour combler sa déception conjugale, allant jusqu'à demander à son mari *l'autorisation d'allaiter elle-même leur enfant*<sup>2</sup>. La réponse du mari est révélatrice des us et coutumes de l'époque *que voilà bien une des folles idées [...] dans la tête de ma pauvre petite femme [...] une femme de notre milieu, nourrir votre enfant ? J'en ai pensé mourir de rire*<sup>3</sup>.

La société cependant change peu à peu et outre l'instruction, *on apprend aux enfants à ouvrir les yeux sur la nature et leurs semblables pour mieux former une unité avec eux*<sup>4</sup>. Jean-Jacques Rousseau est le maître incontesté de cette nouvelle pédagogie.

Freud à la fin du XIXe et début du XXe siècle, théoriser les relations difficiles entre mère et fille, pour introduire ses réflexions sur l'œdipe : *Un jour ou l'autre la petite fille fait la découverte de son infériorité organique (et) le plus fort motif d'éloignement de la mère qui émerge c'est qu'elle n'a pas donné à l'enfant un vrai organe génital, c'est-à-dire qu'elle l'a fait naître femme*<sup>5</sup>. Freud ajoute dans le même texte : *il y a une relation particulièrement étroite entre la phase du lien à la mère et l'étiologie de l'hystérie*<sup>6</sup>. De même *il est certain qu'il y a une affinité élective entre l'hystérie et la féminité*<sup>7</sup>.

---

<sup>1</sup> LESSANA Marie-Madeleine, *Entre mère et fille, un ravage*, Hachette Littérature, Poche, Psychanalyse, 2003.

<sup>2</sup> BADINTER Elisabeth, *Emilie, Emilie, ou l'ambition féminine au XVIIIe siècle*, Le Livre de Poche, 2000.

<sup>3</sup> BADINTER Elisabeth, *Emilie, Emilie, ou l'ambition féminine au XVIIIe siècle*, Le Livre de Poche, 2000, « Votre » est souligné par moi

<sup>4</sup> BADINTER Elisabeth, *Emilie, Emilie, ou l'ambition féminine au XVIIIe siècle*, Le Livre de Poche, 2000.

<sup>5</sup> FREUD Sigmund, *Sur la sexualité féminine*, in *La vie sexuelle*, PUF, 1985.

<sup>6</sup> FREUD Sigmund, *Sur la sexualité féminine*, in *La vie sexuelle*, PUF, 1985.

<sup>7</sup> FREUD Sigmund, *Inhibition, symptôme et angoisse*, PUF, 1981.

## - I - 2 - La France au temps des Jules (Robineau et Colette) et de Sido

Le XIXe siècle est une période historique très riche en grands bouleversements. Le siècle des Lumières avait laissé des traces et sur le plan politique la France passait du premier empire à la troisième république. Au passage elle voit :

- La première et la deuxième Restauration avec le retour de la royauté : Louis XVIII, puis son frère Charles X, de 1814 à 1830 (les deux séparées par les cent jours de Napoléon 1er) ;
- Les trois (journées) glorieuses en 1830 ;
- L'accession au trône de Louis-Philippe 1<sup>er</sup> (monarchie constitutionnelle) jusqu'à la révolution de 1848, qui l'oblige à abdiquer ;
- La deuxième république avec le président Louis-Napoléon Bonaparte qui, grâce à un coup d'état, devient...
- L'empereur Napoléon III en décembre 1852, jusqu'en 1870 où il déclare la guerre à la Prusse. Guerre éclair à l'issue de laquelle il se rend aux Prussiens. Ceux-ci s'installent en France ;
- La fin de l'empire ;
- La proclamation d'une troisième république incertaine avec un gouvernement provisoire qui nomme le général Trochu président de septembre 1870 à août 1871 ;
- La Commune de mars à mai 1871 ; Thiers président en août 1871 ; en mai **1873** (année de naissance de Colette) ;
- Mac Mahon, 65 ans, président royaliste, pour remplacer Thiers, démissionnaire ; Mac Mahon remplacé par Jules Grévy, un républicain en 1879.

Désormais la république est définitivement installée.

L'énumération **volontaire** des changements politiques montre à quel point la France de cette époque est à la recherche d'un équilibre politique. Elle vécut en permanence dans l'ébullition des idées, des conflits.

Comment concilier bonapartistes, orléanistes, ultramontains, légitimistes, républicains, libéraux, groupes révolutionnaires, internationalistes, ouvriers, petits commerçants, jacobins, blanquistes, socialistes, matérialistes, modérés, laïques, cléricaux, conservateurs, la province, les grandes villes ? Des tendances multiples, des mouvements divers, des transformations

politiques qui avaient généré des pensées réformatrices, une philosophie sociale diffusée par Saint Simon, Auguste Comte, Proudhon, Charles Fourier, qui reconstruisaient le monde. Des clubs se créaient où militaient des femmes comme Louise Michel.

Et la France n'est pas la seule concernée par tous ces bouleversements. Le Manifeste du Parti Communiste de Marx et Engels est édité en 1848, en Angleterre.

Cette époque c'est aussi, d'une révolution à l'autre, du mouvement des Lumières à la construction d'une société libérale et « bourgeoise », un bouleversement culturel, celui du Romantisme qui, à la fois accompagne ce mouvement, s'en nourrit, mais également le conteste radicalement. Il vient du Nord et surtout d'Ecosse, mais aussi d'Allemagne illustré par le *Werther* de Goethe.

Rousseau au XVIIIe siècle, avec *La Nouvelle Héloïse* et *Emile* avait fait un procès culturel aux Lumières, à la raison et avait ouvert la voie au romantisme, un romantisme aristocratique qui s'inscrit dans le sillage du romantisme allemand. Pour Chateaubriand, Lamartine, Vigny, Hugo, leur combat est autant littéraire que politique. La Restauration a permis à l'aristocratie de retrouver sa place, mais l'aristocratie minoritaire du talent littéraire manifeste « le manque à vivre » d'un groupe social frustré par la Révolution. Le « *mal du siècle* », expression de Sainte-Beuve, est celui d'une aristocratie nostalgique de ses positions perdues sauf chez Hugo, comte de fraîche date<sup>1</sup>, et qui reçoit les commandes « *d'une monarchie qui se penche avec intérêt vers ces jeunes écrivains* »<sup>2</sup>. A 20 ans il a déjà commencé sa carrière littéraire avec ses *Odes* et *Ballades*, puis poursuivi avec *Cromwell*, *Les Orientales* et la représentation d'*Hernani* qui font de lui le chef du romantisme.

Chez Vigny et Chateaubriand, dominent les sentiments de l'exil, de la solitude, de l'inutilité, de l'échec. L'écrivain est désormais un homme qui souffre. Il perçoit le monde, la nature d'une nouvelle façon et prête une attention à cette « part d'ombre » de l'être humain. *Très tôt le poète romantique affiche la conviction qu'il est investi d'une mission qui fait de lui le guide spirituel de l'humanité moderne.*<sup>3</sup> Au bourgeois les pieds sur terre, le romantique répond par l'imaginaire, le fantastique même. *La peau de chagrin* de Balzac en est un exemple. Sido s'y

---

<sup>1</sup> Titre acquis par son père lors de la pacification des guérillas en Espagne en 1811 par l'armée impériale.

<sup>2</sup>DEMIER Francis, *La France du XIX<sup>e</sup> siècle*, Points Histoire, 2000.

<sup>3</sup> DEMIER Francis, *La France du XIX<sup>e</sup> siècle*, Points Histoire, 2000.



réfèrera pour stigmatiser la supposée mauvaise gestion patrimoniale de Jules Colette en comparant les restes de son héritage Robineau à une *peau de chagrin*. Le drame historique, la fureur des sentiments qui se manifestent dans les œuvres littéraires, mais aussi picturales, musicales, sont également une prise de distance avec la société prosaïque, louis-philipparde car il porte un regard lucide sur l'organisation de la nouvelle société.

La vie d'artiste s'exprimera désormais par une allure, un style de vêtement, le goût de la provocation qui, par exemple, mobilisera la jeunesse intellectuelle en 1830 dans *la bataille d'Hernani*. Les romantiques éprouvent un engouement pour la nature dans laquelle ils puisent un sens de la beauté, de l'harmonie, une sérénité. Dieu se révèle dans la nature, dans la contemplation des merveilles sensibles.

Mais le romantisme bascule progressivement vers la contestation d'une société aristocratique et bourgeoise fondée sur l'arrivisme, le désir de paraître, de consommer, la vanité sociale. L'artiste, l'écrivain s'engagent aussi dans les combats politiques et au lendemain de 1830, ils découvrent la question sociale.

Des cénacles, petites cellules de lutte culturelle, se créent. Charles Nodier organise ses dimanches de l'Arsenal où l'on discute d'art mais aussi de politique. Victor Hugo a son salon rue Notre-Dame des Champs où une jeunesse passionnée comme Sainte-Beuve, Edgar Quinet, Nodier, Vigny, Lamartine, se retrouve. La découverte du prolétariat les portera en 1848 à témoigner avec Auguste Blanqui contre une société qui impose des conditions inhumaines à ses travailleurs. *Le grand poète romantique nourrit l'ambition de devenir homme total, à la fois poète, penseur, homme d'action et homme politique*<sup>1</sup>. Le romantisme passe de la droite à la gauche.

La plupart seront, avec Jules Colette (à l'époque simple soldat après sa radiation de St Cyr), à la prise de l'Hôtel de Ville en 1848. Victor Hugo fuira à Bruxelles au moment du coup d'état du président Louis-Napoléon en décembre 1851. Il y rencontrera les intellectuels exilés, dont Eugène Landoy, un des frères de Sido, avant de poursuivre sa fuite en avant, quelques mois et plus tard et plus loin, à Guernesey. Eugène donnera d'ailleurs un banquet en son honneur pour son départ de Bruxelles.

---

<sup>1</sup> DEMIER Francis, *La France du XIXe siècle*, Points Histoire, 2000.

C'est dans ce climat effervescent, bouillonnant autant sur le plan philosophique que politique, que Sido est élevée à Bruxelles parmi les exilés les plus contestataires, nourris des idées des Lumières, de Rousseau, de Voltaire, mais aussi de Marx, de Proudhon et surtout dans son environnement immédiat, de Fourier dont les idées étaient véhiculées par Victor Considérant, un ami de son frère Eugène. Les fouriéristes auront d'ailleurs été actifs dans la révolution de 1848.

### - I - 3 - Charles Fourier et son époque

Né en 1772, Charles Fourier est cependant un homme du XIXe siècle. Il est l'un de ceux qui rêvent d'une nouvelle humanité où règnerait l'harmonie. Il a perdu la fortune paternelle au siège de 1793 à Lyon et est devenu soldat, puis voyageur de commerce, commis, caissier. Derrière son comptoir, il devient vite écœuré de ce métier. Il pense que de même que le monde céleste obéit à des lois mathématiques qui l'organise, de même que la vie animale est régie par l'instinct, de même que la vie organique est soumise à une finalité, le monde des hommes devrait vivre organisé, en harmonie et non dans ce chaos, ce désordre, livré à la déraison : *Est-il possible que la Providence ait abandonné ce seul mouvement (le social). Le principe qui le règle a simplement jusqu'ici échappé aux hommes, comme celui qui dirige les astres était resté inconnu jusqu'à ce que Newton l'ait découvert et formulé mathématiquement*<sup>1</sup>. Il se vante d'être le Newton du monde social, c'est-à-dire d'avoir découvert le principe d'harmonie qui règle les relations sociales.

L'homme est partout contraint : la loi, la morale, la religion l'oppriment ; le travail est pour lui un état pénible dont il cherche à s'exempter, car le mot d'ordre de l'époque est « produire ». Il faut donc rendre le travail attrayant et il ne sera attrayant que s'il est conforme au goût de chacun. Il faut donc laisser se développer les passions que l'homme possède en lui. Fourier est convaincu que *la Providence n'a pu séparer le développement de notre nature, consistant dans la passion, et les conditions de notre existence et de notre bonheur, qui sont dans la productivité du travail.*<sup>2</sup>

De là naît son idée de phalange qui serait un petit groupe de travailleurs associés, 1620, une association composée de l'ensemble des corps de métiers nécessaires pour subvenir aux besoins de ceux qui en font partie, pour que chacun puisse avoir le sentiment du concours de tous. *1620 parce que toutes les combinaisons possibles des passions primordiales arrivent à déterminer autant de caractères.*<sup>3</sup> Cette phalange serait à l'image des corporations du Moyen Age que la Révolution et la grande industrie avaient fait disparaître et dont le romantisme présentait une image idéalisée avec leur camaraderie joyeuse, leur esprit de corps et

---

<sup>1</sup> BREHIER Emile, *Histoire de la philosophie*, T. 3, PUF, Quadrige, 1991.

<sup>2</sup> BREHIER Emile, *Histoire de la philosophie*, T.3, PUF, Quadrige, 1991.

<sup>3</sup> BREHIER Emile, *Histoire de la philosophie*, T.3, PUF, Quadrige, 1991.

d'entraide, de même que la saine rivalité entre groupes qui génère le désir de servir le mieux possible le groupe dont on fait partie.

Dans la phalange la famille existe toujours mais sans contrainte et sans devoir, la fidélité conjugale n'est pas obligatoire. Rien n'interdit de satisfaire à son gré ce désir de changement qui provient de la satiété et de la multiplicité des goûts. Là aussi il y a accord entre les désirs de l'homme et la nature. Il remet en cause le mariage, qui n'a rien à faire avec l'amour, la famille traditionnelle : *L'homme se réduit au niveau de l'insecte quand il procréé des masses d'enfants*<sup>1</sup> Cela le conduira à écrire *Le Nouveau monde amoureux* qui ne sera publié qu'en 1967. Vivre ses passions, sans contrainte, ne s'agit-il pas d'une philosophie perverse ?

L'éducation de Colette fut celle d'une ardente fouriériste, Sido. Elle consistait dès le plus jeune âge à apprendre d'abord à discerner le goût et l'arôme de chaque ingrédient entrant dans la composition d'un plat. Colette sera capable d'identifier les ingrédients d'une sauce et des assaisonnements, au grand étonnement de ses amis. La gastrosophie développait quatre sens : la présentation des mets pour la vue, le tintement des verres de cristal pour l'ouïe, la texture des mets pour le toucher, les divers arômes pour l'odorat. C'était également une hygiène de vie : cinq repas légers et variés par jour, des fruits, des légumes, des viandes blanches plutôt que rouges et des pains fourrés de fruits. Il préconisait une certaine méfiance vis-à-vis des liqueurs et des friandises, des précautions que Colette ne suivra jamais en ce qui concerne la confiture et les bonbons. Il était en avance sur nos nutritionnistes actuels.

Colette se porta bien de ce régime, jusqu'à ce qu'elle suive le « régime » d'Henry de Jouvenel, qui aura un impact très visible sur sa silhouette : à 45 ans, en 1918, elle pesait 105 kg pour 1,63 m.

Le raffinement de Fourier visait également les manières et le plan vestimentaire : Sido cultivait son jardin, coiffée d'une *grande capeline rousse [...] retenue à son cou par un ruban de taffetas marron*<sup>2</sup>. Et ses beaux ongles ovales et bombés, ses longs doigts bien façonnés en

---

<sup>1</sup> COLETTE, *Journal à rebours*, 1941, Ed. de Crémille, 1971.

<sup>2</sup> COLETTE, *De ma fenêtre*, 1942.

pointe<sup>1</sup>. Très tôt Colette apprit à aimer ce qui est rare et raffiné : *A 7, 8 ans j'apprenais que la beauté seule mérite de durer*<sup>2</sup>.

Fourier était également en avance sur la pratique sportive à la mode en 1900. Coubertin disait que *Le sport est entré dans les mœurs de toute une jeunesse [...]. Pour « rebronzer » la France un culte du grand air et de la nature se développe*<sup>3</sup>.

Mais pour Fourier cette pratique y était entrée depuis plus de cent ans. Il pensait que la gymnastique et l'athlétisme retardaient la puberté et la repousseraient progressivement à 18 ans chez les filles. Sido installera un gymnase complet au fond du jardin, trapèze, anneaux, barres parallèles et elle encouragera Gabri à courir. Colette installera également une salle de gymnastique au 3<sup>e</sup> étage de la maison de la rue de Courcelles, avec Willy.

Victor Considérant, un ami d'Eugène Landoy dirige, à partir de 1835 le journal *La phalange* et publie en 1836 *La destinée sociale*. En 1843 il fait paraître un programme de la *Démocratie pacifique* dans lequel il fait la profession de foi suivante : *Nous croyons que l'humanité, poussée par le souffle de Dieu, est appelée à réaliser une association de plus en plus forte des individus, des familles, des classes, des nations, des races, qui en forment les éléments [...]; que cette grande association de la famille humaine arrivera à une unité parfaite, c'est-à-dire à un état social où l'ordre résultera naturellement, librement, de l'accord spontané de tous les éléments humains* .

Balzac était fouriériste et son œuvre sera la seule conservée par la famille Colette au moment de la vente de tout le mobilier, lors du déménagement vers Châtillon-Coligny. Colette dira à André Parinaud en 1950 qu'elle était *née dans Balzac*.

---

<sup>1</sup> COLETTE, *Sido*, 1929, Livre de Poche, 2005.

<sup>2</sup> COLETTE, *Splendeur des papillons*, 1937.

<sup>3</sup> LEJEUNE D., *La France de la Belle Epoque, 1896/1914*, Armand Colin, 2007.

## Un héritier

Je commencerai l'étude de l'environnement familial de Colette par Jules Robineau, le premier mari de Sido. Son importance me paraît extrême dans la mesure où étant le père de Juliette, il a fait partie de la famille à travers les problèmes physiques et mentaux de cette dernière, mais aussi parce qu'il permet de mieux cerner la personnalité de Sido qui a accepté de l'épouser. C'est également dans la maison familiale léguée par Jules Robineau que Colette passa son enfance et sa jeunesse.

Né en 1814, et héritier d'une noblesse provinciale ancienne, acquise grâce à la profession de verrier de sa famille, il fut le premier mari de Sido. Avec sa sœur Louise, de 6 ans sa cadette, ils possédaient une jolie fortune en troupeaux, terres de culture, forêts, vignobles et maisons. Leur mère était morte en 1836 dans un asile d'aliénés, après sept ans d'internement. A la mort de sa femme, Robineau père fit son testament et mourut la même année. Selon le testament, Louise âgée de 16 ans, fut placée sous la tutelle d'un cousin, M. de Givry. On peut se demander pourquoi le père avait préféré nommer un tuteur cousin pour sa fille, plutôt que Jules, âgé de 22 ans donc majeur. Jeune, peut-être mais on ne peut s'empêcher de penser que cette disposition suggère au mieux une instabilité chez son fils, au pire une psychose si on considère l'internement de sa mère et de son oncle maternel, mort également dans un asile d'aliénés.

Jules était un jeune homme solitaire, qui avait peur de la nuit. Les villageois de St Sauveur l'appelaient « le singe » ou encore « le sauvage », d'où le titre « Le sauvage » de la très courte nouvelle de Colette dans *La Maison de Claudine*. Ce surnom de « singe » peut faire penser qu'il était très velu, mais aussi à *sa manière de chevaucher seul, de chasser sans chien, ni compagnon, de demeurer muet*.<sup>1</sup> Il n'existe aucun portrait de Jules Robineau, mais le juge Crançon<sup>2</sup> le décrit comme quelqu'un de *laid à faire peur*. Enfant il n'avait pas perdu ses

---

<sup>1</sup> COLETTE, *Le Sauvage* in *La Maison de Claudine*, 1922, Livre de poche, 2006.

<sup>2</sup> ESCHOLIER Raymond, journaliste et romancier, articles parus dans Le Figaro Littéraire des 17 et 24 novembre 1956, et fondés sur les notes de Emile Amblard, maître d'école en retraite qui exerça dans l'Yonne et effectua des recherches sur le rapport Crançon.

dents de lait et possédait ainsi quatorze dents supplémentaires sur une double rangée, qu'il fit enlever à 15 ans en une seule fois, anesthésié à l'eau-de-vie, par le barbier en 1829.

*Au lieu de se marier il a pris une concubine qui ne s'est point appauvrie chez lui* dira encore le Juge Crançon<sup>1</sup>. Sa maîtresse, une paysanne, Marie Miton, tint sa maison pendant vingt ans, supporta ses accès de violence et en 1843, lui donna un fils, Antonin, qu'il ne reconnut pas. Il fit cependant un testament en sa faveur que Sido fit casser après le décès de Jules, au moment du règlement de la succession.

C'était un alcoolique : il vivait *assis et engourdi auprès d'une table sur laquelle il y avait toujours une bouteille d'eau-de-vie qu'on remplissait au fur et à mesure qu'il la vidait*<sup>2</sup>. Son alcoolisme lui donnait des hallucinations et Jules se barricadait chez lui contre d'imaginaires mercenaires africains, tirait des coups de fusil sur ses domestiques et menaçait même de couper une des servantes en petits morceaux et d'en faire des appâts pour pêcher l'écrevisse. Il refusait les médicaments de peur d'être empoisonné.

Après ces épisodes de folie, sa sœur Louise Givry, mariée au fils de son tuteur à la mort de leur père, intenta un procès en interdiction, peut-être sur la suggestion de son beau-père Givry. Cela provoqua la division de la famille en deux camps : ceux qui pensaient que Jules était fou et ceux qui pensait qu'après s'être emparé de la fortune de la sœur en lui faisant épouser son fils, Givry empocherait l'héritage du frère qui était supposé mourir très rapidement. Les témoins de Jules étaient considérés comme sérieux, (notaire, huissier, le maire de St Sauveur, trois médecins qui pensaient qu'il n'était pas fou) alors que ceux des Givry étaient composés essentiellement de domestiques : le juge débouta M.Givry.

## **La vie avec Sido**

Les cousins de Jules décidèrent alors de le marier, pour le protéger et préserver sa fortune : il avait quarante deux ans, marqué par l'alcool, laid, bègue, et plus ou moins idiot, peut-être psychotique, par contre il était riche. Après le procès il fut impensable de lui trouver une jeune fille de son rang à St Sauveur. La famille pensa à Sido qui avait vécu à Mézilles, dans

---

<sup>1</sup> ESCHOLIER Raymond, journaliste et romancier, articles parus dans Le Figaro Littéraire des 17 et 24 novembre 1956, et fondés sur les notes de Emile Amblard, maître d'école en retraite qui exerça dans l'Yonne et effectua des recherches sur le rapport Crançon.

<sup>2</sup> BRUNET Alain et PICHOS Claude, Colette, de Fallois, 1999.

les environs de St Sauveur, chez la nourrice qui l'avait élevée toute petite, et le docteur Lachassagne fut chargé des démarches. Le contrat de mariage fut signé le 7 janvier 1857. Il fut conclu sous le régime de la communauté de biens avec des clauses que Sido ne respectera pas, d'où les difficultés au moment du mariage de Juliette, héritière de son père, de même qu'Achille. Sido avait vingt deux ans et une fortune qui lui permettait de vivre dans le luxe qu'elle avait connu chez ses frères. Le mariage fut célébré le 17 janvier 1857 dans un élégant faubourg de Bruxelles.

Colette raconte à sa manière l'évènement mais se trompe dans les dates : *Quand il l'enleva à sa famille, (à ses) deux frères [...] à ses amis [...] elle avait dix huit ans [...]. Le Sauvage la vit (alors) qu'il visitait à cheval ses terres voisines [...]. La barbe noire du passant, son cheval rouge comme guigne, sa pâleur de vampire distingué ne déplurent pas à la jeune fille [...]. Il fit mouvoir notaire et parents et l'on connut, en Belgique, que ce fils de gentilshommes verriers possédait des fermes, des bois, une belle maison à perron et jardin, de l'argent comptant [...]. Elle quitta la chaude maison belge, la cuisine-de-cave, le pain chaud et le café [...], le piano, le violon, le grand Salvator Rosa<sup>1</sup> légué par son père, le pot à tabac et les fines pipes de terre à long tuyau, les grilles à coke, les livres ouverts et les journaux froissés, pour entrer jeune mariée dans la maison à perron que le dur hiver des pays forestiers entourait<sup>2</sup>.*

Sido, ne pouvait pas ne pas connaître sa réputation de violence. Robineau avait déjà failli tuer ses domestiques d'un coup de fusil mais son état l'avait empêché de viser juste. Le commissaire de police lui avait donc confisqué ses armes à feu. On peut penser que la décision fut dure à prendre car n'écrivit-elle pas longtemps après à Gabri : *j'en ai eu deux (des époux) moi qui était faite pour vivre en liberté<sup>3</sup>*. Mais une position sociale, de la fortune, un homme décati qui ne vivrait certainement pas longtemps, comme le pensait M. Givry et comme l'ont vraisemblablement pensé ses frères, valaient peut-être le sacrifice de quelques années de sa jeunesse. Peut-être aussi deux surnoms, deux signifiants « le singe » pour Jules Robineau et « le gorille » pour son père sont-ils entrés en résonance dans le psychisme de Sido ?

---

<sup>1</sup> Peintre, poète, musicien italien du 17<sup>e</sup> siècle. Il s'agit ici d'un tableau.

<sup>2</sup> COLETTE, *Le Sauvage in La Maison de Claudine, 1922*, Livre de poche, 2006.

<sup>3</sup> COLETTE, *Lettre à sa fille du 8 juin 1908*, Des femmes, 1984.



Le couple s'installa dans la maison familiale de Jules à St Sauveur, village provincial, *un village, pas très joli même* fait dire Colette à Claudine.<sup>1</sup> C'est la partie pauvre de la Bourgogne, pays de bocage, celle qui envie la riche Bourgogne et ses vignobles : *la veine qui charrie les crus illustres passe assez loin de la Puisaye, bifurque puis tarit [...] des tonnelles sous lesquelles la grappe trop ombragée s'étire, maigrit et ne mûrit que si l'arrière-saison se fait brûlante [...] Veuf de ceps, mon pays natal buvait cependant du vin*<sup>2</sup>. Seules deux rues du village étaient pavées et les maisons avec fenêtres sur rue étaient le signe de l'aisance et du statut de ses propriétaires. La maison de Jules dans l'étroite rue de l'Hospice, avec perron double, attestait de la richesse et de l'ancienneté de la famille, car la bourgeoisie nouvelle s'installe plutôt dans les faubourgs du village. Colette la décrit : *Grande maison grave, revêche avec sa porte à clochette d'orphelinat, son entrée cochère à gros verrou de geôle ancienne, maison qui ne souriait que d'un côté. Son revers, invisible au passant, doré par le soleil, portait manteau de glycine et de bignonier mêlés, lourds à l'armature de fer fatiguée [...] qui ombrageait une petite terrasse dallée et le seuil du salon*.<sup>3</sup> Le premier étage est à l'abandon, le salpêtre ronge les murs. Depuis l'internement de Mme Robineau, trente ans plus tôt, personne ne s'est occupé de la maison et les chambres servent de resserre pour les fruits. C'est Marie Miton, la domestique et maîtresse de Jules, qui accueillit Sido.

Jules continua à être violent, avec Sido également, mais cette dernière lui tint tête : *je lui ai jeté à la tête ce qu'il y avait sur la cheminée [...] il l'a reçu en pleine figure et a emporté la cicatrice en terre*.<sup>4</sup> Il n'était cependant pas un mauvais bougre quand il n'était ni alcoolisé ni dans un moment de folie, puisque *le sauvage aperçut la trace des larmes sur son (Sido) visage. Il comprit confusément qu'elle s'ennuyait [...] il battit la ville et revint la nuit d'après, rapportant avec un grand air de gaucherie fastueuse un petit mortier [...] en marbre lumachelle*<sup>5</sup> très rare, et un cachemire de l'Inde<sup>6</sup> que Colette découpera plus tard en lamelles.

Quelquefois Sido se réfugiait chez Adrienne, une voisine, sœur du notaire et qui devint son amie. Découragé par la réaction de Sido, Jules cessa de la battre mais la délaissa et retourna vers Marie Miton. Les cousins intervinrent de nouveau et trouvèrent un mari à Marie, de 14

---

<sup>1</sup> COLETTE, *Claudine à l'école, 1900*, Livre de poche, 2004.

<sup>2</sup> COLETTE, *Ma Bourgogne pauvre* in *En pays connu*, Livre de poche, 1986.

<sup>3</sup> COLETTE, *Où sont les enfants* in *La maison de Claudine, 1922*, Livre de poche, 2006.

<sup>4</sup> COLETTE, *Sido, Lettre à sa fille du 24 février 1909*, Des Femmes, 1984.

<sup>5</sup> Roche calcaire contenant de nombreuses coquilles de mollusques.

<sup>6</sup> COLETTE, *Où sont les enfants* in *La maison de Claudine, 1922*, Le livre de Poche, 2006.

ans plus jeune qu'elle, un veuf qui reconnut Antonin âgé de treize ans. On installa le couple dans une maison mitoyenne car seule Marie pouvait calmer les crises de violence de Jules.

C'est Adrien Jarry, *apparenté, je crois savoir, par un Jarry recteur de l'Université de Rennes, à l'étonnant Jarry (Alfred) responsable d'Ubu Roi, que je connus plus tard à Paris*<sup>1</sup>, notaire à St Sauveur, et soupçonné d'avoir été l'amant de Sido, qui enregistrera la naissance de Juliette, trois ans plus tard.

Jules mourut en 1865, cinq ans après la naissance de Juliette, d'une crise d'éthylisme. Il était de toute évidence psychotique, vraisemblablement une paranoïa. Qu'il y ait eu forclusion du nom du père du fait de la psychose de sa mère, on peut le penser. Et Juliette, comme nous le verrons plus loin, ne fut, semble-t-il, pas indemne de cette absence de métaphore paternelle. Sido était restée mariée huit ans avec Jules

Un deuxième enfant sera attribué à Jules Robineau, Achille, né en 1863, mais Sido avait rencontré Jules Colette depuis trois ans, en 1860. Est-il de Jules Robineau ? On peut en douter car Achille ne présente pas de symptôme délirant, ni même de trace d'hirsutisme, comme Juliette. De plus, après avoir épousé Sido, Jules Colette appelait ce garçonnet *Colette I*.

---

<sup>1</sup> COLETTE, *Ces Dames anciennes* in *Derniers Ecrits* in *Paysages et Portraits*, œuvre posthume, Flammarion, 1973.

## I – 5 - JULES JOSEPH COLETTE

Qui est cet homme ?

C'est un méridional. Joseph, le père de Jules Colette, officier de marine de tradition familiale, possède le modeste domaine de Mourillon, près de Toulon sa ville natale. C'est là que naîtra Jules Joseph en 1830. *Une partie de mes Colette paternels étaient originaires de Fénétrange*<sup>1</sup> en Lorraine. Son père ayant été administrateur de la Guyane française pendant sept ans, Jules y grandira une partie de son enfance.

### Le soldat

A 18 ans il intègre St Cyr où l'on apprend les matières scientifiques, dans lesquelles Jules excellait, mais aussi l'allemand, l'anglais, la littérature, la danse, l'escrime et la monte anglaise. Les Saints Cyriens étaient le cauchemar de la Compagnie des Chemins de Fer du Nord et personne ne s'aventurait dans le train lorsqu'ils s'y trouvaient. *Ils sifflaient, aboyaient, rugissaient, chantaient des chansons de corps de garde*<sup>2</sup>. Ils se regroupaient en sociétés fermées, avec leurs codes, leurs lois. Le mentor de Jules est carbonaro<sup>3</sup> comme le prince Louis-Napoléon Bonaparte l'avait été dans sa jeunesse. Jules a vite des ennuis et dès l'année suivante il est renvoyé et versé dans un régiment de conscrits, officiellement pour indiscipline, mais pour Cl. Francis et F. Gontier<sup>4</sup> la raison en aurait été soit un duel, illégal à l'époque, mais surtout féroce, au cours duquel il aurait tué un de ses camarades, soit il aurait participé à des manifestations politiques. Radié de Saint-Cyr et devenu simple soldat, c'est le suprême déshonneur. Il tenta alors d'entrer à Polytechnique et écrivit un article de trigonométrie dans *Les Nouvelles Annales de mathématiques*, le journal de l'école. Nous sommes en 1848.

Des années plus tard le capitaine racontera qu'il avait participé à la prise de l'Hôtel de Ville le 24 février 1848, pour écarter de la régence la mère du petit-fils de Louis-Philippe, qui venait d'abdiquer en sa faveur. Ce soulèvement libéral avait porté à la tête d'un gouvernement provisoire, des députés républicains de tendance modérée, entre autres le poète Lamartine,

---

<sup>1</sup> COLETTE, *Lettres à sa fille du 7 octobre 1940*, Folio, 2006.

<sup>2</sup> CL. FRANCIS et F. GONTIER, *Colette*, Perrin, 1997.

<sup>3</sup> Société secrète italienne du XIX<sup>e</sup> siècle pour le triomphe des idées libérales.

<sup>4</sup> FRANCIS et GONTIER, *Colette*, Ed. Perrin, 1997.

l'avocat Ledru-Rollin, l'astronome Arago et des députés socialistes dont le journaliste Louis Blanc. Ce jour là il s'était trouvé à leur côté.

La IIe république avait été instaurée et le prince Louis-Napoléon, neveu de Napoléon 1<sup>er</sup>, en fut nommé président le 10 décembre 1848. Trois ans plus tard, le 2 décembre 1851, le duc de Morny, son demi-frère, organisera un coup d'état pour garantir le pouvoir à Louis-Napoléon pour dix ans. Mais un an plus tard en 1852, après un autre coup d'état, Louis-Napoléon se fera proclamer empereur, sous le nom de Napoléon III. Dans son entourage politique on trouve le duc de Morny *infiniment intelligent et souple mais homme de plaisir et d'argent*.<sup>1</sup> Rappelons pour mémoire que le duc de Morny était le père de Missy qui deviendra l'amante de Colette, de 1906 à 1911.

Grâce aux relations de son père, Jules Joseph partira pour la Guyane dans un régiment d'infanterie de marine pour se faire un peu oublier et reviendra un an plus tard pour réintégrer St Cyr comme sous-lieutenant dans les zouaves. En 1896, il évoquait : *il y a plus d'un demi-siècle, aux bords lointains de la Guyane française, je portai pour la première fois cet uniforme de soldat que l'on a si bien nommé la livrée glorieuse de la Patrie*.<sup>2</sup> Il sortira de St Cyr en 1850, très médiocrement classé. Il se rattrapera vite et demandera à être muté au régiment de Zouaves. Il se fera pousser la moustache qui complète l'uniforme théâtral des Zouaves. Il partira d'abord en Algérie où les Zouaves menaient une vie souvent tapageuse. Il s'y fera un cercle d'amis dont le futur général Cholleton qui épousera une chanteuse de l'Opéra d'Alger, celle qui initiera Gabri aux *pratiques du harem* et s'entremettra pour lui faire épouser Henry Gauthier-Villars dit Willy. Jules repartira bientôt pour Toulon afin de préparer la guerre de Crimée.

Il participera, de 1853 à 1859 à toutes les guerres menées par l'empereur, sous les ordres de Mac Mahon : après la Crimée, la bataille de l'Alma contre les Russes, Sébastopol, horrible boucherie. Il échappera à l'épidémie de choléra qui décima son régiment et lorsque Napoléon III entreprendra la guerre d'Italie contre les Autrichiens, il sera nommé capitaine des Zouaves. En 1859, à 29 ans, dans la force de l'âge, il *tombe, la cuisse gauche arrachée, devant Melegnano* (Marignan près de Milan) – *où voulez-vous qu'on vous mette - au milieu de la*

---

<sup>1</sup> MALET et ISAAC, *La naissance du monde moderne, 1848-1914*, Marabout, 1980.

<sup>2</sup> LA PLEIADE, *Colette*, T1.

*place sous le drapeau. C'est un soldat, mais il ajouta c'est fini de danser [...] j'ai été un danseur fantaisiste très renommé [...]. J'attirais une foule énorme*<sup>1</sup>.

Il recevra des médailles. Héros et mutilé, l'empereur qui visite l'hôpital où il a été amputé lui demanda ce qu'il souhaitait : *une béquille, Sire*<sup>2</sup>. Il lui épingla le ruban de la Légion d'Honneur et lui offrit un poste plus adapté à ses possibilités physiques : en 1860 il le nomma percepteur à Saint Sauveur en Puisaye.

C'était un militaire de carrière, d'une famille de militaire, un républicain qui avait participé au soulèvement libéral de 1848, probablement un peu tête brûlée, qui s'était battu comme un soldat et avait affronté les dangers de nombreux champs de bataille, les maladies des mêmes champs. Il avait gardé une trace profonde de ces batailles impériales. Il en était revenu diminué physiquement, unijambiste et psychologiquement, certainement aussi.

### **Le percepteur**

Sa vie est donc déjà bien remplie lorsqu'il rencontre Sidonie Robineau-Duclos en 1860. Le capitaine Colette, qui a ses entrées aux Tuileries grâce à son ami Bourbaki, commandant de la garde impériale, est reçu par la meilleure société de la Puisaye

Jules *a l'accent du sud et l'élocution des gens bien nés*.<sup>3</sup> Il chante également de sa voix de baryton qui séduira Sido. Il sait parler aux femmes, il a d'ailleurs déjà un enfant illégitime d'une jeune fille du voisinage, séduite par ce bel homme de 30 ans aux pommettes de cosaque, aux yeux de chat, et au corps d'athlète qu'il déplace avec aisance sur ses béquilles. Puis il séduit Mme Robineau qui l'avait charmé par son aplomb, ses cheveux superbes, son regard pénétrant et sa langue acérée.

*Drôle, de la gaieté mélancolique des Méridionaux et des mutilés, attentif, galant, empressé, cultivé, le Capitaine Colette n'eut pas de peine –dans St Sauveur désert- à s'attirer la tendresse de Sido*<sup>4</sup>. Ils ont tous deux des points communs : ils sont transplantés, cultivés, ils se sentent seuls dans le village. Pendant que son mari, Jules Robineau, vide ses chopines, elle

---

<sup>1</sup> COLETTE, *Sido*, 1929, Le livre de poche, 2005.

<sup>2</sup> COLETTE, *Sido*, 1929, Le livre de poche, 2005.

<sup>3</sup> COLETTE, *Sido*, 1929, Le livre de poche, 2005.

<sup>4</sup> PICHOS Claude et BRUNET Alain, *Colette*, de Fallois, 1999.

peut rencontrer aisément le Capitaine Colette au cours des soirées mondaines organisées dans les châteaux voisins. Leur liaison semble avoir débuté d'une façon inattendue: *il se trouve des gens qui viennent se jeter en travers de votre existence et vous la bouleversent : ainsi a fait ton père avec moi*<sup>1</sup>.

Il est vraisemblablement le père d'Achille, mais ce dernier portera légalement le nom de Robineau. A la mort de Jules Robineau, en janvier 1865, le juge Crançon, écrira dans un rapport : *Un matin il ne remuait pas ; on entre chez lui et on le trouve sans vie. J'ai été étonné de n'avoir jamais entendu dire que son infidèle femme et l'amant de celle-ci n'avaient pas avancé ses jours. Il est certain au moins qu'ils l'ont laissé se suicider en paix.* Les rumeurs existaient cependant puisque Jean-Paul Sartre, en visite chez des cousins Robineau-Duclos en 1939, écrit à Simone de Beauvoir : *Sido, la fameuse mère de Colette, a tout bonnement empoisonné son mari pour épouser M. Colette, un beau casse-cœur*.<sup>2</sup>

Sido attendra le délai légal de viduité pour épouser Jules Joseph Colette : ils se marieront en décembre 1865, mariage civil sous le régime de la communauté. Un conseil de famille sera nommé, pour veiller aux intérêts de Juliette et d'Achille, mais les membres seront choisis selon les intérêts de Sido : elle conservera la tutelle de ses enfants et fera nommer Jules Colette co-tuteur. Suivra le mariage religieux à Bruxelles, chez son frère, dans la luxueuse demeure d'Eugène et Caroline Landoy.

*La passion lia, pour leur vie entière, Sido et le Capitaine*<sup>3</sup>, jusqu'à la mort de ce dernier en 1905.

Dès leur mariage les deux époux commencèrent une vie de loisirs et d'insouciance. Ils voyageaient beaucoup et Jules négligeait ses fonctions de percepteur. Selon sa hiérarchie : *il manque d'activité et de zèle, [...] ses recouvrements de toute nature sont fort arriérés, [...] des traces de négligence dans sa gestion*<sup>4</sup>.

Mac Mahon, sous les ordres duquel il avait servi durant les guerres de Napoléon III et avec lequel il était resté en contact, est élu président de la Troisième république en 1873, année de

---

<sup>1</sup> COLETTE, *Lettre de Sido du 28/06/1911*, Des Femmes, 1984.

<sup>2</sup> SARTRE J.P., *Lettres au castor*, 1939, Gallimard 1983.

<sup>3</sup> COLETTE, *Sido*, 1929, Le livre de poche, 2005.

<sup>4</sup> AMBLARD E. *Bulletin de la Société des Sciences Historiques et Naturelles de l'Yonne*, 1957-1958.

naissance de Gabri. Cela lui donne des idées de politique car aussi bien à la Chambre des députés qu'au Sénat, il y a des amis. Dès 1876, il voit *une chance de devenir quelqu'un*.<sup>1</sup> Le député de l'Yonne, Paul Bert, un ami intime, lui servira de conseiller quelque temps.

Les Colette se rendaient souvent chez les Bert à Auxerre. Gabri y découvre une autre culture car Mme Bert était anglaise et protestante et élevait ses quatre filles *à l'anglaise [...] les bras et les jambes nues en toute saison [...]. J'étais, dit-elle, enivrée d'admiration pour Mme Paul Bert, parce que déjà âgée et grisonnante elle portait les cheveux courts*<sup>2</sup>.

Paul Bert partageait avec Sido et Jules une profonde admiration pour Victor Considérant, qui en 1849 était parti au Texas fonder une colonie fouriériste. Ca avait été un échec mais Victor était de retour à Paris et continuait à disséminer les idées de Fourier. Les libéraux venaient chez lui. Paul Bert était un de ses fidèles. Il encouragea Jules à se présenter aux élections à Saint-Sauveur. Malheureusement Paul Bert ne lui sera pas utile très longtemps, il quittera la France pour l'Indochine en tant que gouverneur et y mourra. Les Colette iront à l'inauguration de sa statue exécutée par Bartholdi à Auxerre. *L'Ode à Paul Bert* écrite par le Capitaine et critiquée par sa fille lors d'un entretien avec Paul Parinaud en 1950, sera gravée sur le monument. C'est Gabri qui lira le poème devant les ministres et les édiles locaux. A 80 ans, elle répondra à André Parinaud : *Il y a peu de temps quelqu'un m'a donné une plaquette qui contenait une « ode » je crois à Paul Bert, [...] une œuvre d'assez grande jeunesse de mon père. Un de mes défauts (en écriture) est d'abuser de la ponctuation avec le tiret [...] j'ai constaté dans cette œuvre inconnue qu'il y avait trop de tirets. C'était donc un travers que je tiens de mon père. Rien sur le fond, tout sur la forme.*

### **Ses essais politiques**

On comprend que pris par ces idées politiques, ses supérieurs aient reproché à Jules son *manque d'activité et de zèle*. Par contre le rapport envoyé au ministre par la Direction Générale des Impôts est flatteur. Mais Jules avait des appuis haut placés. Ainsi donc encouragé à prendre sa retraite de percepteur, à 50 ans, il s'engagea dans *la politique des*

---

<sup>1</sup> SAINT AUBIN A. de, *lettre du 18/12/1880*, Cahiers Colette 5 et 6.

<sup>2</sup> COLETTE, *Lettre à ses pairs*, Ed. de Crémille, 1972.

villages, les conseils municipaux, la candidature au Conseil Général, les Comités régionaux.<sup>1</sup> Les revenus de la famille baisseront quasiment de moitié à cette période, mais il n'en aura cure : il est un peu trop idéaliste Jules Colette. Auprès de ses électeurs il faisait valoir son patriotisme, sa blessure de guerre et ses décorations, mais ça ne le servait guère.

A 8, 9, 10 ans, Gabri l'accompagnait aux réunions électorales dans la victoria attelée d'une jument. *Sa générosité sans borne nous ruina tous, sa confiance enfantine l'aveugla. Il crut à la sincérité de ses partisans, à la loyauté de son adversaire [...] qui évinça mon père [...]. Je conquerrai le peuple en l'instruisant, j'évangéliserai la jeunesse et l'enfance au nom sacré de l'histoire naturelle, de la physique et de la chimie élémentaire, je m'en irai [...] distribuant dans les écoles des villages les divertissants tableaux coloriés [...] je ferai des conférences [...] Il fit comme il le pensait [...]. Une torpeur consternée puis des applaudissements timides saluaient la fin de la causerie instructive [...] au seuil de la salle vide des enfants attendaient le passage du monsieur qui n'a qu'une jambe [...] mon père magnifique ne quittait pas ses mornes évangélisés sans offrir à boire [...] la pénible séance finissait en rires<sup>2</sup>.* De retour à la maison *ma mère me couchait vite, reprochant à mon père ma fatigue. Puis elle découvrit un jour dans mon regard une gaîté et dans mon haleine le secret de ma goguenardise. La victoria repartit sans moi le lendemain, revint le soir et ne repartit plus. A ma mère qui l'interrogeait il répondit tu m'as enlevé mon meilleur agent électoral.<sup>3</sup>*

La façon de penser de Jules était tout à fait dans la ligne des idées de Lyautey, séduit par la doctrine sociale d'Albert de Mun : *le rôle de l'officier dans une société où il n'a plus le monopole de la fonction guerrière, doit être celui d'un éducateur social<sup>4</sup>.* Mais Jules n'avait apparemment pas la manière auprès de ses électeurs potentiels.

Ses échecs électoraux l'engagèrent à se tourner vers l'écriture. Il écrivit dans *Le Bulletin de la réunion des officiers*, dans *la Revue du cercle militaire*. Il était membre de *l'Alliance Française*, de *la Société Nationale des Electriciens*, et faisait parvenir ses équations aux *Nouvelles Annales de Mathématiques*, ainsi que ses cartes coloriées à la main à la *Société de Géographie*. *La Société de topographie* à qui il adressera des portraits biographiques des topographes français lui remettra une médaille d'argent de première classe au cours d'une

---

<sup>1</sup> COLETTE, *Sido*, 1929, Le livre de poche, 2005.

<sup>2</sup> COLETTE, *Propagande* in *La Maison de Claudine*, 1922, Livre de Poche, 2006.

<sup>3</sup> COLETTE, *Propagande* in *La Maison de Claudine*, 1922, Livre de poche, 2006.

<sup>4</sup> AMBROSI Christian et Arlette, *La France 1870 – 1970*, collection Histoire, Masson, 1971.



cérémonie à la Sorbonne, en 1888. Gabri avait 15 ans. Certaines de ces revues étaient diffusées par les éditions Gauthier-Villars, premier éditeur scientifique de l'époque. Ce qui montre que ses connaissances pouvaient être prises au sérieux. En effet cette maison d'édition achetée en 1864 par Jean-Albert Gauthiers-Villars, polytechnicien, ingénieur militaire et père de Willy, le premier mari de Colette, y publiait des auteurs célèbres tels que Louis Pasteur, Pierre Curie, Auguste Comte, Flammarion, Poincaré, Branly, Becquerel [...]. Des auteurs *pas gais*, disait Willy. Où étaient passés ces textes ?

Jules Colette et Jean-Albert Gauthier-Villars se connaissaient-ils ? Colette le prétendait. Ils avaient servi à la même époque sous les drapeaux en Crimée et en Italie, mais s'étaient-ils rencontrés ? Ils n'avaient rien en commun : Jules Colette, républicain, soutenait l'enseignement laïc, puisque Gabri fut mise un temps à l'école communale de St Sauveur. Jean-Albert était catholique ultra et extrême-droite nationaliste.

Le Capitaine mourra le 17 septembre 1905 et fut inhumé dans le caveau familial des La Fare, belle famille d'Achille, au cimetière de Châtillon-Coligny. Colette arrivera en retard avec Willy à ses obsèques. La belle-famille écrira une lettre collective en 1908 à Sido pour demander le déplacement de Jules Colette de leur caveau, car la vie de Colette les choquait. Cette dernière paiera l'exhumation mais n'assistera pas à ce nouvel enterrement.

### **Un écrivain ?**

On découvrira après sa mort une douzaine de tomes cartonnés aux titres manuscrits en lettres gothiques, *Mes campagnes, Les enseignements de 70, l'Algèbre élégante, le Maréchal de Mac-Mahon vu par un de ses compagnons d'armes* (Colette lui-même), *La géodésie des géodésies [...]* mais des tomes remplis de centaines de pages blanches. Une seule de ces pages est *amoureusement achevée et signée, la page de la dédicace : A ma chère âme, son mari fidèle : Jules Joseph Colette. Une œuvre imaginaire, le mirage d'une carrière d'écrivain.*<sup>1</sup> Pourquoi les tomes cartonnés de sa bibliothèque de St Sauveur aux titres évocateurs qu'il était censé écrire, étaient-ils vierges ? Où étaient passés les textes qu'il adressait à des revues scientifiques ?

---

<sup>1</sup> COLETTE, *Le capitaine* in *Sido*, 1929, Le livre de poche, 2005.

Peut-on parler de névrose traumatique pour Jules Colette ? C. MELMAN, évoque le cas *chez l'homme viril jusque là, courageux, impeccable. Ce qui se passe souvent dans les armées [...] un type qui était plutôt le dur, le parfait de l'équipe [...] il lui arrive quelque chose [...] une grenade qui pète et brusquement on a affaire à un individu irrécupérable [...] cet accident est perçu comme le fait d'avoir été châtré ou d'avoir à évacuer la place qu'il occupait pour [...] occuper le champ de l'Autre [...]. C'est le déplacement, le changement de lieu qui vient faire du traumatisme une opération de castration qui ne donnerait pas accès à la sexualité, à la position sexuelle, à l'identité sexuelle*<sup>1</sup>. Il aura un enfant d'une jeune fille des environs, deux avec Sido et probablement trois si Achille est de lui. Mais il restera comme attaché à elle, prisonnier volontaire, dans une position « féminine ». Colette parlait de lui comme d'un enfant supplémentaire agrippé à ses jupes. Les écrits de Jules pouvaient ressembler à une évasion, mais on s'apercevra après sa mort qu'aucune évasion n'avait été possible pour lui, ses « livres » étaient vierges.

Pour Jules le traumatisme de la guerre est d'avoir été « castré » de sa jambe. Dans son corps il a été atteint. Sido a vraisemblablement accepté ce rôle de « mère » auprès de lui, pour « soigner » son propre père mort seul dans un hôpital lyonnais. Et n'oublions pas la quantité de médecins autour d'elle : Achille, médecin, Léo devait être pharmacien, Juliette épouse un médecin, la fille de Colette épousera un médecin pour deux mois. Soigner son propre père mais aussi Jules, son mari.

Deux ans après la mort de Colette, Maurice Goudekot, son troisième mari en donnera une description peu amène, mais due à Colette : *Le Capitaine était un chimérique, plein de charme, mais apte à peu de choses, sauf à la guerre, et on n'en a pas toujours une sous la main ; en outre elle ne se fait pas avec une seule jambe. Ses fermiers eurent tôt fait de le savoir faible et d'une vertigineuse ignorance quant aux choses de l'élevage et de la culture*<sup>2</sup>. Il avait adapté son jugement à celui de Colette, alors que lui-même avait vécu une guerre et été un remarquable soldat durant la première guerre mondiale.

---

<sup>1</sup> MELMAN C., *Comment être la plus belle* in *L'Hystérie masculine*, Journées d'étude, 20 et 21 nov. 1999, à Paris, Cahiers de l'A.F.I.

<sup>2</sup> Goudekot Maurice, *Près de Colette*, Flammarion, 1956.

## I - 6 - SIDO

Ce n'est qu'en 1922, 10 ans après la mort de sa mère que Colette put commencer à en parler, essentiellement dans *La Maison de Claudine*. Elle en parlera encore dans « *La Naissance du jour* » paru en 1928, puis dans « *Sido* » en 1930. Ensuite presque tous les recueils contiendront des textes qui peaufineront le portrait idéalisé de « *celle qu'un seul être au monde, mon père, nommait Sido* ». <sup>1</sup> Ces propos sont certainement magnifiés mais Sido est une femme au caractère trempé et déterminé. Est-ce dû à son éducation fouriériste ? Nous pouvons remarquer également à partir de sa correspondance avec sa fille de 1905 à 1912, date de sa mort, que Sido faisait fi des commérages et maintenait ferme dans un gant de velours, à la fois ses quatre enfants et son mari, amputé d'une jambe, aveugle à partir d'environ 1886.

### Son enfance

Sidonie Landoy naquit à Paris en 1835. Sa mère, morte un mois après sa naissance d'une fièvre puerpérale, son père Henri, désespéré par la mort de sa femme, mit Sido en nourrice, à Mézilles près de St Sauveur en Puisaye. Sido, décrivait son père, ainsi : *il était laid mais bien fait et séduisant et les femmes se pendaient toutes à lui, ce Gorille. Je lui en veux de m'avoir donné sa vilaine bouche, mais elle s'arrête à moi cette lippe* <sup>2</sup>.

Dans une lettre d'octobre 1904, Colette écrira à Francis Jammes : *vous savez, mes parents d'autrefois, venaient aussi des îles chaudes, par là loin comme les vôtres, seulement les miens devaient être plus foncés [...]. Chez moi on ne garde rien, ni papiers ni souvenirs, mais il y a seulement un daguerréotype du père de maman, une espèce de gorille pain d'épice qui vendait du cacao. Voilà, j'ai une tache noire dans mon sang* <sup>3</sup>. Sur ce daguerréotype, Henri n'a rien d'un gorille, il représente *un homme élégant dans une redingote bien coupée, la cravate haut nouée avec recherche ; il a la coiffure en coup de vent (à la Chateaubriand) que cette tumultueuse époque affectionnait. Le regard perçant, le sourire hautain, Henri dégage une impression d'intelligence et d'autorité* <sup>4</sup>. Dans « *Prisons et paradis* », 1932, elle décrira les ancêtres de sa mère, *colorés de sang colonial, le cheveu frisé et l'ongle irisé de mauve comme*

---

<sup>1</sup> COLETTE, *Sido*, 1929, Livre de Poche, 2005.

<sup>2</sup> COLETTE, *Sido*, 1929, Livre de Poche, 2005.

<sup>3</sup> COLETTE, *Lettres à ses pairs*, Ed. de Crémille, 1972.

<sup>4</sup> CL. FRANCIS et F. GONTIER, *Colette*, Perrin, 1997.

*un coquillage, les récolteurs de cacao [...] d'où sortit ma mère. Elle décrira Claudine avec « la peau mate »<sup>1</sup>, puis dans Claudine en ménage, les pensionnaires la regardent : c'est naturel, leur frisure demandent-elles en parlant de ses cheveux et Renaud l'appelait mon petit pâtre bouclé.*

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, des Landois, huguenots champenois, s'étaient rendus et fixés en Martinique pour fuir la persécution des protestants. Leur commerce des épices prospéra et quelques uns de leurs enfants de sang mêlé, furent envoyés en France faire leur apprentissage, en particulier à la Guilde des Epiciers qui a le monopole des denrées coloniales. Pierre Landois, mulâtre, descendant de Pierre Landois le Champenois, s'établit au Havre, en 1780, comme négociant en denrées coloniales. Il établit un de ses fils, Pierre à Paris, l'autre Robert, à Charleville, dans les Ardennes, à l'époque ville plaque tournante du commerce avec les Antilles. Robert est le grand-père de Sido. Il épousera Marie Mathis, la fille d'un batelier.

Sous l'Empire, profitant du bref interlude où la régie du tabac est abolie, Robert Landois ajoute à son commerce d'épicerie un débit de tabac. La famille est à l'aise et il est assez riche pour faire partie de la garde nationale.

Le couple aura deux enfants dont un fils Henri né en septembre 1792, le père de Sido. *Il lui donnera une solide éducation*<sup>2</sup>.

Henri, à 20 ans est incorporé dans un corps d'élite, les cheveu-légers lanciers créé par Napoléon 1<sup>er</sup> deux ans plus tôt et stationné à Versailles. Ces lanciers sont la coqueluche des Français qui les acclament dans les défilés. C'est à Versailles qu'il rencontrera la grand-mère de Colette, Sophie, une jeune fille aux cheveux dorés : *sans doute qu'avant de la tromper vingt fois, son mari tant soit peu coloured, avait été séduit par la blancheur de cette Parisienne*<sup>3</sup>. Mais ce n'était pas une rencontre fortuite : deux des oncles de Sophie vivaient à Charleville où Henri était né et avait grandi. Ils se marient le 29 avril 1815 car Sophie est enceinte.

---

<sup>1</sup> COLETTE, *Claudine à l'école, 1900*, Livre de poche, 2005.

<sup>2</sup> COLETTE, *Claudine à l'école, 1900*, Livre de poche, 2005.

<sup>3</sup> COLETTE, *L'étoile Vesper, 1946*, Livre de poche, 2004.

Revenu de la guerre, Henri s'associe à son père à Charleville et les Landois profitent de l'expansion du commerce des denrées coloniales pour s'enrichir. Ils auront sept enfants, dont seulement quatre survivront, deux garçons : Eugène (le deuxième) en octobre 1816 et Paul (le cinquième) en juillet 1823, les deux filles Irma et Sidonie, plus tardivement. Henri réussit suffisamment dans son commerce pour que cela lui confère le statut de bourgeois : il est devenu « *le sieur Henri Landois* ».

Mais Henri a disparu très vite après la mort de son fils Paul-Emile, trois ans et demi, car il ne sera pas là pour signer son certificat de décès. Les autres sont morts quelques jours après leur naissance. Il ne sera pas non plus présent pour l'action en séparation de biens que la famille de Sophie a introduite devant le tribunal de Versailles en 1825, pour sauver leur fortune. Il est vraisemblablement reparti aux Antilles pendant quatre ans, emmenant avec lui Eugène, l'aîné, neuf ans, qui racontera plus tard, dans un article autobiographique publié dans *L'Illustration* : *arraché de bonne heure au pays natal, ma jeunesse aventureuse a vu bien des rivages*<sup>1</sup>. Il fait également allusion dans d'autres articles à la tristesse d'un enfant séparé d'une mère qu'il adore.

Eugène revient en France en 1829 avec son père qui s'établit au Havre où il ouvre un comptoir. Y arrivent les denrées coloniales. Il ouvre un second comptoir à Paris et devient désormais « négociant », c'est-à-dire qu'il fait un important commerce d'import-export. La famille vit sur un grand pied : tous les meubles (sauf ceux de la cuisine en merisier) sont en acajou. Les Landois sont musiciens et jouent du violon et de la guitare, mise à la mode par Napoléon III du fait de l'occupation de l'Espagne. Et la famille de Colette héritera de ce talent. Henri fait partie de la garde nationale. Il porte un coûteux uniforme que seuls les bourgeois peuvent assumer. Mais cette brigade libérale soutient la monarchie constitutionnelle et quand Charles X, offensé d'avoir été accueilli par la garde aux cris de « Vive la constitution ! A bas les ministres ! A bas les Jésuites », la garde nationale sera supprimée et les membres militeront dans des sociétés secrètes.

Irma était née en 1834 au Havre alors que la famille y était encore installée. Colette ne parlera jamais de cette tante aux mœurs légères. Sa sœur Adèle Eugénie Sidonie naîtra en 1835, à Paris où la famille est revenue. Un mois après, leur mère Sophie mourait. Henri ne pardonnera

---

<sup>1</sup> LANDOY Eugène, *l'Illustration* du 19 /06/1852 et COLETTE, *le personnage principal de toute ma vie* in *Journal à rebours*.

jamais à Sido : *je n'ai été que chagrin pour mon père parce que ma naissance avait coûté la vie à ma mère et que je lui rappelais trop vivement cet événement*<sup>1</sup>. Elle est alors confiée aux soins de sa nourrice qui venait de La Puisaye et qui l'emmènera dans un hameau proche de Mézilles, près de St Sauveur en Puisaye. Elle y restera un peu plus de deux ans.

Sidonie n'avait connu sa mère qu'à travers les récits de ses frères et un unique portrait, une miniature sur ivoire parcourue d'une fine fêlure qu'Henri avait fait confectionner par un miniaturiste. Il représentait une jeune femme *élégante dans une robe décolletée à manches ballons, la taille prise dans une ceinture à large boucle. Elle porte de somptueux pendants d'oreilles de quelque six centimètres de long. A 38 ans Sophie a l'air heureux*<sup>2</sup>.

Les frères de Sido étaient beaucoup plus âgés qu'elle : Eugène avait 19 ans à sa naissance et Paul 12 ans. Ils fréquentaient *La Société des Amis du Peuple* fondée par François Raspail qui écrivait dans *Le Réformateur*, journal où Eugène fit ses premiers essais de journaliste. *Le Réformateur* qui réclamait la liberté d'expression absolue et le remaniement intégral des structures politiques et scientifiques cessa de paraître à la suite de l'attentat d'un anarchiste visant le roi Louis-Philippe 1<sup>er</sup>, en juillet 1835, pendant les fêtes de l'anniversaire des « Trois Glorieuses » de la révolution de 1830.

Tous les collaborateurs du journal furent placés sous surveillance et menacés dans leur personne et leurs biens, les libéraux se réfugièrent en Belgique. Henri Landois et ses deux fils firent partie de la première vague d'exilés volontaires. Leur départ fut précipité mais avant de fuir le 4 décembre 1835, Henri se précipita chez son notaire pour organiser sa succession. Malgré des manœuvres financières aventureuses dans son commerce, et grâce aux assurances qu'il avait souscrites, il avait encore de l'argent et l'héritage de Sophie passera entièrement aux enfants. Sido n'était pas pauvre, contrairement à ce qu'a dit Colette. Elle n'avait cependant pas une dot importante.

Une fois en Belgique, leur commerce devient « *Eugène, père et fils* » à la place de « *Henri père et fils* ». De même ils changent l'orthographe de Landois en Landoy et se lancent dans l'édition et le cacao, produit de luxe au XIX<sup>e</sup> siècle, la Belgique n'appliquant aucun droit tarifaire sur le cacao. La famille devient vite aisée.

---

<sup>1</sup> COLETTE, *Ma mère et morale* in *La Maison de Claudine*, 1922, Livre de Poche, 2006.

<sup>2</sup> CL.FRANCIS et F. GONTIER, *Colette*, Perrin, 1997.

Deux ans après le décès de Sophie, Henri père épousera une riche veuve, en 1837 à 45 ans et prendra en mains l'entreprise de chocolat dont la veuve avait hérité à la mort de son mari. Il fit revenir Irma du Havre et Sido, âgée de deux ans environ, de La Puisaye et installa la famille à Bruxelles, puis ils iront de résidence en résidence, de Bruxelles à Gand, de Londres à Lyon, de Paris à Ostende. Une vie itinérante que Colette reproduira lors de ses voyages d'actrice.

Sido grandit entourée de ses frères, d'Irma et d'une demi-sœur illégitime dont Colette, rapportant les propos de Sido, parle ainsi : *La fille de mon père nous vint quand j'avais 8 ans. Le Gorille me dit : élevez-la, il nous disait Vous : c'est votre sœur. Une nourrice heureusement accompagnait la fille de mon père [...]. A huit ans Sidonie ressentit une telle jalousie vis-à-vis de ce bébé inconnu qu'elle entreprit de « modeler » les doigts du bébé en les écrasant [...]. Elle eut dix petits abcès en boule [...]. Elle criait et le médecin disait : je n'y comprends rien à cette inflammation digitale. Et je tremblais, mais je n'ai rien avoué [...]. Deviens un peu moins menteuse, Minet-Chéri [...]. La fille de mon père est devenue jolie, grande, plus blonde que toi et tu lui ressembles. Mon père l'a emmenée plus tard, comme il l'avait apportée, sans daigner nous rien dire<sup>1</sup>.*

A Bruxelles comme à Paris, la maison était richement meublée et décorée. Sido se souvient d'un grand tableau de Salvatore Rosa, peintre du XVIIe siècle, connu pour ses paysages fantastiques.

Sido gardera les goûts de luxe de son enfance. *A soixante dix ans elle se flattait de n'avoir jamais pu boire d'un verre qui ne fut de cristal ni d'une tasse qui ne fut de porcelaine.<sup>2</sup>* De même elle se faisait envoyer par Gabri des chocolats, des confiseries, des thés de chez Hédiard ou Rebattet.

A Bruxelles, son père et ses frères fréquentent les milieux libéraux. Eugène s'était vite fait un nom comme journaliste politique, puis comme rédacteur en chef à *L'Emancipation*, journal qui avait milité pour l'indépendance de la Belgique et la liberté de la presse. Il était également journaliste au *Figaro* qui éditait une feuille d'opposition, au journal *Les Guêpes*, où il signera

---

<sup>1</sup> COLETTE, *La fille de mon père* in *La Maison de Claudine*, 1922, Le Livre de Poche, 2006.

<sup>2</sup> CL. FRANCIS, F.GONTIER, *Colette*, Perrin, 1997.

« une guêpe exilée ». Il s'était aussi lancé dans l'édition et était devenu un brillant éditeur, en particulier pour les guides de voyage qu'il ne cessera jamais d'éditer. Il publiera également deux ouvrages de Raspail, *Le Médecin des familles* et *Le Manuel-Annuaire de la santé* dont Sido mit en pratique les préceptes d'hygiène et les idées sur la pollution de l'air, la mauvaise assimilation de la nourriture, le tabac, l'alcool. Eugène fut également président d'associations philanthropiques. Il fit aussi de la critique théâtrale et musicale comme Willy le premier mari de Colette.

Mais un vent révolutionnaire balaie l'Europe. En France c'est le 24 février 1848, la révolution. Louis-Philippe est contraint d'abdiquer et la II<sup>ème</sup> République est proclamée. En décembre Louis-Napoléon est élu président et Victor Hugo est député. Sido, accompagnée d'Eugène reviennent à Paris. Mais devant la répression de plus en plus précise, Eugène conduit Sido à Mézilles où elle restera quelque temps. Elle en parlera à Gabri d'une façon métaphorique : *J'adore les tempêtes et je les ai toujours aimées. Quand j'étais encore à Mézilles et que je voyais s'élever une tempête je m'échappais et courais sur la plus haute montagne les cheveux au vent que je recevais avec délice.*<sup>1</sup>

De retour à Bruxelles, c'est la tempête dans la maison familiale. Eugène vient de publier *Une histoire de la révolution française de 1848*. Il rêvait d'une suppression de toutes les royautés d'Europe. Mais le président Louis-Napoléon Bonaparte s'était garanti le pouvoir pour 10 ans en 1851, grâce à son demi-frère le duc de Morny, père de Missy, puis le pouvoir total en devenant l'empereur Napoléon III en décembre 1852.

Les penseurs les plus radicaux, tous les écrivains, artistes, intellectuels fuyant la répression du second empire sont accueillis chez Eugène : Edgar Quinet, Ledru-Rollin, Arago, en particulier Victor Considérant, polytechnicien et porte-drapeau de l'utopie fouriériste, rencontré dans le salon de Clarisse Vigoureux, missionnaire du fouriérisme. Selon Charles Fourier la répression des passions est à l'origine des maux, des crimes et des problèmes pathologiques des sociétés civilisées. Il proposait de les intégrer, de les transformer en forces bénéfiques et proposait une révolution sexuelle *plus audacieuse que celle des sexologues du XX<sup>e</sup> siècle.*<sup>2</sup> Fourier prévoyait qu'il faudrait trois siècles pour transformer notre civilisation en société idéale, l'Harmonie. Avec les fouriéristes, Eugène joua un rôle dans la révolution de

---

<sup>1</sup> COLETTE, *Sido, lettre du 9/12/1911*, Des femmes, 1984.

<sup>2</sup> CL.FRANCIS et F. GONTIER, *Colette*, Perrin, 1997.



1848 en demandant à l'Assemblée les moyens de mettre la réforme de Fourier en pratique. Clarisse devenue la belle-mère de Victor Considérant, consacra sa considérable fortune à la propagation des idées de Charles Fourier et fera imprimer à ses frais *Le traité de l'Association*, chez l'imprimeur Gauthier, le grand-père de Willy.

Victor Hugo, exilé lui aussi à Bruxelles, après le coup d'état de décembre 1851, polarisera l'intelligentsia, pendant les quelques mois qu'il y passera. Il voulait organiser « une citadelle » d'écrivains et d'éditeurs qui bombarderaient « le Bonaparte » de pamphlets dénonciateurs. La colonie des gens de lettres émigrés s'enflamma. Mais ne se sentant pas en sécurité il sera contraint de s'exiler plus loin dans les îles anglo-normandes, à Guernesey. Eugène Landoy organisera un banquet pour lui rendre hommage.

Raspail arrive à son tour et ranime les enthousiasmes. Il prend pour devise *naître sans prêtre, se marier sans prêtre, mourir sans prêtre*.

De son côté Paul Landoy s'est tourné du côté du journalisme et de la littérature. Il deviendra l'éditeur en chef du *Télégraphe de Bruxelles*.

En 1854, Henri Landoy père, 62 ans, mourra seul dans un hôpital lyonnais, vraisemblablement de la peste, durant une épidémie qui sévissait à cette époque à Lyon. Aucun de ses enfants ne signera le certificat de décès. Sido s'installera chez Eugène, à Bruxelles, elle a 18 ans.

Elle évolue dans ce milieu libéral, dans le tumulte des événements, des idées, des allées et venues des exilés et devient un esprit libre, une libre penseur avec des idées fouriéristes, avant-gardistes pour l'époque, idées qu'elle a transmises incontestablement à Gabri qui les a intériorisées : *elle méprisait tout ce qui entravait la liberté de l'individu : la religion, le mariage, tous les tabous, même l'inceste*<sup>1</sup>. Elle n'éduquera d'ailleurs pas ses filles dans le tabou de la virginité, la nécessité du mariage et de la maternité, la respectabilité. Du pur Charles Fourier. Même Mélie, la domestique des Colette plus tard, pragmatique, parlant des hommes et de la virginité disait à Gabri *essaie-les avant, comme ça le marché est honnête et y a personne de trompé [...] après, avant si tu crois qu'ils n'y prennent pas le même goût*.<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> C. FRANCIS, F. GONTIER, *Colette*, Perrin, 1997.

<sup>2</sup> COLETTE, *Claudine à Paris*, 1902, Le Livre de poche, 2005.

Sido avait également fréquenté des musiciens, des auteurs, des acteurs, des peintres. Eugène était lui-même peintre amateur et publiait « *Les Salons* » où il soutenait la nouvelle peinture. Il est d'ailleurs l'ami des frères Stevens, dont Sido se souviendra. Dans son salon parisien se réunissent les peintres réalistes : Degas, Manet, Berthe Morizot, Nadar, Puvis de Chavannes, Fantin-Latour. La fréquentation de ce cercle lettré lui avait donné une grande culture aussi bien musicale que littéraire et elle philosophait : *le mal et le bien peuvent être également resplendissants et féconds*. Colette rapportera ces mots à André Parinaud en 1950. Elle pensait de même. C'est probablement cette philosophie qui permettra à Colette de passer par tous les scandales de sa vie amoureuse et artistique en parfaite harmonie avec elle-même.

Plus tard Sido déclarera à Gabri qu'elle avait passé *les plus belles années de sa vie* dans ce milieu littéraire et émancipé dont elle ne cessera d'avoir la nostalgie, et qu'Eugène l'avait *initiée à l'art de comprendre et aimer les choses rares et belles*<sup>1</sup>.

Colette fait de sa mère un portrait physique à 18 ans : *une fille blonde, pas très jolie et charmante, à grande bouche et à menton fin, les yeux gris et gais, portant sur la nuque un chignon bas de cheveux glissants qui coulaient entre les épingles [...] une jeune fille à taille plate et épaules rondes, petite et robuste*<sup>2</sup>. Elle parlera également à plusieurs reprises de son *regard gris, presque dur à force d'acuité [...] son regard gris, terriblement direct*<sup>3</sup>. Ses yeux révèlent parfois *une sorte de frénésie riante, un universel mépris, un dédain dansant* (Ils expriment) *un besoin d'échapper à tout et à tous, vers une loi écrite par elle seule, pour elle seule*. Quelquefois une expression passe *sur son visage, libre de toute contrainte, de toute humanité*<sup>4</sup>. Son charme vient de sa voix « *un soprano nuancé, vacillant pour la moindre émotion*<sup>5</sup>.

Irma, la sœur de Sido ne vivra rien de ces idées généreuses. Modiste au Havre, elle sera rejetée par la famille du fait de son « *inconduite* » : elle mène une vie de femme entretenue. Elle vivait cependant ses passions comme le préconisait C. Fourier ! A 26 ans elle épousera un homme de 16 ans plus âgé qu'elle, qu'elle ruinera. Elle sera réhabilitée aux yeux de la

---

<sup>1</sup> THURMAN Judith, *Secrets de la chair*, Calmann-Lévy, 2002.

<sup>2</sup> COLETTE, *La maison de Claudine*, 1922, Le livre de poche, 2006.

<sup>3</sup> COLETTE, *Le képi*, 1943.

<sup>4</sup> COLETTE, *Sido, 1929*, Le livre de poche, 2005.

<sup>5</sup> COLETTE, *Ma mère et le curé* in *La maison de Claudine*, 1922, Le livre de poche, 2006.

famille durant le temps de son mariage, puis à nouveau rejetée. Elle changera souvent de résidence et mourra indigente à l'Hospice de Bruxelles. Sido n'en parlera jamais et Colette non plus, mais cette tante aura une influence sur elle qui toute sa vie sera fascinée par les courtisanes, les femmes du demi-monde dont la famille parlait à mots couverts.

Après la mort de son père, Eugène a 38 ans et il épouse Caroline Cuvelier de Trye dont le père est un auteur-metteur en scène célèbre à l'époque. Il mettait en scène les hauts-faits de Napoléon 1er par ordre chronologique, puis il célébra ceux de la royauté, des romantiques avec une pantomime à grand spectacle « *Les Martyrs* » de Chateaubriand. Il écrivit des pièces de boulevard et fut pendant 20 ans le maître incontesté du théâtre populaire.

Caroline est l'amie de la femme de Victor Considérant, le porte-drapeau de Fourier. Elle parlait quatre langues et enseigna le grec et le latin à ses fils : *l'apprentissage intensif du latin donne (aux notables) la maîtrise de la langue, élément essentiel de leur pouvoir social*<sup>1</sup>. Elle jouait merveilleusement Chopin. Colette la vit plusieurs fois à Paris et fut très étonnée du contraste entre son air majestueux et le cadre « *Art nouveau* » de son appartement parisien. Dans *Claudine à Paris* elle décrit ainsi l'intérieur de sa tante Wilhelmine/Caroline : *ce salon blanc avec des poires électriques dans tous les coins, boiseries blanches, meubles blancs et légers, coussins blancs à fleurs claires, cheminée blanche....la salle à manger est blanche aussi. Et le portrait de tante Wilhelmine : elle a de l'impératrice Eugénie, le nez distingué, les bandeaux lourds qui grisonnent...Pour rien au monde elle ne quitterait son chignon bas, ni la jupe à fronces en soie qui ballonne, ni la petite écharpe de dentelle qui badine (hé hé) sur ses épaules. Ma tante, ce que Votre Majesté d'avant 1870 jure avec ce salon en crème fouettée du plus pur dix-neuf cent ! Mais sa chambre lui ressemblait, elle cordait avec ses bandeaux [...] elle y a rassemblé les meubles de sa chambre de jeune fille [...] le lit en palissandre à moulures et les fauteuils en damas rouge [...] et le prie-Dieu en tapisserie hérissé de sculptures en chêne et une copie criarde d'un bureau de Boulle [...] la garniture de la cheminée, amas informes et compliqués d'amours, d'acanthes, de volutes en bronze doré [...]. Sido admirait sa belle-sœur et la donnait en exemple à Colette à l'époque où le couple Willy-Colette avait des problèmes : *ma belle-sœur Caro, que j'admira fort, payait la ou les maîtresses de son mari, mon frère, qui était bien beau et bien amoureux, mais quoi ?*<sup>2</sup>*

---

<sup>1</sup> DEMIER Francis, *La France du XIXe siècle*, Points Histoire, 2000.

<sup>2</sup> COLETTE, *Sido, Lettre à sa fille du 6/11/1906*, Des Femmes, 1984.

## Son mariage avec Jules Robineau

Mais Sido est maintenant âgée de 21 ans et ses frères songent à la marier : *seul le mariage donne à la femme un position dans la société bourgeoise.*<sup>1</sup> Une demande en mariage leur est faite par la famille de Jules Robineau-Duclos, considéré comme le seigneur de St Sauveur en Puisaye, et de 21 ans son aîné. C'est un alcoolique, vraisemblablement psychotique, mais il est riche et bien que peu faite *pour supporter la vie étriquée d'une petite ville de province*<sup>2</sup> elle l'épousera à 22 ans, le 15 janvier 1857. Mariage civil, sans trace de mariage religieux, mais un contrat sous le régime de la communauté de biens. Elle pourra continuer à vivre dans le luxe.

Ce mariage organisé, sans amour, montre déjà le caractère trempé de Sido et son sens des réalités. Elle écrivit à Gabri qu'elle *était faite pour vivre en liberté.*<sup>3</sup> Puis à propos d'un procès de 1909 (Mme Steinheil a empoisonné son mari avec l'aide d'une certaine Mariette) : *ce malheureux Steinheil qui se laisse bernier et empoisonner par cette sottie ! Je ne comprends pas qu'on se laisse « victimiser », c'est un état que je n'aurais pu endurer.*<sup>4</sup> Quant à l'amour elle considère qu'il est plutôt embarrassant : *c'est beaucoup d'embarras, tant d'amour, dans ces livres [...]. Mon pauvre Minet-Chéri, les gens ont d'autres chats à fouetter dans la vie. Tous ces amoureux [...] ils n'ont donc jamais ni enfants à élever, ni jardin à soigner*<sup>5</sup>.

C'est donc pleinement consentante qu'elle accepta ce mariage arrangé, malgré son mépris pour le mariage puisque c'était selon elle *un forfait*. Elle confie également à Gabri : *je n'ai pu secouer le joug comme toi [...] je n'ai jamais désiré avoir d'enfants.*<sup>6</sup> L'époque permet de comprendre pourquoi elle n'a pu secouer le joug, malgré ses idées fouriéristes. Cependant son ouverture d'esprit était remarquable. Le 24 juillet 1909, elle écrivait à Gabri, quelques jours après la mort d'Eugène, son frère aîné : *j'ai toujours été un peu folle [...]. Pas tant que tu crois cependant [...]. Je suis venue trois cents ans trop tôt au monde et celui-ci ne me comprend pas, même mes enfants.*

---

<sup>1</sup> DEMIER Francis, *La France du XIXe siècle*, Points Histoire, 2000.

<sup>2</sup> COLETTE, Sido, 1929, Livre de Poche, 2005.

<sup>3</sup> ESCHOLIER Raymond, *Le Figaro littéraire du 24/11/1956, propos du juge Crançon selon un maître d'école de l'Yonne, Emile Amblard.*

<sup>4</sup> COLETTE, *Lettres à sa fille du 10/11/1909*, Des Femmes, 1984.

<sup>5</sup> COLETTE, *Ma mère et les livres* in *La Maison de Claudine*, 1922, Le livre de poche, 2006.

<sup>6</sup> COLETTE, *L'étoile vespère*, 1946, Livre de poche, 2004.

Écoutons ses conseils à Gabri au moment de son mariage avec Henry de Jouvenel, parlant d'Auguste Hériot, amant d'un instant de Colette et fils des propriétaires des Grands Magasins du Louvre : *Non je ne suis pas contente... J'aimais mieux, tiens, l'autre, ce garçon que tu mets à présent plus bas que terre (Auguste)... Oh Maman ! Un imbécile ! [...]. Oui, oui, un imbécile justement [...]. Que tu écrirais de belles choses, Minet-Chéri, avec l'imbécile. [...]. L'autre, tu vas t'occuper de lui donner tout ce que tu portes en toi de plus précieux. Et vois-tu pour comble qu'il te rende malheureuse ? C'est le plus probable*<sup>1</sup>. Sido en voulait à Jules Colette, son deuxième mari, de l'avoir trop aimée et d'avoir gâché ainsi son propre talent d'écrivain.

Le couple Robineau s'installera dans la maison familiale de Jules, une maison de 18 pièces rue de L'Hospice, en mauvais état depuis la mort de Mme Robineau et qui disposait d'un confort plus que relatif, avec les toilettes au fond du jardin. Mais une bibliothèque contenant les vingt volumes de Balzac (qui seront les seuls à ne pas être vendus lors de la vente aux enchères du mobilier de St Sauveur, et auteur à qui Colette se référera pour certains de ses personnages), les dix huit volumes de Saint Simon, deux tomes des œuvres de Corneille, Voltaire, Goethe, Schiller, Musset, Labiche, Dumas, George Sand, Shakespeare.

La lune de miel sera courte car Jules Robineau commencera à la battre comme Marie Miton. Mais Sido réagira : *je lui ai jeté à la tête ce qu'il y avait sur la cheminée [...] il l'a reçu en pleine figure et a emporté la cicatrice en terre.*<sup>2</sup> Echaudé, Jules retournera vers Marie, son ancienne domestique et maîtresse.

Sido prend la maison en main et ressort les nappes et l'argenterie frappée du blason des Robineau, une chèvre debout sur fond d'azur. Elle mène la vie d'une grande bourgeoise avec une femme de chambre, une cuisinière, une servante, un jardinier, un cocher, une couturière à la journée et des journaliers qui aident à la lessive, au nettoyage et au repassage. À l'automne, elle participe à la chasse au loup, au sanglier. Elle est invitée aux fêtes organisées dans les châteaux des environs habités une partie de l'année et le reste du temps elle le passe à Paris ou à Bruxelles. Elle mène une vie mondaine et est très appréciée par un richissime cousin de Jules qui passera pour son amant. Il défendra les intérêts de Sido jusqu'à sa mort (à lui).

---

<sup>1</sup> COLETTE, *La Naissance du jour*, 1928, Le Livre de Poche, 2004.

<sup>2</sup> COLETTE, *Lettre à sa fille du 24 février 1909*, Des Femmes, 1984.

Sidonie sera cependant toujours perçue comme l'étrangère à St Sauveur, mais elle aura une position sociale et de l'argent. Sa seule amie sera longtemps Adrienne Jarry, la sœur du notaire, intellectuellement son égale. C'est chez Adrienne qu'elle se réfugiait lorsque Jules devenait trop violent.

Trois ans après le mariage, Héroïse-Emilie-Juliette dénommée Juliette naîtra en 1860.

### **Son mariage avec Jules Colette**

La même année, un nouveau percepteur est nommé à St Sauveur en Puisaye, Jules Joseph Colette, retraité de l'armée impériale pour avoir perdu une jambe à Marignan. Un deuxième enfant naîtra en 1863, Achille, vraisemblablement de Jules Joseph Colette, alors amant supposé de sa mère, mais Achille portera le nom de son père légal, Robineau-Duclos.

Jules Joseph sera l'homme de sa vie, ou plutôt d'une vie, car l'amour ne semble pas avoir grand place chez Sido. Elle l'épousera en 1865, quelques mois après la mort de Jules Robineau d'une attaque d'apoplexie. *Il est doué pour tout dit ma mère et elle l'appelle " Colette ".*<sup>1</sup> Ce mariage permettait de désigner les tuteurs de Juliette et Achille. Le rapport d'inventaire écrit par le juge de paix Crançon au Procureur Impérial, en novembre 1865, y décrit Sido comme une *femme passionnée et possessive, sans ordre et sans économie mais fort active à la cuisine et au potager.*<sup>2</sup> Il notera également que Sidonie était soupçonnée d'avoir eu une liaison avec le notaire du village et paraissait être la maîtresse de Jules Colette : *Si on peut conserver des doutes sur sa liaison avec maître Jarry le notaire, le frère d'Adrienne, il n'en existe guère sur ses relations avec M. Colette et il n'y a personne à St Sauveur qui ne soit convaincu que le second enfant de Mme Robineau ne soit l'œuvre de M. Colette*<sup>3</sup>. Il estima d'ailleurs à leur sujet que St Sauveur *pourtant habituée à être témoin de bien des immoralités*<sup>4</sup>, éprouvait un sentiment de scandale, elle était considérée comme une pécheresse par ses voisins.

---

<sup>1</sup> COLETTE, *Le Capitaine* in *Sido*, 1929, Le livre de Poche, 2005.

<sup>2</sup> Archives départementales de l'Yonne.

<sup>3</sup> ESCHOLIER Raymond, *Le Figaro littéraire* du 24/11/1956, propos du juge Crançon selon un maître d'école de l'Yonne, Emile Amblard.

<sup>4</sup> Archives de l'Yonne.

Rien ne changera dans sa façon de vivre avec son deuxième mari. Bien qu'élevée dans la libre-pensée et l'anti-cléricalisme Sido se rendait régulièrement à l'église où la famille avait un siège réservé au premier rang avec une plaque de cuivre à son nom « Mme Jules Colette » : *pendant la messe elle lisait dans un livre de cuir noir frappé d'une croix sur les deux plats ; elle s'y absorbait même avec une piété qui semblait étrange aux amis [...]. Ils ne pouvaient pas deviner que le livre enfermait le théâtre de Corneille...les moments de sermon faisaient de ma mère une diablesse, les bâillements nerveux sortaient d'elle comme des flammes et elle me confiait «je sens venir une crise de palpitations [...] j'ai mal à l'estomac [...] je crois que je vais me trouver mal »*<sup>1</sup>. Dans ces cas, le prêtre se hâtait de terminer la messe.

Léopold, nommé Léo, naîtra en 1868 et Sidonie Gabrielle le 28 janvier 1873. Elle est donc la dernière d'une fratrie de quatre enfants. *Quand je t'ai mise au monde j'ai souffert trois jours et deux nuits. On dit que les enfants portés si haut et lents à descendre vers la lumière sont toujours des enfants très chéris car ils ont voulu se loger tout près du cœur de leur mère et ne la quitter qu'à regret.*<sup>2</sup> Ce fut surtout un bébé probablement très gros et en détresse du fait d'une délivrance si longue. Elle lui donna le sein quelque temps puis ce fut Emilie Fleury, une jeune paysanne célibataire, déjà mère d'un enfant, et qui devint plus tard la cuisinière de la maisonnée. Pour Colette deux images maternelles se superposent : Mélie, immortalisée dans *Claudine à Paris* en tant que nourrice, voluptueuse et maternelle et Sido, dominatrice, qui enseigna très tôt à ses enfants la maîtrise de soi, la propreté. Même aux animaux domestiques : *ils n'ont pas fait une seule fois à terre [...] et [...] tous les quatre, (avez) été élevés aussi proprement. Jamais fait caca dans votre lit*<sup>3</sup>. Foin des câlins et des caresses.

Qui est Sido ?

Dominatrice et possessive. Elle l'était avec ses enfants et accepta difficilement le mariage de Juliette, sa fille aînée en 1884 avec le docteur Roché, médecin à St Sauveur puis à Charny en 1906 : *mariée ou pas elle est tout de même partie avec un monsieur qu'elle connaissait à peine, le premier chien coiffé et au capitaine qui s'étonnait de son attitude : qu'est-ce que tu es pour moi ? Tu n'es même pas mon parent [...] depuis le mariage elle n'a plus son compte*

---

<sup>1</sup> Ibid.

<sup>2</sup> COLETTE, *Ma mère et les livres* in *La Maison de Claudine*, 1922, Le livre de poche, 2006.

<sup>3</sup> COLETTE, *Sido, Lettres à sa fille du 14 mai 1911*, Des Femmes, 1984.

*d'enfant*<sup>1</sup> écrivit Colette. Très tardivement elle reprendra les propos de sa mère, à propos de Willy, son mari : *Pourquoi est-ce que je vis avec ce monsieur qui est là dans ma chambre. Je l'ai épousé, bon ! J'ai couché avec lui, bon ! Tout cela n'empêche pas que c'est un monsieur comme un autre qui est là dans ma chambre, dans mon lit, dans ma vie [...] Toute ma vie alors, je vivrai comme cela avec un monsieur qui aura le droit de voir ma mauvaise mine du matin, [...] s'informer des dates difficiles de mon petit calendrier de femme [...]. Il est là dans ma vie Pourquoi ? Je ne le connais pas, je l'aime [...]. L'amour n'a rien à voir avec la vie en commun, au contraire il en meurt la plupart du temps*<sup>2</sup>. Devineresse.

Le docteur Roché ne plaisait pas à Sido. De plus la question de la dot de Juliette sera épineuse. Elle montra *un visage fermé lors du mariage qu'elle appelle « forfait »*<sup>3</sup>. Elle éprouva même une satisfaction méchante quand Yvonne sa petite fille fut très malade, en danger de mort : *comme il est puni de m'avoir volé ma fille et mon argent*<sup>4</sup>. Car au moment de son mariage, Juliette, ou plutôt sa belle famille, avait demandé sa part d'héritage. Or la fortune foncière dont Sidonie avait hérité de Jules Robineau avait déjà été bien écornée pour régler les dettes laissées par le couple. Et Jules Colette qui menait grand train avait même vendu sa maison natale près de Toulon. Coupable également, la naïveté de Jules Colette qui se laissait abuser par ses fermiers qui exigeaient des réparations importantes de leurs fermes, ce qui l'obligeait à emprunter (à eux-mêmes en sous-main). Ses fermiers devinrent ainsi propriétaires des fermes Colette/Robineau.

Cette demande d'héritage de Juliette la sépara de sa famille durant quelques années. A la naissance de sa petite fille Yvonne, Sido subit les affres de l'accouchement de Juliette, sans y être présente : *le bruit courut qu'elle allait mettre un enfant au monde [...] et de ce moment là ma mère souffrit de demi-syncofes nerveuses, de vertiges, de palpitations [...]. Je vis ma mère serrer à pleines mains ses propres flancs et tourner sur elle-même et battre la terre de ses pieds, et elle commença d'aider, de doubler par un gémissement bas, par toute sa douleur et sa force maternelle, la douleur et la force de la fille ingrate qui si loin d'elle enfantait*<sup>5</sup>.

---

<sup>1</sup> COLETTE, *La Maison de Claudine*, 1922, Le livre de poche, 2006.

<sup>2</sup> COLETTE, *Mon amie Valentine* in *Paysages et Portraits*, œuvre posthume, Flammarion, 1973.

<sup>3</sup> COLETTE, *Sido Lettres à sa fille*, Des Femmes, 1984.

<sup>4</sup> COLETTE, *Sido Lettres à sa fille*, Des Femmes, 1984.

<sup>5</sup> COLETTE, *Maternité* in *La maison de Claudine*, 1922, Le livre de poche, 2006.



La famille dut se décider à vivre chichement car elle n'avait plus les revenus permettant un train de vie de notables et Sido préféra quitter St Sauveur, bien qu'elle eût été capable de faire front au quand-dira-t-on. Elle organisa le déménagement, la vente du mobilier en 1891 et on peut se demander si ce n'est pas pour rejoindre son « grand », Achille, son enfant préféré et installé depuis un an comme médecin à Châtillon-Coligny, à une quarantaine de kilomètres de St Sauveur, car la maison ne fut pas vendue.

Sidonie, nommée Sido par son mari paraît être l'âme de la maison et du jardin. A trois ans elle apprit à Gabri à lire, à écrire et à broder, mais pas à être une ménagère accomplie. Elle considérait ces tâches incompatibles avec les projets qu'elle formait pour l'avenir de Gabri. Un peu femme d'intérieur, malgré ce qu'en dira le juge Crançon, elle préparait ses conserves et ses fruits à l'eau-de-vie, d'ailleurs sa liqueur de cassis est célèbre, elle confectionnait aussi la pâte de ses tartes à la citrouille et fabriquait ses fromages et son beurre, qui sur une tartine sera un délice pour Colette : *ma gourmandise remonte à des origines rustiques car c'était une tourte de pain bis de douze livres à grosse écorce [...] et une motte de beurre battu de la veille au soir [...] une tartine de beurre*<sup>1</sup>.

Son jardin est cependant ce qu'elle préfère. Ses fleurs étaient connues dans toute la région, les hibiscus et les violettes doubles, fleurs de couleur rouge et mauve, couleurs qu'elle préférait. Son maître mot était « regarde ». Idéalisée par sa fille, elle est décrite ainsi : *Elle aimait la conversation, la moquerie, le mouvement, la bonté despotique et dévouée, la douceur [...]. La parole rallumait sur son visage une jeunesse invincible [...]. Elle fleurait la cretonne lavée, le fer à repasser sur la braise du peuplier, la feuille de verveine citronnelle qu'elle roulait dans ses mains. Le soir elle exhalait la senteur des laitues arrosées [...]. D'où lui vient son goût fin pour la Province [...]. Vois ce merle noir comme il se sert de sa patte [...] les mouvements de sa tête et cette arrogance et ce tour de tête pour vider le noyau. Et remarque qu'il n'attrape que les mures. Mais maman les cerise - ah oui les cerises. Dans ses yeux passa une sorte de frénésie riante, un dédain dansant, puis elle retomba parmi nous lestée de soucis, d'amour, d'enfants et de mari suspendus, elle redevint bonne, ronde, humble devant l'ordinaire de sa vie*<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> COLETTE, *Moi, je suis gourmande* in *En pays connu*, Le livre de poche, 1986.

<sup>2</sup> COLETTE, *Sido*, 1929, Livre de Poche, 2005.

A St Sauveur Sido n'avait pas bonne réputation du fait de sa liaison avec Jules alors qu'elle était déjà mariée, mais aussi parce qu'elle était bienveillante : *je suis la fille (Colette) d'une femme qui, dans un petit pays honteux, avare et resserré ouvrit sa maison villageoise aux chats errants, aux chemineaux et aux servantes enceintes*<sup>1</sup>. Amélie, sa nourrice qui deviendra la cuisinière, avait été ainsi recueillie par Sido, au grand scandale des bonnes âmes de St Sauveur. Sido n'avait cependant pas eu la même générosité avec sa sœur Irma, femme entretenue.

Il semble par contre qu'à Châtillon Coligny elle ait été appréciée des femmes de notables qui se réunissaient : *J'assiste à un cercle de Mme Roland dont on m'a nommée présidente à l'unanimité*<sup>2</sup>. Est-ce à cause d'Achille, médecin ? A plus à 75 ans elle était encore pleine d'un humour grivois : *M. de JOUVENEL (le deuxième mari de Colette) a une telle bonne mine ? Pourvu que ces messieurs du Matin n'aillent pas te demander la même recette pour eux*<sup>3</sup>.

Quand Jules Colette mourut dans sa 74<sup>e</sup> année, Sido était âgée de 69 ans : *ma mère l'accompagna sans chanceler au bord de la tombe, toute petite et résolue sous ses voiles et murmurant tout bas pour lui seul des paroles d'amour [...]. J'ai horreur de ce noir [...]. Quel rapport y-a-t-il entre ce cachemire et mes propres sentiments. Elle s'assit et commença d'apprendre la patience. Elle nous fit la grâce de demeurer parmi nous toute pareille à elle-même, acceptant sa douleur*<sup>4</sup>. A Juliette, Sido écrivit : *je renonce à vous peindre l'immensité de ma douleur, avec lui je perds tout bien être et indépendance*.

Mais Colette pose la question : le connaissait-elle vraiment : *mal connu, méconnu. Ton incorrigible gaieté s'écriait ma mère [...]. Elle le croyait gai parce qu'il chantait, mais moi qui siffle dès que je suis triste [...] je voudrais qu'elle eût compris que la suprême offense c'est la pitié [...]. Je sais qu'il eut, mieux que toutes les séductions, la vertu d'être triste à bon escient et de ne jamais se trahir [...]. Il allait, précédé, protégé par son chant [...]. Il chante : elle oubliera peut-être de lui demander s'il a pu emprunter cent louis sur sa pension d'officier amputé*<sup>5</sup>.

---

<sup>1</sup> COLETTE, *La Naissance du jour*, 1928, Livre de poche, 2004.

<sup>2</sup> COLETTE, *Lettres de Sido à sa fille du 4/12/1910*, Des Femmes, 1984.

<sup>3</sup> COLETTE, *Lettres de Sido à sa fille du 17/08/1911*, Des Femmes, 1984.

<sup>4</sup> COLETTE, *Lettres de Sido à sa fille du 4/12/1910*, Des Femmes, 1984.

<sup>5</sup> COLETTE, *Le capitaine in Sido, 1930*, Le livre de poche, 2005.

Elle mourut le 25 septembre 1912, loin de Gabri, malgré ses demandes pressantes. Gabri croyait à *une crise de je veux voir ma fille*, ainsi qu'elle l'avait écrit à Léon Hamel dans une lettre du 27 août précédent<sup>1</sup>. Elle n'assista pas aux obsèques comme elle l'expliquait encore à Léon Hamel dans une lettre datée du 27 septembre : *je ne veux pas aller à l'enterrement. Je ne le dis à personne et je ne porte aucun deuil extérieur. En ce moment ça va assez bien. Mon frère là bas va être malheureux*<sup>2</sup>. Colette s'était rendue auprès de Sido pour la dernière fois à la fin du mois d'août et malgré son état pensait qu'Achille son « grand », la guérirait une nouvelle fois. Elle avait bien guéri après qu'on lui eût *enlevé un sein et quatre ans après, l'autre*<sup>3</sup>.

Colette parle de sa mère comme d'une personnalité forte mais en fait une recluse depuis la naissance des enfants. Sa vie oscille, telle une grosse horloge campagnarde, entre la maison avec les quatre enfants et Jules le cinquième, puis le jardin.

Il ne semble pas cependant que la famille ait vécu une vie aussi monacale. Colette fait très peu allusion à sa famille maternelle installée en Belgique, ni d'ailleurs à la famille paternelle installée près de Toulon. Les Colette voyageaient, soit dans la famille de Jules, soit dans la famille de Sido. Souvent Gabri les accompagnait. Eugène dirigeait un journal à Bruxelles, Paul, un casino à Ostende où la famille royale belge villégiaturait. Sa tante Caroline, la femme d'Eugène, recevait des peintres, des écrivains, des musiciens dans son salon parisien et bruxellois. Leurs enfants venaient passer des vacances à St Sauveur. Sido adorait ses frères et les échanges épistolaires étaient nombreux. Les voyages de part et d'autre également.

Au détour d'une phrase, Sido faisait part à Gabri des succès de sa famille bruxelloise. Elle insistait sur le fait qu'elle venait d'une famille d'intellectuels et d'écrivains, qu'un membre de la famille royale de Belgique avait honoré de sa présence les funérailles d'un Landoy.

C'est au retour d'un de leurs voyages à Bruxelles que Julie Considérant, fouriériste comme son mari Victor, amie de Caroline, femme d'Eugène, et dont la mère avait fait éditer un traité de Charles Fourier chez le grand-père de Willy, mourut à Paris. On ne put la faire entrer dans le luxueux cercueil en bois d'ébène aux poignées d'argent massif. Caroline ne voulut pas de

---

<sup>1</sup> COLETTE, *Lettres de la Vagabonde à Léon Hamel*, Ed. de Crémille, 1972.

<sup>2</sup> COLETTE, *Lettres de la Vagabonde à Léon Hamel*, Ed. de Crémille, 1972.

<sup>3</sup> COLETTE, *Lettres de la Vagabonde à Georges Wague*, Ed. de Crémille, 1972.

ce « cadeau » et le redonna à sa femme de chambre, au désespoir de Sido : *Que ne me l'a-t-elle donné à moi ! J'aime le luxe*<sup>1</sup>.

Colette ne parle pas de l'influence de Fourier dans l'éducation de sa mère et la sienne, Fourier sur lequel elle prend cependant appui, car la vie de la mère et de la fille la reflète intensément, avec le sens de la liberté des passions.

Sido mourra le 25 Septembre 1912 à Châtillon.

---

<sup>1</sup> COLETTE, *La Naissance du jour*, 1928, Livre de poche, 2004.

## - I - 7 - La fratrie de Colette

**Juliette** était la fille aînée, de Sidonie et de Jules Robineau, née en 1860, 3 ans après le mariage de ses parents. Son père mourut alors qu'elle avait 5 ans.

Sa mère la mit en pension dans un Collège pour jeunes filles à Auxerre qui préparait au « brevet de capacité », permettant d'enseigner ou d'ouvrir un pensionnat. Gabri voyait revenir (sa) sœur aînée, changée en cafard<sup>1</sup>. Elle échouera au brevet en 1877 et reviendra à St Sauveur. Elle se repliera sur elle-même car personne ne s'intéresse à elle. Elle s'enfermera dans ses livres qui paraissaient son activité principale : *A midi elle lisait déjà, le grand déjeuner finissant à 11 h. Le matin, couchée elle lisait encore [...] une bougie consumée témoignait de sa longue veille*<sup>2</sup>. Elle s'enfermait dans son monde : *ma sœur aux trop longs cheveux pouvait lire sans fin ni repos : les deux garçons passaient, frôlant comme sans la voir cette jeune fille assise, enchantée, absente*<sup>3</sup>. Sido disait d'elle *Ah ! Je sens que cette enfant n'est pas heureuse [...]. Ah ! Je sens qu'elle souffre*<sup>4</sup>. Elle ne paraissait effectivement pas intégrée dans la famille. Lointaine. Ailleurs.

Colette en dresse un portrait peu avenant : *une tête singulière, d'une laideur attrayante, à pommettes hautes, à bouche sarcastique [...]. Les épais sourcils [...], le front réduit, la nuque, les oreilles, tout ce qui était chair blanche, un peu anémique, semblait condamné d'avance à l'envahissement des cheveux. Ils étaient si anormaux en longueur, en force et en nombre [...] que je ne les ai jamais vus inspirer, comme ils le méritaient pourtant, l'admiration ni la jalousie. Ma mère parlait d'eux comme d'un mal inguérissable. Les jours de congé, à 10 h, je voyais ma mère descendre fatiguée du premier étage, jeter là l'attirail des peignes et des brosses : j'ai mal à ma jambe gauche, je viens de peigner Juliette [...]. Défaits, ses cheveux la couvraient exactement tout entière [...]. Un rideau noir [...] et l'on n'avait plus sous les yeux qu'une étrange tente conique [...] fendue un moment sur un visage asiatique [...]. Ah ! on peut dire que ce n'est pas une vie, des cheveux comme les tiens !*<sup>5</sup> Il est vraisemblable qu'elle souffrait d'hyper pilosité, comme son père. Etait-ce d'ordre génétique ? Puisque son père était appelé « le singe » ? On ne peut l'affirmer. Mais cela faisait

<sup>1</sup> COLETTE, *Rentrée* in *Aventures quotidiennes*, 1924, La Pléiade, T 3, 1991.

<sup>2</sup> COLETTE, *Lettre à sa fille du 13 septembre 1908*, *Des Femmes*, 1984.

<sup>3</sup> COLETTE, *Lettre à sa fille du 13 septembre 1908*, *Des Femmes*, 1984.

<sup>4</sup> COLETTE, *Lettre à sa fille du 13 septembre 1908*, *Des Femmes*, 1984.

<sup>5</sup> COLETTE, *Ma sœur aux longs cheveux* in *La Maison de Claudine*, 1922, Le livre de Poche 2006.

de Juliette une enfant particulière. Sido dira à Gabri : *elle était l'amie de la nuit [...] et en grandissant elle resta fidèle à l'ombre*<sup>1</sup>. Plus tard Colette parlera de *laideur attrayante* !!! Le juge Crançon qui avait été appelé à régler la succession Robineau au moment du mariage de Sido et Jules Colette, avait qualifié Jules Robineau de « *laid à faire peur* ». Elle était bien sa fille.

Sur le plan psychologique Colette porte sur elle un diagnostic de maladie mentale : « *monomane* » disait-elle : *Elle laissait parfois errer vers moi, sans me voir, le regard des monomanes, ce regard qui n'a ni âge, ni sexe, chargé d'une défiance obscure et d'une ironie que nous ne pénétrons pas*<sup>2</sup>. Sido disait d'elle : *Juliette est une autre espèce de sauvage [...]. Mais à celle-là personne ne comprend rien, même moi !*<sup>3</sup>.

Colette raconte un épisode de délire chez Juliette, après la visite du docteur Pomié pour une typhoïde : *C'est vous (Catulle Mendès<sup>4</sup>), vous voyez je suis venue. J'ai mis mes cheveux blonds dans le médaillon ovale [...] je n'aime que les blonds. Est-ce que je vous ai dit que j'avais mis un peu de pastel rouge sur votre photographie, à l'endroit de la bouche [...]. Ce doit être ce petit point rouge qui me fait mal à la tête...c'est à cause du petit point rouge [...] et du baiser [...] je ne connais personne ici [...] devant tous , je le déclare bien haut, c'est vous seul, Catulle [...]. Elle se tourna vers le mur et continua de se plaindre, comme de très loin [...]. Ma mère immobile avait penché la tête pour mieux entendre et regardait avec une sorte d'horreur cette étrangère qui n'appelait dans son délire que des inconnus [...]. Comme saisie de honte, elle cacha son visage dans ses deux mains*<sup>5</sup>.

Elle se maria à 25 ans avec le docteur Roché, nouveau médecin à St Sauveur et se suicidera ? Par le poison le 9 septembre 1908, à 48 ans.

On en sait peu sur la rencontre des futurs mariés. Juliette rendait souvent visite à Mme Pomié, qui habitait de l'autre côté de la rue, près de chez Adrienne, l'amie de Sido. M. Pomié était conseiller municipal et médecin de St Sauveur. Le couple n'avait pas d'enfant. Sido

---

<sup>1</sup> COLETTE, *L'Etoile vesper*, 1946, Le livre de poche, 2004.

<sup>2</sup> COLETTE, *Sido, lettres à sa fille du 26/02/1907*, Des Femmes, 1984.

<sup>3</sup> COLETTE, *Sido, lettres à sa fille du 13/09/1908*, Des Femmes, 1984.

<sup>4</sup> Ecrivain-poète dont elle devait lire les poèmes la nuit, et qui fera plus tard partie du cercle d'amis de Colette.

<sup>5</sup> COLETTE, *ma sœur aux longs cheveux* in *La Maison de Claudine*, 1922, Le livre de Poche 2006.

considérerait Mme Pomié comme une ennemie car elle l'accusait d'avoir cherché à lui dérober son aînée.

Quand en 1884, le Dr Pomié prit sa retraite, il vendit son cabinet à un jeune médecin Charles Roché, dont certains membres de la famille possédaient un château. Les deux jeunes gens se fiancèrent la même année et se marièrent l'année suivante, Juliette était à la veille de fêter Sainte Catherine. Ils s'installèrent dans une maison mitoyenne de celle des Colette, et dont les fenêtres donnaient sur le jardin familial. Ce mariage était une chance pour Juliette à cette époque, à son âge, mais Sido ne fut pas de cet avis. Elle trouvait le mariage inutile. Le 2 septembre 1901 elle écrira à Juliette : *Ah ! Que le mariage est une bête chose. Vive les unions libres [...] et cependant notre siècle finira par cela. Tu verras*<sup>1</sup>. Prémonitoire.

Puis il fallut signer le contrat de mariage et parler dot, fournir une estimation de la succession de Jules Robineau, et effectuer une répartition entre Sido, Juliette et Achille né Robineau en 1863 (J. Robineau était mort en 1965). La belle-famille, méfiante voulut plus qu'une estimation de l'héritage et demanda les livres de compte. C'est ainsi que ce mariage sera à l'origine de la « ruine » des Colette : il fera découvrir que la succession de Jules Robineau, il y a 20 ans, n'avait pas encore été réglée, que Jules Colette avait quasiment vendu tous les biens fonciers de la famille y compris sa propre maison familiale à Toulon pour régler les dettes du couple Robineau et celle des Colette. A cette liquidation des dettes il faudra ajouter les frais du procès des Roché au couple Colette. Sido saisira ce prétexte de quasi ruine pour quitter St Sauveur et aller vivre près d'Achille.

Le 14 avril 1885 ne fut donc pas un heureux jour pour Sido. Elle disait que Juliette épousait *le premier chien coiffé [...]. C'est un accident* (répétait Sido, quand on lui disait) *c'est un événement*<sup>2</sup>. Ni Achille, ni Léo ne voulurent participer au mariage *puis ils parurent consentir à tout. Bien mieux ils suggérèrent l'idée d'organiser une messe en musique [...]. Notre piano Aucher prit le chemin de l'église [...]. Ils jouèrent comme des anges musiciens et ensoleillèrent [...] l'église sans richesse et sans clocher*.<sup>3</sup>

---

<sup>1</sup> COLETTE, *La Naissance du jour*, 1928, Pochothèque, 2004.

<sup>2</sup> COLETTE, *Les sauvages in Sido*, 1929, Le livre de poche, 2005.

<sup>3</sup> COLETTE, *Les sauvages in Sido*, 1929, Le livre de poche, 2005.

Etait-ce un mariage malheureux ? Déjà deux mois après son mariage Juliette avait fait une tentative de suicide *plutôt que de signer les pièces qui me ruinaient*<sup>1</sup> écrira Sido à Willy au moment des obsèques de Juliette. Etait-ce la vraie raison de sa tentative de suicide ? Car Colette raconte que des mois après son mariage *elle passait raide devant notre seuil, (et) il lui arriva, apercevant ma mère à l'improviste, de fuir comme une fillette qui craint la giflé*<sup>2</sup>. La culpabilité ?

Achille en voulut beaucoup à Juliette et ne la revit jamais. Il n'assista pas non plus à ses obsèques. De même que Léo. Ils disaient de Charles Roché : *il sent le vermouth*<sup>3</sup>. Par contre la tante Caroline, la femme d'Eugène soutenait Juliette et dit à Sido sa façon de penser : *Cela dépasse tout ce que je pouvais imaginer (d'avoir « ruiné » la famille), aussi je n'ai plus d'estime pour M. Colette et [...] nul désir de le revoir*<sup>4</sup>. On sait maintenant qu'une partie de l'héritage était parti pour régler les vieilles dettes des Robineau-Duclos et que les emprunts souscrits, ainsi que la dot de Juliette, n'avaient pas suffi à éponger les dettes qui restaient ; il fallut vendre les fermes, les bois, les maisons, à l'exception de celle de St Sauveur.

Les deux familles resteront fâchées quelques années et Gabri, âgée de 13 ans, rencontrera sa sœur par hasard un jour dans la rue de St Sauveur, enceinte : *l'aspect de ma sœur déformée, alourdie, me remplit de confusion et de scandale*<sup>5</sup>. La mère et la fille toujours fâchées, Sido ne sera pas présente lors de l'accouchement de Juliette. Elle accoucha d'une fille, Yvonne, un an après son mariage.

Une fois mariée une jalousie féroce se manifestera vis-à-vis de son mari au point de forcer la commisération de Sido qui pourtant n'appréciait guère Charles : *la jalousie de Juliette est de plus en plus tyrannique [...]. La catastrophe est proche et ça m'ennuie fort [...] son mari ne peut faire un pas sans qu'elle soit sur ses talons, Roché est très très malheureux*<sup>6</sup>. Ou encore :

---

<sup>1</sup> COLETTE, *lettres à sa fille, lettre du 16/09/1908 à Willy*, des Femmes, 1984.

<sup>2</sup> COLETTE, *Maternité in La Maison de Claudine, 1922*, Livre de poche, 2006.

<sup>3</sup> COLETTE, *Maternité in La Maison de Claudine, 1922*, Livre de poche, 2006.

<sup>4</sup> Lettre de Caroline Landoy à Sido.

<sup>5</sup> COLETTE, *lettres à sa fille, lettre du 16/09/1908 à Willy*, Des Femmes, 1984.

<sup>6</sup> COLETTE, *lettre du 3/10/1906*.



*Juliette torture ce colosse de Roché jour et nuit [...] je ne puis comparer sa jalousie qu'à celle de ta grand-mère<sup>1</sup>. Quel supplice pour Roché [...]. Il a dû se coucher et il appelle Juliette pour qu'elle lui prépare une potion [...]. En la portant elle inspecte tous les coins de sa chambre pour voir si la bonne n'y est pas cachée et Roché est là qui halète<sup>2</sup>.*

Elle avait « hérité », semble-t-il, de la folie de son père, qui avait aussi touchée sa grand-mère paternelle, enfermée puis morte en hôpital psychiatrique, de même que son oncle paternel. Sido écrivait à Colette le 21 août 1907 : *Dieu, et c'est moi qui ai mis cette enfant au monde ! Je l'ai toujours dit : il faudrait laisser les femmes choisir le père de leurs enfants [...]. J'étais du nombre de celles qui ne savaient rien du mariage [...]. Ce sont de grandes vérités.*

Que s'était-il passé pour que la métaphore paternelle, qui déjà sur deux générations, n'avait apparemment pu se réaliser, échoue de nouveau ? Elle avait vraisemblablement souvent assisté aux violentes querelles entre sa mère et son père, dues à l'alcool et à la folie paternelle pendant ses cinq premières années. De même Jules Robineau n'avait pu représenter le phallus que pouvait désirer Sido et devenir ainsi un repère pour sa fille, celui qui fait la loi. Juliette était probablement atteinte du délire érotomane des vieilles filles décrit par Kretschmer. N'oublions pas qu'elle avait failli coiffer Sainte Catherine ! Au XIXe siècle !

Juliette souffrait également depuis longtemps de boulimie : *Juliette malgré de nombreux avertissements, n'a jamais consenti à modérer son appétit et la voilà au régime pour la goutte<sup>3</sup>*. Elle avait également des palpitations pour lesquelles elle prenait ou ne prenait pas de l'aconitine, qui sera la cause ou non, on ne sait, de son décès, comme Sido l'écrira à Gabri<sup>4</sup>.

La mort de Juliette en 1908 semble n'avoir été pleurée que par sa mère. Seule Sido assistera à l'enterrement et le racontera à Gabri<sup>5</sup> qui y était indifférente. *Roché est un habile comédiant, comme disait le cher papa. Voici ce qu'il dit pour expliquer la mort de ma pauvre Juliette : Elle m'avait apporté mon petit déjeuner et mon courrier, comme elle faisait tous les matins. Elle était gaie, elle ne se plaignait de rien, quand Yvonne qui, par un hasard, était levée et qui était descendue derrière sa mère, remonte en courant et me dit : descend vite*

---

<sup>1</sup> La seule grand-mère connue de Colette est la mère de Jules Colette, son père et connue pour ses colères. Sido y fait allusion dans une lettre à Gabri, non datée, écrite entre le 11/02 et 01/03/1911.

<sup>2</sup> COLETTE, *lettre non datée entre le 11/02 et 01/03/1911*, Des Femmes, 1984.

<sup>3</sup> COLETTE, *Lettres à sa fille, lettre du 31/12/1906*, Des Femmes, 1984.

<sup>4</sup> COLETTE, *Lettre à sa fille du 13 septembre 1908*, Des Femmes, 1984.

<sup>5</sup> COLETTE, *lettre à sa fille du 13 septembre 1908*, Des Femmes.

*papa, maman est très mal. Je descends, pieds nus, en chemise (il a varié ces détails) et je vois Juliette qui suffoquait. Je la prends dans mes bras, mais je la laisse tomber (?) sur le parquet, puis bien doucement, je la porte dans le corridor où il y a une chaise-longue et je lui demande où elle souffre. Elle me dit : je ne souffre pas, mais qu'on me donne un oreiller. On le lui donne, mais elle s'accroche à moi et je vois qu'elle me tend ses lèvres. Je l'embrasse et à ce moment, j'ai vu dans son regard (possible) un éclair de bonheur, puis elle est morte. Et sa fille dit comme lui. Mais autre chose : M. Trouillet, son parent par alliance qui est juge de paix depuis plus de 20 ans à Charny est venu me chercher avec son auto en me disant : Juliette est fort mal, venez vite....- elle est morte ? - non mais elle pourrait l'être à notre arrivée....- De quoi elle est morte...- Elle prenait de l'aconitine pour calmer ses palpitations et elle aura sans doute doublé la dose ce matin, ce qui a pu déterminer sa fin....- mais ce n'est pas la première fois lui dis-je...- Oh fait-il. Je dis à Roché : mais Juliette prenait de l'aconitine pour sa maladie de cœur ? - Jamais répond-il [...] toute ma pharmacie est sous clé. Et je lui dis : Juliette me l'a écrit. Impossible dit-il. Il ment et c'est vrai que Juliette me l'a écrit [...]. Il y avait près de la chère morte une de ses amies de pension... Je lui dit : je crains que ce soit l'aconitine qui soit cause de sa mort. – Ah non madame, elle n'en prenait pas. Alors M. Trouillet a trop parlé : il me l'a dit pendant (le trajet de) Châtillon ici [...] son honorabilité est indiscutable [...] ceci restera entre nous. Puis sur ces mots Yvonne est entrée. Tu connaissais assez ta sœur pour savoir qu'elle aurait pu doubler la dose [...]. Elle souffrait depuis longtemps [...] elle perdait du sang en quantité et refusait de se soigner. Elle mangeait et buvait trop, ses jambes étaient terriblement enflées, tout ça suffirait à expliquer sa fin, mais pourquoi mentir ! [...]. J'étais seule de la famille pour la représenter [...] avec Jane (la femme d'Achille) [...]. Quand je suis arrivée près de ma pauvre Juliette, j'ai soulevé le voile qui cachait ses traits : elle avait une expression dure et courroucée, mais le lendemain elle [...] avait rajeuni de trente ans et son expression était celle de son vrai caractère : honnête et naïve. Mais tu ne l'as pas connue toute jeune et moi seule la connaissais. Bizarre mais fort intelligente.*

Trois jours plus tard <sup>1</sup> Sido répondra à Willy qui, certainement mis au courant de la mort de Juliette par Colette dont il était déjà séparé, lui avait adressé une affectueuse lettre : *J'ai la pensée que ma pauvre enfant a hâté sa fin, elle souffrait surtout de ne pas être aimée de ce malotru [...]. Qu'à sa place j'aurais envoyé promener ce monsieur [...]. Elle voulait être*

---

<sup>1</sup> COLETTE, *Lettre de Sido à sa fille* du 16/09/1908, Des Femmes, 1984.

*aimée et choyée par lui. Elle s'y prenait mal [...] on ne peut pas forcer quelqu'un à manger d'un mets qui vous répugne [...]. Juliette était un mélange d'intelligence et de bizarrerie, elle faisait tout en perfection mais souffrait mal de la contradiction [...] et puis elle était jalouse de sa fille et il est vrai qu'il y avait un monde entre les caresses qu'il prodiguait à sa fille et les rebuffades à sa femme [...]. Ma chère enfant est morte avec son chagrin et la tristesse de ne pas s'être réconciliée avec son frère [...]. Achille serait venu si ç'avait été lui (Roché) et non pas sa sœur qui eût disparu [...]. Pour Sido : elle s'est suicidée [...] et Roché a joué une sottise comédie pour moi, comédie à deux personnages car la fille ne dit rien, mais ne contredit en rien les dires de son père<sup>1</sup>.*

A l'évidence Juliette n'avait pas reçu le même amour de sa mère que Gabri : coiffer ses cheveux la fatiguait, ses lettres paraissaient oiseuses : *J'ai reçu ce matin une lettre de Juliette : elle a trouvé le moyen de remplir six pages, qui, pour tout ce qu'elle y met, auraient tenu en trois lignes : C'est un talent que je ne saurais imiter quelqu'envie que j'en aie.*<sup>2</sup> Elle parle également souvent de Juliette comme de sa *pauvre Juliette*. Puis *Elle est bizarre mais fort intelligente* écrit-elle à Gabri lorsqu'elle est morte. Elle écrit la même chose à Willy *Juliette était un mélange d'intelligence et de bizarrerie*. Une qualité d'intelligence reconnue, mais après sa mort, et rien qui puisse confirmer cette qualité.

La fille aînée (de Jules Robineau !) n'était pas le *chef d'œuvre* de Sido, c'était Gabri. Juliette était l'aînée des enfants de Sido, d'un mari ivrogne et fou, qu'elle avait épousée par obligation, pour ne pas rester célibataire et avoir ainsi un statut social de notable. Elle aimait sa fille mais elle lui était incompréhensible.

Le docteur Roché mourra 5 ans après Juliette, en 1913. Yvonne, la nièce de Colette, alcoolique comme son grand père paternel Jules Robineau, habitera *La Guillemette*, une ferme héritée de sa mère Juliette, avec son mari et ses deux fils qu'elle n'enverra jamais à l'école. Ils vivront en autarcie de lait de chèvre et de fromage, cachant des pièces d'or dans une boîte d'allumette. Un de leurs cousins tentera de les aider, mais on retrouvera un des frères, mort d'un coup de fusil dans un bois. Personne n'en connaîtra jamais la raison. Jules Robineau, le père de Juliette avait marqué sa fille et sa petite fille de son empreinte.

---

<sup>1</sup> COLETTE, *lettre de Sido à sa fille* du 25/09/1908, Des Femmes, 1984.

<sup>2</sup> COLETTE, *Lettre de Sido à sa fille* du 31/12/1906, Des Femmes.

**Achille**, né en 1863, est vraisemblablement de Jules Joseph Colette. Physiquement il ne ressemble pas à Jules Robineau. Il n'a pas la chevelure plus qu'abondante qu'arbore Juliette. Colette le décrit ainsi *châtain aux yeux pers, une bouche empourprée qui ne souriait qu'à nous et à quelques jolies filles*<sup>1</sup>. Il portera cependant le nom Robineau car ce dernier était encore le mari de Sido à sa naissance.

Achille était un enfant secret et doux. Pour ses études Sido le mit en pension, ainsi que Léo : *Je me remémore deux frères aînés, confiés autrefois à un collègue d'Auxerre. Salis, amaigris, mangés de puces l'été, l'hiver enflés d'engelures, ils purgeaient leur peine avec une haine muette*<sup>2</sup>.

Malgré sa douceur il eut cependant l'occasion de manifester des tendances sadiques : *un dimanche il fit mariner puis rôtir le jeune chien de la famille avant de le servir au diner*<sup>3</sup>. Le chiot de six mois venait de passer sous une charrette et Achille affirma qu'il était hypocrite de manger des petits lapins et des petits agneaux et pas les chiots. Sido fut horrifiée mais n'intervint pas. Il entreprit de découper le rôti mais personne n'en prit et Gabri quitta la salle à manger en hurlant sous les quolibets de son frère.

Comment expliquer cet épisode sadique vis-à-vis d'un chiot, chez un être considéré comme doux ? Car dans notre culture les animaux de compagnie sont plus considérés comme un membre de la famille, souvent un enfant plutôt qu'un animal : *La place que nous leur réservons jusque dans nos foyers, ferait apparaître leur consommation, si jamais elle se produisait, comme un acte de cannibalisme intolérable : mangerions-nous nos enfants ?*<sup>4</sup>. Surtout dans la famille Colette entourée de chats et de chiens. Mais plus tard : *l'aîné, tôt promis à une carrière de médecin, aimait la plante au-dessus de l'homme, et l'animal mieux que toutes les plantes*<sup>5</sup>.

Cet épisode pourrait-il trouver son explication dans le désir matricide de l'enfant vis-à-vis de la mère ? : *ces lambeaux plein de sang et ces membres affreux que des chiens dévorants se disputent entre eux, sont certes ceux du corps propre, mais ils sont surtout ce qui demeure de*

---

<sup>1</sup> COLETTE, *Les sauvages* in *Sido*, 1929, Livre de Poche, 2005.

<sup>2</sup> COLETTE, *Rentrée* in *Aventures Quotidiennes*, 1924, La Pléiade, T3, 1991.

<sup>3</sup> THURMAN Judith, *Secret de chair*, Calmann Lévy, 2002 citant *Domino* in *Autres bêtes*.

<sup>4</sup> J.P. DIGARD, *La compagnie de l'animal* in *Homme/animal- des frontières incertaines*, Sciences Humaines, août/septembre 2000.

<sup>5</sup> COLETTE, *Pour un herbier*, 1949, Ed. de Crémille, 1972.

*traces signifiantes des restes disséminés du corps maternel après matricide...<sup>1</sup>*. Ce chiot explosé par la charrette n'a-t-il pas réactivé brutalement ce sentiment refoulé ? Il le mangea devant sa mère, protectrice des animaux. Un acte sacrilège pour la famille Colette qui fait penser à une névrose obsessionnelle.

Colette raconte également qu'Achille et Léo prenaient plaisir à tourmenter un camarade d'école : *sociable, bien vêtu, un peu blondasse, sa seule vue échauffait mes frères d'une perversité comparable à celle des femmes enceintes<sup>2</sup>*. Ce camarade avait eu l'impudence de s'attacher passionnément à eux, et Achille *toisait l'intrus, banal enfant des hommes que rien n'obscurcissait, qui ne portait en lui ni vœu de solitude ni intolérance<sup>3</sup>*. Il est vrai qu'Achille revendiquait une supériorité sur les villageois car leur mère *enfantait des miracles<sup>4</sup>*.

Ces pulsions sadiques seront sublimées par l'exercice de la médecine.

C'est Sido qui l'avait poussé à devenir médecin : *Si je n'avais poussé Achille vers la médecine, que serait-il devenu ? vivre dans une maison au milieu des bois, ce qu'il disait qu'il ferait<sup>5</sup>*. Car même médecin installé, marié et père de deux fillettes il aura des accès de misanthropie : *Grisonnant, tôt vieilli de travail il retrouvait l'élasticité de son adolescence pour sauter dans le jardin [...] à chaque coup de sonnette qu'il ne prévoyait pas<sup>6</sup>*. Grand-mère Colette avait raison quand elle disait *que lorsqu'on vient au monde pointu on ne peut pas mourir carré<sup>7</sup>*. Il semble pourtant qu'Achille ait aimé ce métier de médecin de campagne imposé par sa mère. Il parcourait sans relâche et sans rechigner cette campagne bourguignonne.

Dès la fin de ses études de médecine en 1890, dont la thèse était dédiée à sa mère, il avait eu un poste à Châtillon-Coligny à environ 40 km de St Sauveur et à 100 km de Paris. Ses travaux de recherche sur *Les incisions chirurgicales du rein* avaient été récompensés par la médaille

---

<sup>1</sup> G. BALBO, *L'Œdipe n'est complexe qu'en raison d'un primordial désir matricide* in *Comment ne pas être l'objet « a »* in *La psychanalyse de l'enfant*, n°15, Revue de l'Association freudienne, 1994.

<sup>2</sup> COLETTE, *Les Sauvages* in *Sido, 1929* Le livre de poche, 2005.

<sup>3</sup> COLETTE, *Les Sauvages* in *Sido, 1929*, Le livre de poche, 2005.

<sup>4</sup> COLETTE, *Les Sauvages* in *Sido, 1929*, Le livre de poche, 2005.

<sup>5</sup> COLETTE, *Sido, lettres à sa fille, lettre sans date entre le 11 /02 et le 01/03/1911*, Des Femmes, 1984.

<sup>6</sup> COLETTE, *Les Sauvages* in *Sido, 1929* Le livre de poche, 2005.

<sup>7</sup> COLETTE, *Sido, lettres à sa fille, lettre sans date entre le 11 /02 et le 01/03/1911*, Des Femmes, 1984.

de bronze de l'Assistance Publique et par un poste d'Inspecteur de Santé à Châtillon où il s'installa.

C'est à Châtillon, près de son *grand* que Sido, Jules, Gabri et Léo s'installeront en 1891 dans une maison plus confortable que celle de St Sauveur, en attendant d'emménager dans la nouvelle « Petite-maison », louée en 1908. La maison de St Sauveur ne fut pas vendue comme l'écrit Colette dans *La Cire verte*. Une lettre de Sido en fait foi : *Pour la maison de St Sauveur vous vous arrangerez toujours bien, mais, entre nous, si tu prends une hypothèque de dix mille francs, et qu'elle ne soit vendue qu'à ce prix là, ton frère boirait un sacré bouillon<sup>1</sup>*. Puis deux jours plus tard *Pour en revenir à la vente de la maison, tu me dis : ce qui peut arriver à Achille de plus heureux, selon toi, c'est qu'il ne touche rien du tout. Alors on vendrait cette maison avec ses dépendances pour dix mille francs ! Oh tu ne voudrais pas ?* Elle fut louée jusqu'en 1925 puis vendue par les filles d'Achille. Elle appartenait en effet à Achille par héritage de feu Robineau son « père ». Et Yvonne, la fille de Juliette avait hérité de *La Guillemette*.

Sido avait dû lui transmettre le goût du luxe et l'enchantement des châteaux qu'elle avait fréquentés du temps de Jules Robineau. Il épousa le 2 mai 1898 Jeanne de la Fare, fille d'un vicomte dont la famille très ancienne possédait des terres et des châteaux dans la région. De même il acheta une automobile, objet rare et cher à cette époque. Profitait-il des avancées techniques de son époque pour son activité professionnelle de médecin, plus efficaces car plus rapides et qui permettait une moindre fatigue que la victoria tirée par les chevaux ?

Il eut deux filles Geneviève (1899) et Colette (1901). Cette dernière au fil des années, devint « petite Colette », de même que fut nommée la fille de Colette la romancière. Deux cousines du même prénom et du même diminutif. Son patronyme étant Robineau-Duclos, le prénom de sa deuxième fille peut-il paraître comme un lien d'Achille à son « beau-père/père » qui est vraisemblablement le grand-père de petite Colette ? Réintégrer sa filiation ? Sido disait : *pour lui (Achille) il y a d'abord moi, toi, Léo et Colette (le père) et puis ses filles et sa femme<sup>2</sup>*. Colette écrira *frère tout entier par le cœur, le choix, la ressemblance<sup>3</sup>*.

---

<sup>1</sup> COLETTE, *Sido, lettre à sa fille du 17/11 1908*, Des Femmes, 1984.

<sup>2</sup> COLETTE, *Sido, lettres à sa fille, sans date entre le 11 /02 et le 01/03/1911*, des femmes, 1984.

<sup>3</sup> COLETTE, *Le sieur Binard in Bella Vista, 1937*, Livre de poche, 2006.

Après avoir soigné son père qui mourut en 1905, il soigna sa mère avec un très grand dévouement, jusqu'à sa mort en 1912.

Il mourra d'un cancer des reins, 15 mois après la mort de sa mère, le 31 décembre 1913, âgé de cinquante ans. On peut remarquer que le thème de sa thèse de doctorat était *Les incisions chirurgicales du rein*. Colette n'assistera pas à son enterrement.

Jeanne sa femme, avait coupé les ponts avec Colette et spécifié qu'on ne l'enterre ni avec les Robineau-Duclos ni avec les Colette. Les centaines de lettres que Colette avait écrites durant vingt ans à sa mère avaient été détruites, on ne sait par qui : Jeanne qui savait que Sido ne l'aimait pas, ou Achille, très en colère que Colette ait laissé sa mère mourir sans venir la voir ni assister à son enterrement ?

**Léo**, né en 1868 est le troisième enfant de la famille, le « premier » fils officiel de Jules Colette.

*Mon frère avait 13 ans et moi 7. Il ressemblait, les cheveux noirs taillés à la malcontent et les yeux d'un bleu pâle, à un jeune modèle italien. Il était d'une douceur extrême et totalement irréductible [...]. Il avait conservé de la très petite enfance cette aberration douce, cette paisible sauvagerie qui garde l'enfant tout jeune contre la peur de la mort et du sang. A 13 ans il ne faisait pas beaucoup de différence entre un vivant et un mort [...] mon frère inventant des morts les traitait en toute cordialité [...]. Il aimait les champs de repos comme d'autres chérissent les jardins [...] ou les potagers [...]. Il partait de son pas léger [...] et visitait tous les cimetières villageois<sup>1</sup>. Visiter les cimetières ne lui suffisait cependant pas. Le grenier (de la maison) fleurissait de petites tombes blanches [...] (puis) il voulut pour honorer ses blanches tombes [...] le gazon véridique, le cyprès. Dans le fond du jardin il emménagea ses défunts aux noms sonores, Astoniphronque... Bonscop... Egremimy... Pulitien... Lugustu... Trutrumèque... Au bout d'une semaine, [...] Sido cria d'horreur et elle cueillit d'un râteau irrité, dalles, couronnes et colonnes tronquées. Il me prit à témoin: crois-tu que c'est triste un jardin sans tombeau<sup>2</sup>.*

---

<sup>1</sup> COLETTE, *Épitaphes* in *La Maison de Claudine*, 1922, Le Livre de Poche, 2006.

<sup>2</sup> COLETTE, *Épitaphes* in *La Maison de Claudine*, 1922, Le Livre de poche, 2006.

Parlant de ses deux fils Sido disait *des sauvages, [...] que faire avec de tels sauvages ? [...]*. Puis Colette reprend : *Le brun (Achille) à 13 ans n'était pas mal sous ses cheveux mal taillés qui descendaient jusqu'à ses yeux bleu-de-plomb, pareils à ceux de notre père [...]. Le second (Léo) espérait que rien ne commencerait pour lui, sauf le jour suivant, sauf l'heure d'échapper à une contrainte civilisée, sauf la liberté totale de rêver et de se taire [...]. Il l'espère encore<sup>1</sup>, écrivait Colette en 1930, alors que Léo était âgé de 62 ans [...]. Je recours aux récits maternels et aux souvenirs de ma petite enfance si je veux savoir comment se forma le sexagénaire à moustache grise qui se glisse chez moi la nuit tombée, ouvre ma montre et regarde palpiter l'aiguille trotteuse [...] aspire comme si le souffle lui avait tout le jour manqué, une longue bouffée de musique du Columbia et disparaît sans avoir dit un mot [...]. Il provient, cet homme blanchissant, d'un petit garçon de six ans qui suivait les musiciens mendiants quand ils traversaient notre village. Il suivit un clarinettiste borgne jusqu'à Saints à quatre km et quand il revint ma mère faisait sonder le puits du pays [...]. Il se fâchait rarement. Quand il eut fini avec les alarmes maternelles, il alla au piano et joua fidèlement tous les airs du clarinettiste, qu'il enrichit de petites harmonies simples. Il faudra, disait ma mère, qu'il travaille le mécanisme et l'harmonie. Il est encore plus doué que l'aîné (Achille). Il deviendra un artiste [...]. Elle croyait encore, quand il avait six ans, qu'elle pouvait quelque chose pour lui, ou contre lui [...]. Un petit garçon si inoffensif, qui n'exigeait rien, sauf un soir « je voudrais deux sous de pruneaux et deux sous de noisettes ». Dix soirs ramenèrent la même taquinerie et ma mère montra qu'elle était une mère singulière, elle ne fessa pas l'obstiné qui espérait peut-être une explosion maternelle [...]. Un soir elle posa à terre deux grands sacs de chaque côté de son petit garçon et ajouta –quand il n'y en aura plus, tu en achèteras d'autres [...]. Il éclata en larmes –mais je ne les aime pas- Qu'est-ce que tu voulais donc- Il fut imprudent et avoua – je voulais les demander<sup>2</sup>.*

Quelle lucidité pour un petit garçon de six ans ! Que demandait-il ? Remarquons que sa place dans la fratrie se situe après les deux préférés de la mère. Ne demandait-il pas de l'amour ? Une reconnaissance ?

---

<sup>1</sup> COLETTE, *Les sauvages in Sido 1929*, Livre de poche, 2005.

<sup>2</sup> COLETTE, *Les sauvages in Sido, 1929*, Livre de Poche, 2005.



C'est bien ce que nous confirme J.J. RASSIAL : *On connaît ces sollicitations répétées de l'adolescent pour recevoir de ses parents tel objet [...] mais on sait aussi que répondre directement à la demande ne résout rien. L'objet obtenu ne sera pas le bon*<sup>1</sup>.

C'est le même diagnostic chez C. HOFFMANN : *La toute puissance d'un Autre capable de continuer à satisfaire toutes les demandes plonge le sujet, de surcroît à l'adolescence lors des remaniements structuraux de l'infantile par la génitalisation des fantasmes, dans l'infini de la demande, où le désir n'a plus de raison d'être*<sup>2</sup>.

Doué en musique comme sa mère, génie musical incontesté de la famille, il était doté de l'oreille absolue et déchiffrait à vue une sonate de Schubert. Sido avait décidé : *il ne pourra pas échapper à la musique [...] il a échappé à la musique, puis aux études de pharmacie, puis successivement à tout ce qui n'est pas son passé de sylphe*<sup>3</sup>. Il préféra travailler comme employé de bureau, « un scribe », disait Colette. Pour elle il était *l'inadapté* de la famille.

Il ne fera rien de son talent. Sido écrivait à Gabri : *je ne comprends pas que l'on soit si mou et si peu initiatif que Léo quand on est le fils de sa mère et frère de toi et d'Achille. Il a pris tout le côté italien de son père*<sup>4</sup>. Le 20 juin 1907 Sido complétait son portrait : *mon fils est un Napolitain comme son père : un plat de macaroni et la liberté, non pas sur la montagne, mais celle de rêvasser tout son saoul*. Un mois plus tôt elle avait écrit à Colette : *Léo est toujours le même, un assemblage au moral de bon sens et de « déplaçonnage »*. *Mais tous mes enfants ont un peu ce caractère. Je ne veux tout de même pas avouer que c'est de moi seule qu'ils tiennent ce caractère, Non, je t'en excepte ô mon toutou chéri*. Ou encore : *Ce Léo est si peu gênant que tout le monde l'invite*<sup>5</sup>. Il rendra effectivement souvent visite à Colette et à son troisième mari, Maurice Goudek et qui écrivit après la mort de Colette : *Léo, le cadet un surprenant personnage, tout d'un bloc, s'était fait une vie selon ses préférences de vie fort modeste, mais qu'il n'eût échangée contre aucune autre au monde. Clerc chez un notaire dans la banlieue de Paris, à de maigres appointements, il habita cinquante ans la même chambre au sixième étage [...]. Il n'aimait que les timbres, le billard, la musique classique et les statistiques. On ne lui a jamais connu d'attache sentimentale [...]. Il demeurerait tout entier*

---

<sup>1</sup> J.J. RASSIAL, *Le passage adolescent*, Erès, 2010.

<sup>2</sup> C. HOFFMANN, *Sortir : l'opération adolescente*.

<sup>3</sup> COLETTE, *Les sauvages in Sido, 1929*, Livre de Poche, 2005.

<sup>4</sup> COLETTE, *Sido, lettres à sa fille, lettre du 12/10/1905*, Des Femmes, 1984.

<sup>5</sup> COLETTE, *Sido, lettre à sa fille du 8/09/1906*, Des Femmes, 1984.

*tourné vers son enfance [...]. Ce jardin de Sido auquel Colette peu à peu revint, Léo ne l'avait jamais quitté<sup>1</sup>.*

*Quand des parents ordinaires font souche d'enfants exceptionnels.....les parents éblouis les poussent [...] vers des destinées qu'ils nomment meilleures [...]. Dans maintes lettres qui datent de la fin de sa vie (celle de Sido) : sais-tu si Léo a un peu de temps pour travailler son piano ? Il ne doit pas négliger un don qui est extraordinaire [...]. A l'époque mon frère avait 44 ans. Il a, quoiqu'elle en eût, échappé à la musique... C'est un sylphe de 63 ans. Il n'est attaché qu'au lieu natal... On sait que les sylphes vivent de peu [...]. Le mien erre parfois sans cravate et long-chevelu... Sa modeste besogne de scribe il l'a choisie [...] pour ce qu'elle retient sa fallacieuse apparence d'homme. Tout le reste de lui, libre, chante, compose et revole à la rencontre du petit garçon de six ans qui ouvrait toutes les montres, hantait les horloges municipales, collectionnait les épitaphes [...] et jouait du piano de naissance [...]. Celui-ci pour vouloir confronter son rêve exact avec une réalité infidèle m'en revient déchiré, parfois<sup>2</sup>.*

Il avait peu d'amis. Dans une lettre à Gabri, Sido écrivait : *Léo est rentré fort tristement à Paris. Il est si malheureux d'être isolé qu'il parle de suicide, ni plus ni moins<sup>3</sup>*. On ne sait pas comment il a réagi à la mort de son père et de sa mère. Ce côté *vieux garçon, resté proche de sa mère, fonctionnaire ou comptable, épris d'habitudes et de petites manies [...]* voilant par sa *civilité ou la religiosité une agressivité morbide<sup>4</sup>*, signe chez Léo la névrose obsessionnelle.

Léo est mort le 7 mars 1940 dans l'Yonne chez une de ses nièces. Les pulsations de son cœur ont diminué jusqu'à l'arrêt : *aucune souffrance, il n'a jamais su qu'il mourrait<sup>5</sup>*.

---

<sup>1</sup> Maurice Goudekot, *Près de Colette*, Flammarion, 1956.

<sup>2</sup> COLETTE, *Les sauvages in Sido, 1929*, Le livre de poche, 2005.

<sup>3</sup> COLETTE, *Sido, lettre à sa fille du 28/12/1906*, des Femmes, 1984.

<sup>4</sup> C. MELMAN, *Dictionnaire de Psychanalyse*, de R. CHEMAMA et B. VEN DER MERSCH, Larousse, 1998.

<sup>5</sup> COLETTE, *Lettres à Hélène Picard de mi-mars 1940*, Flammarion, 1958.

Sido paraît avoir été la personnalité dominante de la famille, le personnage principal de toute la vie des enfants et de son mari. Ainsi qu'on l'a déjà vu au cours de sa biographie, elle était en avance sur son époque : de *trois cents ans* disait-elle. Chez ses frères elle avait fréquenté des gens lettrés, cultivés, un milieu fouriériste qui lui avait permis d'acquérir une indépendance d'esprit, bien que soumise aux contraintes de son village ainsi qu'elle l'explique à Gabri : *je n'ai pu comme toi secouer le joug*. Elle aimait ses enfants d'un amour possessif, et ne pouvait admettre qu'ils la quittent.

Juliette a été marquée par la présence d'un père psychotique et alcoolique et était vraisemblablement elle-même psychotique. Elle se serait suicidée par empoisonnement.

Les deux garçons, Achille et Léo, étaient des rêveurs. Ils avaient la même couleur d'yeux que Jules Colette. Certainement du même père si l'on tient compte de cette même « particularité » et du fait que Jules appelait Achille, *Colette* 1. Mais que s'est-il joué pour qu'un père ancien militaire, courageux, sachant prendre des risques et une mère au caractère trempé, transmettent ce côté rêveur aux deux garçons de la famille ? Si l'on tient compte du fait que Jules Colette avait subi un très grave traumatisme à la guerre, un événement castrateur à la portée symbolique extrême, et qu'il avait dû migrer vers le lieu de l'Autre. Rappelons les propos de C. Melman : *c'est ce changement de lieu qui vient faire du traumatisme une opération de castration qui lui donnerait cette singulière importance*<sup>1</sup>. Ils n'avaient pu s'identifier à un père « féminisé » par sa « castration », porteur du phallus. Tous deux sont restés le phallus de Sido. Si Achille a accompli un destin de médecin de campagne satisfaisant et créé une famille, Léo n'a rien fait de son talent de musicien et Colette dira en 1930 : *Il n'est attaché qu'au lieu natal...*

Est-il nécessaire de poser la question de la raison pour laquelle Sido a poussé Achille à faire médecine et des études de pharmacie à Léo, c'est-à-dire non celui qui soigne mais celui qui complète le médecin ? De même Juliette a épousé un médecin. La fille de Colette plus tard, également. Qu'est-ce que la famille avait à soigner ? Jules Colette, c'est-à-dire leur propre père ? Sido percevait certainement un manque chez Jules et avait décidé de l'avenir des enfants. De même pour Colette, qu'elle avait encouragée vers l'écriture, ce que Jules avait raté. Mais soigner Sido également : guérir le manque maternel. Car Sido apparaît pleine selon

---

<sup>1</sup> C. MELMAN, *Comment être la plus belle* in *L'Hystérie masculine*, journées d'étude nov.1999, Les Cahiers de l'A.F.I.

Colette. Mais n'oublions pas sa vie bruxelloise, qu'elle revivait de temps en temps en retournant en Belgique, et qui devait lui manquer à St Sauveur.

Colette a échappé à ces « vocations » médicales car elle a elle-même réparé son père en devenant écrivain et remplissant à sa place, les carnets paternels. Un idéal du moi paternel ? Son père a-t-il été aussi lourd qu'elle le dit ? Car unijambiste, mais dans des conditions « glorieuses », il avait reçu la légion d'honneur (comme elle-même l'obtiendra plus tard) des mains de Napoléon III puis il avait écrit dans des revues prestigieuses, aux côtés entre autres de Pierre Curie, revues éditées par le grand père de Willy.

Achille a été le préféré de Sido. Il a suivi la voie de la médecine indiquée par sa mère, et semble avoir été très apprécié et très compétent. Il est mort à 50 ans, 15 mois après sa mère. Elle était l'amour de sa vie.

Léo, pragmatique, idéaliste, sans beaucoup de consistance, mais amateur de tombes ? Selon le souhait de Sido il aurait dû devenir pharmacien. Il a malheureusement toujours été considéré comme un inadapté, « *un sylphe* » dit Colette. De grandes difficultés de communication : *Aucune attache sentimentale*, écrira Maurice Goudekot, dans *Près de Colette*.

Gabri la petite dernière, fut une fille très aimée, même si Sido n'avait pas toujours approuvé ce qu'elle faisait : couper ses cheveux, son métier de mime qui selon elle contrecarrait sa carrière d'écrivain, sa vie trouble à certaines époques (une triple relation avec Augute Hériot, Missy et Henri de Jouvenel en même temps). Elle n'a cependant jamais été hostile à Missy qui lui paraissait une présence « *maternelle* » auprès de Colette : *je suis contente mon amour, que tu aies près de toi une amie qui te soigne tendrement*.<sup>1</sup> Sido mourra en septembre 1912, deux mois avant le mariage de Gabrielle/Colette avec Henri de Jouvenel en décembre, sans avoir revu sa fille. Gabri n'aura pas été incitée par sa mère à entrer dans le milieu médical, pour soigner Jules, mais plutôt dans la carrière d'écrivain, ratée par Jules, pour le faire briller. Sa propre fille, par contre, épousera un médecin, pendant deux mois !

---

<sup>1</sup> COLETTE, *Lettres de Sido à sa fille, du 26 Février 1907*, Des Femmes, 1984.

## - I - 8 - COLETTE : ENFANT – ADOLESCENTE

### Sa jeunesse

Après trois jours et deux nuits de travail Sido mit Gabrielle Sidonie au monde le 28 janvier 1873 : *Depuis près de quarante huit heures elle luttait comme savent lutter toutes les femmes qui accouchent. Autour d'elle les servantes perdaient la tête, et oubliaient de nourrir le feu dans la cheminée. A force de cris et de peine, ma mère me chassa de ses flancs, mais comme je surgis bleue et muette, personne ne crût utile de s'occuper de moi [...]. Je naquis à demi étouffée, manifestant une envie personnelle de vivre et même vivre longtemps, puisque je viens d'accomplir le soixante quinzième anniversaire*<sup>1</sup>. Elle vivra encore six ans.

Elle fut baptisée le 11 avril suivant avec pour marraine Juliette, 13 ans et parrain, Achille, 10 ans. Pendant ses quatre premières années Emilie sera sa nourrice qui venait de mettre au monde une petite fille, Yvonne. Cette dernière quittera la famille puis reviendra en tant que cuisinière, Gabri avait huit ans. Colette en fera Mélie, la nourrice de Claudine et mère de Claire, la sœur de lait tant aimée dans *Claudine à l'école* et *Claudine à Paris*.

Colette ne rédigea ni journaux, ni mémoires, mais des recueils de souvenirs, donc plus ou moins, reconstruits, réorganisés, transformés, plus ou moins adoucis par le temps, plutôt moins lorsqu'il s'agit de ses deux premiers maris. Peut-on se fier à *La Maison de Claudine*, écrit en 1922, vraisemblablement à la demande de Bertrand, son jeune amant qu'elle avait emmené voir le berceau de son enfance, sa maison natale de St Sauveur en Puisaye ? Peut-on également se fier à *Sido*, publié en 1930, dans lequel elle décrit l'atmosphère provinciale de sa jeunesse, le jardin de la maison, celui d'en bas, celui d'en haut protégé par des rideaux d'arbres : *la paix de notre jardin où les enfants ne se battaient point, où bêtes et gens s'exprimaient avec douceur, un jardin où, 30 ans durant, un mari et une femme vécurent sans élever la voix l'un contre l'autre.*

Au crépuscule de sa vie sa réalité semblait différente : *Je ne me chargerais pas de reconnaître aujourd'hui ce que j'ai aimé décrire avant-hier. Mon pays d'origine s'est arrogé, entre autres périodes révolues, une misère étalée, à enfants nombreux, qui pour contenter les besoins de leur corps dépassaient à peine leur seuil, souillaient la rue et la ruelle. Ignorant tout de*

---

<sup>1</sup> COLETTE, *Le Fanal bleu*, 1949, Fayard, 2004 - Date du décès 3 août 1954.

*l'Orient en haillons, ils créaient pourtant le souk, revendiquaient le droit d'être nus, malades, grumeleux, faisaient du faubourg un piège et de la venelle un antre. Une sente servait de dépotoir à ces séquelles impudiques<sup>1</sup>.*

Gabri semble mener une vie paisible dans la maison et les jardins qui sont le royaume de Sido et qui lui apprend le respect pour toute vie végétale et animale. *Je garde de ma jeunesse un souvenir très sage, très tranquille, très familial aussi<sup>2</sup>.* A l'automne elle courait les bois avec Mélie pour cueillir les baies, les noix, les poires sauvages et ramasser les champignons. Elle participait aux fêtes du village en compagnie d'Yvonne, la fille de Mélie. Les fêtes traditionnelles la remplissaient de joie : comme à la St Jean où l'on mange *pendant huit jours ces galettes variées [...] et la galette au fromage. Rameau la faisait délicieuse (elle) se fait avec du fromage frais, de la crème, du beurre et des œufs.*<sup>3</sup> Ou encore la fête pour bénir la moisson et la protéger grâce au garde-champêtre. Il était chargé de signaler l'approche des orages et tous les soirs les roulements de son tambour marquaient la fermeture des cafés.

Dans *Le miroir* de 1908<sup>4</sup> : *Vous n'imaginez pas quelle reine de la terre j'étais à douze ans ! Solide, la voix rude, deux tresses trop serrées qui sifflaient autour de moi, comme des mèches de fouet ; les mains roussies, griffées, marquées de cicatrices, un front carré de garçon que je cache à présent jusqu'aux sourcils... Ah ! Que vous m'auriez aimée quand j'avais douze ans et comme je me regrette* ». Ses cheveux dorés coiffés en nattes et que Sido lui lavait avec un mélange d'œuf et de rhum puis brossait pendant des heures, prirent peu à peu une teinte auburn. Son teint : « *Natalie Barney parlait sans indulgence de son teint de quarteronne*<sup>5</sup>.

Et ses yeux ? C'est Renée, son héroïne de *La Vagabonde* qui fait une allusion à sa mère et à son père : Renée revoit ses yeux gris d'enfant que *sa mère (lui) a faits [...], au fond desquels brille un dur et rapide regard où (elle) retrouve celui de (son) père* ». <sup>6</sup> Dans *Sido*, Colette évoque également « *le regard gris bleu, plein de bravade, qui ne versait ses secrets à personne [...]. J'essaie seule, d'imiter ce regard de mon père. Il m'arrive assez bien d'y réussir, surtout quand je m'en sers pour me mesurer avec un tourment caché. Tant est*

---

<sup>1</sup> COLETTE, *Ces Dames anciennes* in *Derniers Ecrits* in *Paysages et Portraits*, œuvre posthume, Flammarion, 1973.

<sup>2</sup> COLETTE, *Rêverie de nouvel an* in *Les vrilles de la vigne*, 1908, Le livre de poche, 2005.

<sup>3</sup> COLETTE, *Lettre de Sido du 26 juin 1908*, Des Femmes, 1984.

<sup>4</sup> COLETTE, *Le miroir* in *Les vrilles de la vigne*, 1908, Le livre de Poche, 2005.

<sup>5</sup> CL. FRANCIS, F. GONTIER, *Colette*, Perrin, 1997.

<sup>6</sup> COLETTE, *La Vagabonde*, 1910, Le livre de poche, 2004.

*efficace le secours de l'insulte à ce qui vous domine le mieux et grand le plaisir de fronder un maître<sup>1</sup>. Elle donnera la même couleur d'yeux à Renaud, son mari dans Claudine à Paris : sous des cils très noirs, ses yeux luisent gris-bleu foncé<sup>2</sup>.*

Dans *Noël ancien* elle nous raconte le Noël de ses 10 ans : *Ma mère, ma très chère Sido, athée, n'allait pas à la messe de minuit, elle craignait pour moi la froide église... Ne craignait-elle pas d'autres charmes, les pièges catholiques de l'encens, l'engourdissement des cantiques [...]. Je voulus catéchisme, vêpres chantées, robe blanche et bonichon ruché. Je voulus, j'eus les saluts du mois de Marie, en mai [...]. C'est pendant mes premiers mois de catéchisme, à la rentrée d'octobre que je frayais avec les élèves de l'école libre. D'habitude, nous autres de la laïque nous les tenions loin de nous [...]. Quel plaisir de faire amitié avec ce qu'on a honni [...]. La première fois qu'une petite fille « vouée », en robe bleue, tablier blanc [...] la médaille d'argent au cou me demanda : qu'est-ce que Petit Jésus t'a mis dans tes souyers à Nouël ? Je fis ma plus grosse voix pour répondre : [...] tu m'arales avec mes souyers ! combien t'y des foués que je répète que c'est les parents et pas le Petit Jésus ? Et pis [...] Nouël compte pas, c'est le premier de l'an qu'est pour de bon. Les petites sœurs s'envolèrent scandalisées : Oscaladi, oscaladi [...]. Je demandais à ma mère des histoires de Noël. Elle me tâta le front, me fit tirer la langue et boire du vin chaud sucré [...]. Maman, Fifine, elle a vu descendre comme une lune dans ses sabots, à Noël [...]. Ma très chère Sido me posa sa main rapide sur le bras [...]. Tu y crois Minet-Chéri ? [...]. Si tu y crois ! [...]. C'est peu de jour [...] de nuits après [...] ma mère était debout devant la cheminée et regardait mon lit. Elle tenait mes sabots qu'elle déposa sans bruit devant l'âtre sur lesquels elle équilibra un paquet carré, puis un sac oblong [...]. Je crus qu'elle allait sortir [...] elle se retourna [...] enleva les deux paquets [...] et repartit [...]. Le matin du 1<sup>er</sup> janvier [...] je retrouvai les paquets ficelés d'or [...]. Je n'eus plus de toute ma jeunesse de cadeaux de Noël<sup>3</sup>.*

En 1909, elle évoque *ce jour de l'an parisien (qui) ne me rappelle rien des premiers janvier de ma jeunesse ; et qui pourrait me rendre la puérité des jours de l'an d'autrefois ? [...]. Ma solitude, cette neige de décembre, ce seuil d'une autre année ne me rendront pas le frisson d'autrefois alors que dans la nuit longue je guettais le frémissement du tambour*

---

<sup>1</sup> COLETTE, *Le capitaine in Sido*, 1930, Le livre de poche, 2005.

<sup>2</sup> COLETTE, *Claudine à Paris*, 1902, Le livre de poche, 2004.

<sup>3</sup> COLETTE, *Noël ancien in La fleur de l'âge*, 1949, Le livre de poche, 1986.

*municipal donnant l'aubade au village endormi [...]. Ce tambour seul et non les douze coups de minuit sonnait pour moi l'ouverture éclatante de la nouvelle année [...]. Délivrée, je sautais de mon lit à la chandelle, je courais vers les souhaits, les baisers, les bonbons, les livres à tranche d'or [...] et jusqu'à midi je tendais à tous les pauvres, les vrais et les faux, le gâteau de pain et le décime<sup>1</sup>.*

Elle s'en souviendra encore lorsqu'en 1939-1940 elle s'adressera au public français, à la radio : *Dans mon enfance, 1<sup>er</sup> janvier apportait aux pauvres du village un morceau de pain et un décime de bronze [...]. Je vous apporte ce que j'ai de mieux : mon enfance, ma jeunesse. D'avoir été très modestes, elles restent belles à mes yeux, belles surtout d'avoir ressemblé à d'innombrables enfances modestes<sup>2</sup>.*

Une vraie pousse sauvage depuis que sa sœur et ses frères étaient en pension. *Quand j'avais entre 8 et 11 ans, j'avais l'autorisation d'aller toute seule dans la campagne quand le jour était à peine levé. C'était une récompense... L'aube a toujours été pour moi « le temps de la poésie ». C'est quelque chose d'incomparable pour moi<sup>3</sup>. Je dormais l'hiver sous un gros nuage de fin duvet d'oie, emprisonné dans de la marceline<sup>4</sup> rouge, duvet choisi, sans poids qui rayonnait une chaleur mystérieuse<sup>5</sup>.*

Maurice Goudekot, son troisième mari précise : *Sa prise de contact avec les choses se faisait par tous les sens [...]. Quand elle entrait dans un jardin inconnu [...]. C'était extraordinaire de la voir se mettre à l'œuvre [...] elle écartait les sépales de fleurs, les scrutait, les flairait longuement, elle froissait des feuilles, les mâchait, léchait les baies vénéneuses, des champignons mortels [...] les insectes [...] palpés, écoutés, interrogés. Elle attirait les abeilles ; les guêpes, les laissait se poser sur ses mains et elle leur grattait le dos. Elles aiment ça, prétendait-elle. Primauté à l'odorat<sup>6</sup>. Un sens très animal.*

Dans *Claudine en ménage*<sup>7</sup> Renaud lui dit, à propos de Montigny (St Sauveur) *chaque arbre te possède. Dans sa nouvelle Jour gris elle raconte à Missy : je regrette aujourd'hui,*

---

<sup>1</sup> COLETTE, *Rêverie de nouvel an* in *Les vrilles de la vigne*, 1908, Le livre de poche, 2005.

<sup>2</sup> COLETTE, *Colette vous parle* in *Paysages et Portraits*, œuvre posthume, Flammarion, 1973.

<sup>3</sup> COLETTE, *Lettre de Sido du 26 juin 1908*, Des Femmes, 1984.

<sup>4</sup> Etoffe de soie légère, sorte de taffetas.

<sup>5</sup> COLETTE, *Jeux de miroirs* in *La femme cachée*, 1924, La Pléiade, T3, 1991.

<sup>6</sup> Maurice Goudekot, *Près de Colette*, Flammarion, 1956.

<sup>7</sup> D'abord titré *Claudine amoureuse*.



*quelqu'un qui me posséda avant tous, avant toi, avant que je fusse une femme. J'appartiens à un pays que j'ai quitté [...] le parfum des bois de mon pays égale la fraise et la rose [...] et si tu arrivais un jour d'été dans mon pays au fond d'un jardin que je connais, tu m'oublierais et tu t'assoieras là, pour n'en plus bouger jusqu'au terme de ta vie .<sup>1</sup> Puis dans *Le dernier feu* : *Regarde ! Il n'est pas possible que le soleil favorise autant que le nôtre, les autres jardins ! Regarde bien ! [...]. Cette année jeune encore et frissonnante, s'occupe déjà de changer le décor de notre douce vie retirée.*<sup>2</sup>*

*Notre douce vie retirée !!! Retirée !!* Elle voyageait avec ses parents, à Paris, à Bruxelles, dans sa famille maternelle. *Douce*, peut-être car Gabri allait à l'école communale de St Sauveur : *c'est la captivité (la pension) de mes trois aînés qui décida de ma liberté : Oh ! Non pas elle, murmurait ma mère en me regardant*<sup>3</sup>. Dans *Claudine à l'école*, un autre son : elle explique : *on n'a jamais pu me mettre en pension parce que des pâmoisons de rage me prenaient à sentir qu'on me défendait de franchir la porte (du pensionnat). On a essayé deux fois ; j'avais neuf ans ; les deux fois le premier soir j'ai couru aux fenêtres [...] j'ai crié, mordu, griffé, je suis tombée suffoquée. Il a fallu me remettre en liberté.* En conséquence son père et sa mère, profondément républicains la mettront à l'école de la République, à St Sauveur.

Une autre raison pourrait être évoquée : en 1879 la république est enfin installée et la France est gouvernée par des républicains authentiques. L'année suivante Jules est mis en retraite ou demande sa retraite, pour se lancer dans la politique active. Il voulait baser sa campagne électorale sur l'éducation, et il donnait ainsi l'exemple à ses futurs électeurs, en mettant sa fille dans l'école communale laïque. Il profitait de l'existence légale d'une école primaire gratuite depuis juin 1881 et obligatoire en 1882 dans chaque commune française, après avoir été payante depuis 1833 : l'école est mise au centre du système républicain. L'idéal socialiste de Fourier, de Sido et de Jules, pouvait être mis en application : *les républicains, en reconnaissant l'existence de conflits structurels dans la société française et en faisant le pari d'en organiser la coexistence dans le débat démocratique et la vie parlementaire, ouvrent la voie à une société pacifiée*<sup>4</sup>, « l'harmonie » que souhaitait Fourier. Depuis 1879, La

---

<sup>1</sup> COLETTE, *Jour gris* in *Les Vrilles de la vigne*, 1908, Livre de Poche, 2005.

<sup>2</sup> COLETTE, *Le dernier feu* in *Les Vrilles de la vigne*, 1908, Livre de Poche, 2005.

<sup>3</sup> COLETTE, *Rentrée* in *Aventures quotidiennes*, 1924, La Pléiade, T3, 1991.

<sup>4</sup> DEMIER Francis, *La France du XIXe siècle*, Points Histoire, 2000.

Marseillaise était l'hymne national et en 1880, le 14 juillet devint le jour de la fête nationale. Les communards seront amnistiés pour réconcilier la famille républicaine. Quelle harmonie !

Pour les grandes occasions républicaines c'est Gabri qui remettait le bouquet au maire et récitait le poème écrit par son père. Dès cinq ans elle avait su lire couramment. Mais la lecture était le « sport » familial. Les Colette étaient abonnés à une quantité de journaux, y compris les journaux belges dans lesquels écrivaient Eugène et Paul Landoy, ses oncles maternels. L'écriture de Colette laissait cependant à désirer : *Vers ma treizième année la chance voulut qu'on promût dans mon village, au poste d'institutrice, une femme jeune, vive, exigeante, qui se pencha sur mes cahiers et dit : quelle vilaine écriture ! Pourquoi ? Je n'attendais pas ce dernier mot et ne sut que répondre. Oui, Pourquoi ? Cette écriture est inexcusable. Je vous donne une semaine pour la réformer [...]. Adoptez les plumes Flament n° 2 qui ont un bec large. Cela vous aidera à ralentir, à éclaircir votre écriture et à la redresser [...] être illisible est une grave impolitesse. Je ne supporterai pas que vous la commettiez envers moi. Les résultats d'une pareille admonestation furent rapides<sup>1</sup>.*

Après l'école Gabri rentrait seule à la maison : *Sido n'aimait pas ma figure d'école un peu salie, ni mes cheveux, mes vêtements imprégnés de l'odeur des autres enfants [...]. Je la retrouvais aux limites de son empire, debout sur notre perron [...] quand j'étais en retard. Si je ne musais pas en route, aucune vigie derrière la rampe -forgée aux initiales du premier mari de ma mère- ne guettait mon retour, et je rejoignais Sido au jardin.<sup>2</sup>*

Gabri pouvait cependant jouer avec ses petites compagnes d'école dans le jardin familial : *une corde à sauter pend au bras de la pompe ; les assiettes d'un ménage de poupées, grandes comme des marguerites, étoilent l'herbe ; un long miaulement ennuyé annonce la fin du jour, l'éveil des chats, l'approche du dîner. Elles viennent de partir, les compagnes de jeu de la Petite [...] elles ont jeté à la rue leurs jurons enfantins proférés à tue-tête, avec des gestes grossiers des épaules, des jambes écartées, des grimaces de crapauds, des langues tirées tâchées d'encre violette [...]. Par-dessus le mur la Petite -on dit aussi Minet chéri- a versé sur leur fuite ce qui lui restait de gros rire, de moquerie lourde et de mots patois [...]. Elles partaient harassées, comme avilies par un après-midi entier de jeux [...]. D'affreux ragots de friponnerie et de basses amours tordirent mainte lèvre [...]. Tout ce qui traîne dans les rues*

---

<sup>1</sup> COLETTE, *Le Fanal bleu*, 1949, Fayard, 2004.

<sup>2</sup> COLETTE, *Des mères, des enfants* in *La fleur de l'âge*, Le livre de poche, 1986.

*d'un village, elles l'ont crié, mimé avec passion.*<sup>1</sup> Puis : *les sphinx cracheurs de la fontaine du Palmier me rappellent le jeu dégoûtant qui nous passionnait à Montigny : debout sur une même ligne, à cinq ou six petites sales, les joues gonflées d'eau, nous faisons comme les sphinx, et celle qui avait craché le plus loin gagnait une bille ou des noisettes*<sup>2</sup>. Des jeux de garçons !!

Etre un garçon, elle l'a été. Dans *Claudine en ménage*, Melle Sergent, la directrice de l'école de Montigny (St Sauveur) raconte à Renaud, le mari de Claudine, que *c'était un terrible garçon...de 14 à 15 ans elle a vécu le plus souvent à vingt pieds du sol, et paraissait occupée uniquement de montrer ses jambes jusqu'aux yeux*.<sup>3</sup> Dans *Claudine à Paris*, elle apparaît, âgée de 17 ans et rétorque à Renaud, père de Marcel et qui l'apprécie comme petite amie de son fils, plutôt féminin : *je suis bien trop garçon pour lui*. Même Sido, elle s'en souvient *quand j'étais jeune, si je m'occupais, par exception, à un ouvrage d'aiguille, Sido hochait son front divinateur : tu n'auras jamais l'air que d'un garçon qui coud*<sup>4</sup>. **Son front divinateur** ! Dans *Mes Apprentissages*, 1936, *je pleure aussi mal, aussi douloureusement qu'un homme*. Son côté viril qui domine, qui se domine !

Mais les filles jouent aussi à imaginer leur avenir « *au jeu de qu'est-ce qu'on sera [...]. Elles manquent d'imagination [...]. Gabri a jeté (à ses camarades) : moi je serai marin ! Parce qu'elle rêve parfois d'être garçon et de porter culotte et béret bleus [...]* quand je ferai le tour du monde. Les voyages ? L'aventure ? *Pour une enfant qui franchit deux fois l'an les limites de son canton, au moment des grandes provisions d'hiver et de printemps, et gagne le chef-lieu en victoria, ces mots là sont sans force et sans vertu [...]. Comme elle ferait le tour du monde [...] comme elle dirait : quand j'irai gauler des châtaignes*.<sup>5</sup>

Se plaindre de rester dans son canton est pour le moins curieux car elle faisait partie des voyages que ses parents effectuaient pour rendre visite à leurs familles et amis : Toulon, Lyon, Paris, Bruxelles, Ostende, Gand. Ils l'emmenèrent voir l'exposition universelle à Paris de 1884, la fête qui attestait *que la crise due à la guerre était totalement surmontée*<sup>6</sup> puis celle de 1889. Lorsqu'ils allaient à Bruxelles ils descendaient chez son oncle Eugène dont les

---

<sup>1</sup> COLETTE, *La Petite* in *La Maison de Claudine*, 1922, Livre de poche, 2006.

<sup>2</sup> COLETTE, *Claudine à Paris*, 1902, Le livre de poche, 2004.

<sup>3</sup> COLETTE, *Claudine en ménage*, 1902, Livre de poche, 2005.

<sup>4</sup> COLETTE, *L'Etoile Vesper*, 1946, Livre de Poche, 2004.

<sup>5</sup> COLETTE, *La petite* in *La Maison de Claudine*, 1922, Le livre de poche, 2006.

<sup>6</sup> MALET ET ISSAAC, *La Naissance du monde moderne*, Marabout 1980.

meubles en bois exotiques de style hollandais, inspireront ses achats lorsqu'elle sera devenue Mme Gauthier-Villars. Sur les coussins des fauteuils confortables, d'imposants chats persans. Une cousine par alliance, Jenny Landoy dont Colette n'a jamais parlé, romancière de son état, avait écrit : *Ah ! Les chats ! L'étrange adoration pour cet animal mystérieux éprouvée par les vrais Landoy [...]. Ils aiment les bêtes, toutes les bêtes, même les plus humbles, les plus dédaignées, telle l'araignée*<sup>1</sup>. « Les vrais Landoy », pas les pièces rapportées. Et pas Irma non plus, qui était cependant une vraie Landoy.

Avec ses cousins belges qui venaient souvent en vacances à St-Sauveur, Gabri jouait du piano. Eugène junior écrit déjà, tout en préparant un doctorat en droit. Raphaël est l'ami d'Achille : *sa noble tête au type arabe, au profil aquilin, longs yeux verts, cheveux noirs de jais [...] faisait un ensemble d'une beauté remarquable et exotique qu'il tenait de sa mère* (Caroline). Excellent tireur, il était capable de *couper la mèche d'une bougie ou loger la balle dans le trou d'un pot de fleurs retourné*<sup>2</sup>. Il appelait sa tante Sido, Mme de Sévigné, car ses lettres étaient un petit événement familial. Colette reconnaissait d'ailleurs le talent de sa mère : *« elle écrivait d'une façon tellement séduisante, tellement frappante »*<sup>3</sup>.

Tardivement, en pleine deuxième guerre mondiale elle évoque encore ses souvenirs d'école : *Mon premier hiver scolaire fut un grand hiver, j'allais à l'école entre deux murs de neige plus hauts que moi... Qu'a-t-on fait de ces grands hivers d'autrefois, blancs, solides, durables, embellis par la neige, de contes fantastiques, de sapins et de loups ? Cette année là nous apprîmes à lire dans le Nouveau Testament [...]. Parce qu'il se trouvait là [...]. Parfois une élève- bébé, qui s'était assise sur sa chaufferette pour se réchauffer, poussait un cri aigu, parce qu'elle venait de brûler son petit derrière [...]. Je crois que si une petite magie inoffensive pouvait me rendre ensemble l'arôme de la pomme bavant sur la braise, de la châtaigne charbonnant et surtout sur l'extraordinaire vieux tome du Nouveau Testament, rongé, loqueteux, moisi où Melle Fanny conservait, entre les pages, des pétales de tulipes séchés [...] les figues à barbe carrée des pensées du printemps, je crois, oui, que je serais bien contente*<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> LANDOY Jenny, *Rhamsès II*, Simonis Empis, 1894.

<sup>2</sup> CL.FRANCIS ET F. GONTIER, *Colette*, Perrin, 1996.

<sup>3</sup> COLETTE, *La Naissance du jour*, 1928, Livre de poche, 2004.

<sup>4</sup> COLETTE, *La chaufferette* in *Le Journal à rebours*, 1941, Ed. de Crémille, 1971.

L'école lui rappellera un autre souvenir : *J'ai vu – reprochait la mûre institutrice de notre école à Drienne Jacquemin, neuf ans comme moi, j'ai vu comment tu te tenais avec ton frère hier devant votre maison... C'était du joli. Drienne eut un sourire explicatif -mais melle c'est mon petit frère, il est jeune. J'y apprend. Melle Fanny Deslau s'empourpra, baissa la voix, risqua une question, à laquelle Drienne répondit en toute simplicité - il a trente-trois mois*<sup>1</sup>.

Dans *Claudine à l'école* elle parlera d'une façon dédaigneuse de ses compagnes comme « *des filles d'épiciers, de cultivateurs et de gendarmes, un monde assez mal lavé* »<sup>2</sup>. Car Gabri était la fille d'un notable dans le village. Elle appartenait à une bourgeoisie provinciale, nantie, possédant des fermes mises en fermage à des métayers malheureusement peu scrupuleux. Même l'institutrice, Mme Vieillard, la femme d'un charpentier, *la traitait avec le respect dû à la fille d'un homme riche et fermait les yeux lorsqu'elle donnait quelques sous à une petite camarade dans le besoin pour balayer la salle de classe à sa place*<sup>3</sup>. Elle ne pouvait qu'éprouver un sentiment de supériorité à être traitée de la sorte. Dans *Journal à rebours* elle se souvient d'une note écrite à l'encre rouge en marge d'une composition française : *de l'imagination, mais on sent un parti pris de se singulariser. Elle m'est restée dans la mémoire cette note écrite à l'encre rouge en marge d'une composition française. J'avais onze, douze ans. En trente lignes, je déclarais n'être point d'accord avec ceux qui nommaient l'automne un déclin et je l'appelais, un commencement*<sup>4</sup>.

Olympe Terrain, vingt quatre ans, qui succédera à Mme Vieillard la traitera comme n'importe quelle élève. Fille de paysan, elle était diplômée de l'école normale d'Auxerre, laïque, l'unique voie laissée aux jeunes femmes éduquées hors des pensionnats religieux, et qui souhaitaient enseigner, malgré la vie rude qu'elles menaient dans les écoles où elles étaient nommées. Colette l'évoque dans *Claudine à l'école* : salaire de misère, chambre commune non chauffée au-dessus des salles de cours, lutte pour être bien notée. Olympe était une remarquable pédagogue mais elle devait son poste au docteur Merlou, de St Sauveur, ennemi de Jules Colette. Il fut donc envisagé que Gabri ne retourne plus à l'école, mais un jour, sans prévenir, elle revint *négligeant de prendre son rang pour la rentrée. Pas un mot de sa part* (d'Olympe Terrain). *Mais à la première leçon, Colette* (de par son influence les fillettes

---

<sup>1</sup> COLETTE, *Ces dames anciennes* in *Derniers Ecrits* in *Paysages et Portraits*, œuvre posthume, Flammarion, 1973.

<sup>2</sup> COLETTE, *Claudine à l'école*, 1900, Le Livre de Poche, 2006.

<sup>3</sup> THURMAN Judith, *Secrets de chair*, Calman-Lévy, 2002.

<sup>4</sup> COLETTE, *Automne* in *Journal à rebours*, 1941, Ed. de Crémille, 1971.

s'appelaient par leur nom de famille) *s'apprêtant à lire son journal - le règlement doit être suivi par toutes les élèves-* (dit Olympe Terrain). *Ce fut tout, Colette se montra une aimable fillette très intelligente, parfaitement douée en Français, nulle ou à peu près en sciences, très musicienne, espiègle et spirituelle de façon remarquable*<sup>1</sup>. Elle dut également prendre son tour comme les autres à la corvée de balayage et ne prétendit plus jamais à des privilèges de fille de riche. Cependant dans *Claudine à Paris*, Claudine se serait laissée hacher plutôt que de balayer la classe à (son) tour quand ça ne (lui) disait pas. Gabri n'était effectivement pas habituée par Sido à obéir : *obéir, obéir, humiliation que je n'ai jamais subie*<sup>2</sup>.

Gabri était cultivée : *Mérimée éblouit mes 8 ans, Les Misérables aussi. Point d'amour entre Dumas et moi, sauf que le collier de la reine rutila quelques nuits dans mes songes.*<sup>3</sup> Mais aucun besoin *des livres destinés aux enfants [...]. Loin de moi la Comtesse de Ségur, la Bibliothèque Rose (dont elle) avait une sainte horreur. Je n'ai pas lu les Contes de Perrault illustrés par Gustave Doré... J'ai regardé les images*<sup>4</sup>. Mais elle fut enchantée par Verlaine.

Ses diverses lectures seront l'occasion « d'apprendre la vie » : *Maman pourquoi est-ce que je ne peux pas lire Zola ? [...]. J'aime mieux, évidemment que tu ne lises pas certains Zola [...]. Alors donne-moi ceux qui ne sont pas « certains » ? Elle me donna La faute de l'abbé Mouret et Le Docteur Pascal et Germinal. Mais je voulus [...] les autres [...]. Je ne reconnus rien de ma tranquille compétence de jeune fille des champs. Je me sentis crédule, effarée, menacée dans mon destin de petite femelle [...]. Amours des bêtes paissantes, chats coiffant les chattes comme des fauves leur proie, précision paysanne, presque austère des fermières parlant de leur taure vierge ou de leur fille en mal d'enfant, je vous appelai à mon aide. Mais j'appelai surtout la voix conjuratrice [...]. En vain je voulais que les mots doux de l'exorcisme [...] chantassent à mes oreilles [...]. D'autres mots sous mes yeux peignaient la chair écartelée, l'excrément, le sang souillé [...]. Le gazon me reçut étendue et molle*<sup>5</sup>. Gabri avait presque quatorze ans et Sido n'exorcisa cependant pas ces scènes de sa voix apaisante.

Était-ce un legs de Sido, puisque tous ses enfants auront le goût des livres et de la musique, qu'elle-même avait acquis auprès de ses frères en Belgique. Eugène était en effet un éditeur

---

<sup>1</sup> Olympe Terrain à J. Lamac, premier biographe de Colette.

<sup>2</sup> COLETTE, *Claudine à Paris*, 1902, Le livre de poche, 2004.

<sup>3</sup> COLETTE, *Ma mère et les livres* in *La maison de Claudine*, 1922, Le livre de poche, 2006.

<sup>4</sup> PARINAUD André, *Mes vérités*, 1950, Écriture, 1996.

<sup>5</sup> COLETTE, *Ma mère et les livres* in *La maison de Claudine*, 1922, Le livre de poche, 2006.

connu et apprécié à Bruxelles. Il avait créé avec succès *L'Office de Publicité*, le premier journal entièrement financé par la publicité dans lequel il signait ses rubriques du nom de Bertram. Paul, promu Officier d'Académie, ne dirigeait plus *L'Indépendance*, il avait pris la direction du casino d'Ostende où se rendaient les souverains belges en villégiature.

Mais c'était aussi un legs équivoque de Jules qui écrivait dans des revues scientifiques, mais ne remplissait jamais les tomes gardés à la maison et retrouvés vierges à sa mort.

Gabri garda sa liberté d'expression toute sa vie. Adolescente elle était déjà impertinente : à la question de l'examineur au brevet élémentaire à Auxerre, qui lui demande *comment se procurer de l'encre [...] quels ingrédients ?* Elle répond *il y a bien des manières, la plus simple serait encore d'aller en demander chez le papetier du coin*<sup>1</sup>. A la question suivante : *pouvez-vous me parler du mica ?* Elle répond de même : *je n'en ai jamais vu ailleurs que dans les petites vitres des Salamandres* (le poêle). Elle obtiendra une très mauvaise note en chimie mais 20 en musique et 19/20 en Composition française. *Son propre style était déjà d'une originalité remarquable [...] et elle le polissait inlassablement et sans aide*, dira Olympe Terrain, très tardivement, lorsque le scandale de *Claudine à l'école* où Colette la vilipende, sera éteint. Elle obtiendra son diplôme de Brevet Élémentaire en juillet 1889, ce qui n'était pas si courant pour les femmes à cette époque. Elle rétablira sa vérité en 1941 : *Non je n'ai pas eu 19 ou 20 pour un devoir de style, entre douze et quinze ans ! Car je sentais, chaque jour mieux, que j'étais justement faite pour ne pas écrire [...]. Quelle douceur j'ai pu goûter à une telle absence de vocation littéraire ! [...]. Lorsqu'à dix sept ans l'amour arriva dans ma vie, je n'eus pas non plus l'envie de l'écrire, ni de le décrire [...]. Pourtant ma vie s'est écoulée à écrire*<sup>2</sup>.

Sa mère était très fière d'elle et lui donnait quantité de petits noms : mon Bijou, mon Joyau tout en Or, ma Beauté, Minet chéri, Toutou blanc, Toutou chéri, Bijou chéri, amour chéri, poulet blanc, trésor, gnou, soleil d'or, mon chef d'œuvre... Ce qui n'était pas le cas pour Juliette. Car chez les Colette on remarquait la pétulance des deux garçons mais pas la présence de Juliette, une enfant vraisemblablement psychotique que Sido trouvait *intelligente mais bizarre*.

---

<sup>1</sup> COLETTE, *Claudine à l'école*, 1900, Le livre de poche, 2005.

<sup>2</sup> COLETTE, *Journal à rebours*, 1941, Ed. de Crémille, 1971.

Après le mariage de Juliette Gabri récupéra sa chambre *étoilée de bleuets sur un fond gris, au premier étage. Un vrai boudoir de jeune fille avec penderie et lit à baldaquin orné de dentelle, qui n'avait rien à voir avec sa « tanière enfantine –une ancienne logette de portier à grosses poutres, carrelée, suspendue au-dessus de l'entrée cochère et commandée par la chambre à coucher de ma mère*<sup>1</sup>. Mais avec l'accès direct à sa chambre, sans passer par la sienne, Sido se mit à craindre que son Minet Chéri ne se fasse enlever : *une histoire de jeune fille enlevée, séquestrée, illustre la première page des journaux*<sup>2</sup>. A mon père qui la rassurait, elle répondait : *j'en ai assez de trembler tout le temps pour mes filles. Déjà l'aînée qui est partie avec ce monsieur*<sup>3</sup>. Gabri rêva avec plaisir d'être enlevée et de quitter ainsi *la maison maternelle*. Il est curieux qu'elle parle de "maison maternelle" dans *La Maison de Claudine* ? Quid du père ? A-t-il si peu d'importance ?

Après le mariage de Juliette les Colette durent rendre des comptes à la belle famille au sujet de la succession de Jules Robineau, le père de Juliette. Il fut question de quitter St Sauveur. Même ruinés, la famille aurait pu continuer à vivre à St Sauveur car Sido, toujours pleine de morgue aurait pu faire face à la méchanceté du village. Mais le départ d'Achille, nommé médecin à Châtillon Coligny à une quarantaine de kilomètres, en 1890, fut très mal vécu par elle. Ce fut l'élément déclenchant du déménagement. Tout fut vendu aux enchères cet été là, excepté les livres de Balzac : *Je ne peux vous parler sainement de Balzac, je suis née avec Balzac*<sup>4</sup>. Il avait été un contemporain et un admirateur de Fourier et avait fait cadeau à un Landoy de son épingle de cravate que Sido montrait à Gabri : *une boule de sardoine rougeâtre, autour de laquelle gravitait un serpent d'or (elle imaginait) ses petites mains potelées disciplinant sous l'épingle bizarre les plis de sa cravate*<sup>5</sup>.

En 1891 la famille émigrera donc à Châtillon-Coligny, dans une maison plus petite, mais cependant plus confortable. Cette petite maison qu'ils louent ne leur donne cependant plus le statut de propriétaire et la considération qui l'accompagne. Mais Sido est installée près d'Achille, son enfant préféré, *mon grand*. Le Capitaine se permettra de dire à Sido : *Achille a besoin de sa mère ! Il a trop vécu dans tes jupes celui-là !* Colette fera une allusion détournée à cet amour mère/fils : *« Oui j'ai trouvé, comme toi, Mme X bien changée et triste. Je sais que*

---

<sup>1</sup> COLETTE, *L'enlèvement* in *La maison de Claudine*, 1922, Livre de poche, 2006.

<sup>2</sup> COLETTE, *L'enlèvement* in *La maison de Claudine*, 1922, Livre de poche, 2006.

<sup>3</sup> COLETTE, *L'enlèvement* in *La maison de Claudine*, 1922, Livre de poche, 2006.

<sup>4</sup> PARINAUD André, *Mes vérités*, 1950, Ecriture, 1996.

<sup>5</sup> COLETTE, *Mélanges*.



*sa vie privée est sans mystère : parions donc que son grand fils a sa première maîtresse*<sup>1</sup>. Une rivale.

Gabri fut très jalouse d'Achille *le très beau, le séducteur*. Dans une lettre du 15 février 1910 Sido écrira à Gabri : *j'ai continué à aller chez mon cher grand pour perdre le moins de jours possibles de ceux qui me sont accordés à le voir et à l'entendre*. Dans *La Maison de Claudine* elle fait dire à Sido parlant d'Achille : *J'ai toujours été sans rivale dans son cœur [...]. Ton frère devait aller ce matin à Arnedon [...]. Je n'oublie jamais ses itinéraires. Je le suis tu comprends*.<sup>2</sup>

Gabri avait 17 ans, mais elle ne dira presque rien sur ce départ, ni sur sa vie à Châtillon. Ce déménagement lui permettra cependant d'ouvrir les armoires pour préparer les cartons, ce qui lui sera l'occasion de voir les souvenirs de sa mère : *les livrets d'Opéra, les cartons d'invitation, les journaux d'époque, les lithographies, les jumelles de théâtre, les partitions imprimées, les boîtes provenant d'épiceries fines de Bruxelles, de Londres, de Paris, les flacons de parfums, les portraits des comédiens et des grandes cantatrices que Sido avait applaudis*. Elle évoquera ses émotions dans *Paysages et Portraits : quitter mes étangs, leur profonde odeur de joncs et de vernes, leurs brumes délimitées, les sources secrètes qui les abreuvent. J'en dépéris plus d'une année, quand j'avais 16 ans*<sup>3</sup> (elle avait 18 ans). Elle complètera dans *Noces : dans le village où mon frère exerçait la médecine je m'en tenais à la compagnie des miens*<sup>4</sup>. Puis dans *Mes apprentissages : Avant lui (Willy) tout ne me fut -sauf la ruine de mes parents et le mobilier vendu publiquement- que roses. Mais qu'aurais-je fait d'une vie qui n'eût été que rose*<sup>5</sup>.

Pourquoi si peu de souvenirs ? Quand on sait que plus tard, le moindre évènement chez Colette faisait l'objet d'une nouvelle dans un journal, on peut à juste titre se poser la question. D'autant plus que *Paysages et Portraits* est une œuvre qu'elle n'envisageait apparemment pas de publier, mais qui le sera cependant à titre posthume. Ce déménagement à Châtillon représente une vraie rupture, mais à 18 ans tout n'était pas si sombre.

---

<sup>1</sup> COLETTE, *La Naissance du jour*, 1928, Livre de poche, 2004.

<sup>2</sup> COLETTE, *Ma mère et la maladie* in *La Maison de Claudine*, 1922, Livre de Poche, 2006.

<sup>3</sup> COLETTE, *Paysages et portraits*, Flammarion, 1958.

<sup>4</sup> COLETTE, *Noces*, vol.7, Le Fleuron, Flammarion, 1948-1950.

<sup>5</sup> COLETTE, *Mes Apprentissages*, 1936, Livre de poche, 2005.

## Sa rencontre avec Willy

Après sa réussite au brevet élémentaire, Gabri fit un séjour de trois semaines à Paris chez la veuve, oranaise juive convertie au christianisme, d'un général, Cholleton, *un camarade de promotion de mon père* (à St Cyr), *un jeune et beau capitaine, je dois* (à sa veuve) *l'usage quotidien de l'antimoine* (pour maquiller les yeux)<sup>1</sup>. Cette dernière était liée à une famille d'éditeurs parisiens influente et très catholique, les Gauthier-Villars, dont un de leurs enfants, Henri surnommé Willy avait été remarqué par Gabri dans leur librairie, lors d'un séjour à Paris avec Achille, en 1884, puis pour l'Exposition Universelle de 1889. Il est de 14 ans son aîné et ne ressemble pas à un Prince Charmant, plutôt trapu, râblé, mais il s'agit d'une description tardive d'une femme déçue : *Willy n'était pas énorme mais bombé, un tour de cou de 44 cm, un haut de forme à bord plat cachant sa calvitie, un bouc et une moustache à la Napoléon III lui constituaient une image de marque particulière [...]. Le puissant crâne, l'œil à fleur de front, un nez bref, sans arête dure, entre les joues basses [...] une bouche étroite, mignarde, agréable*<sup>2</sup>. Il pesait 105 kg au moment de son mariage, en 1893.

En 1936, elle avait été plus précise et plus dure : *M. WILLY n'était pas énorme mais bombé. Le puissant crâne, l'œil à fleur de front, un nez bref, sans arête dure entre les joues basses, tous ses traits se ralliaient à la courbe. La bouche étroite, mignarde, agréable, sous les très fortes moustaches d'un blond-gris qu'il teignit longtemps, avait je ne sais quoi d'anglais dans le sourire. Quant au menton frappé d'une fossette, il valait mieux, faible, petit, et même délicat, le cacher. Aussi M. WILLY garda-t-il une sorte d'impériale élargie, puis une courte barbe. On a dit de lui qu'il ressemblait à Edouard VII. Pour rendre hommage à une vérité moins flatteuse, sinon moins auguste, je dirai qu'il ressemblait surtout à la reine Victoria*<sup>3</sup>.

Au cours des trois semaines qu'elle resta à Paris chez la Veuve Cholleton, cette dernière lui avait enseigné quelques bonnes manières de harem, entre autres, l'habitude, le besoin de kohl. Veuve elle restait fidèle à mainte coquetterie africaine, au bigoudi, au chapelet en perle bleue, en crottes de gazelle [...] chez elle je fus prompte à aimer le couscous et les grasses sucreries oranaises<sup>4</sup>. Mais Gabri avait surpris d'autres atouts de la générale occupée à diriger le travail ménager d'une ancienne ordonnance passée valet de chambre. En tablier

---

<sup>1</sup> COLETTE, *Le Fanal bleu*, 1949, Fayard, 2004.

<sup>2</sup> COLETTE, *Mon amie Valentine in Paysages et portraits*, Flammarion, 1958 (œuvre posthume).

<sup>3</sup> COLETTE, *Mes Apprentissages*, 1936, Livre de poche, 2004.

<sup>4</sup> COLETTE, *Le Fanal bleu*, 1949, Fayard, 2004.

*bleu, juché sur une échelle double, le gars essuyait les vitres : bougre de saucisse, disait-elle avec rondeur, je vois d'ici les traînées de buée que tu laisses sur la vitre. T'as besoin d'un encouragement... Et gaillardement elle lui empoigna le derrière [...]. Il sauta du bas de l'échelle et rendit la politesse [...]. Encore plus que le geste de Mme la générale, c'est le rire de l'homme qui me refoula indignée vers la chambre d'où je sortais. Quinze ans [...]. Le bel âge pour frémir de scandale devant la salacité des aînés !<sup>1</sup>. Elle en fera bien d'autres !*

Plus tard, après les spectacles auxquels elle se rendait avec Willy, elle lui écrivait des lettres d'amour enflammées : *Mon très cher Chéri, je n'ai pas pu fermer l'œil de toute la nuit dernière, vous étiez à la fois trop près et trop loin de moi<sup>2</sup>. Et un autre soir, légèrement grisée après un dîner arrosé à l'Asti, dans le fiacre où Willy la raccompagnait : Je mourrai si je ne suis pas ta maîtresse.<sup>3</sup> D'ailleurs Claudine se conduit de la même façon avec Renaud : pour éteindre ma soif, j'avale d'un trait un grand verre [...]. Je m'écoute être heureuse [...]. Renaud la porte presque dans le fiacre [...] nous sommes idiots ce soir [...]. C'est vous que je veux suivre [...]. Je lui ai obéi, tous mes membres engourdis par une mollesse inconnue.<sup>4</sup>*

En 1936 l'émotion avait disparu : *Parmi les courages hors de raison, la bravoure des jeunes filles est insignif. Mais sans elle, on verrait moins de mariages. On verrait encore moins de ces fugues qui oublient tout, même le mariage [...] si mainte jeune fille met sa main dans la patte velue, tend sa bouche vers la convulsion gloutonne d'une bouche exaspérée, et regarde sereine sur le mur l'énorme ombre masculine d'un inconnu, c'est que la curiosité sensuelle lui chuchote des conseils puissants [...]. La brûlante intrépidité sensuelle jette à des séducteurs mi-défait par le temps, trop de petites impatientes et c'est à celles-ci que je chercherai querelle. Le corrupteur n'a même pas besoin d'y mettre le prix. Sa proie piaffante ne craint rien, pour commencer [...]. Que ne contemple-t-elle plus longtemps l'ombre de Priape avantagée sur le mur [...]. Cette ombre finit par démasquer l'ombre d'un homme qui a déjà de l'âge, un trouble regard bleuâtre, illisible, le don des larmes à faire frémir, la voix merveilleusement voilée, une légèreté étrange d'obèse, une dureté d'édredon bourré de cailloux<sup>5</sup>. Que de rancune encore, vis-à-vis de Willy après tant d'années !*

---

<sup>1</sup> COLETTE, *Le Fanal bleu*, 1949, Fayard, 2004.

<sup>2</sup> Société des Amis de Colette, *Cahiers Colette*, St Sauveur en Puisaye, 1935.

<sup>3</sup> WILLY, *Indiscrétions et commentaires sur les Claudine*, Pro Amicus, 1962.

<sup>4</sup> COLETTE, *Claudine à Paris, 1901*, Livre de poche, 2004.

<sup>5</sup> COLETTE, *Mes Apprentissages*, 1936, Livre de poche, 2004.

Depuis son séjour chez la veuve Cholleton, Gabri lit les publications de Willy. Elle s'est abonnée à *Art et Critique* dans lequel Willy publie ses critiques musicales. A la mort de sa maîtresse, la mère de Jacques, le 31 décembre 1891, Willy confie immédiatement l'enfant à Achille, qui le placera à Châtillon chez une nourrice que Sido pourra surveiller, ce qui donnera à Willy l'occasion de revoir Gabri et surtout à Gabri de séduire Willy. Sido avait-elle envisagé la possibilité d'un mariage entre Gabri et Henry Gauthier-Villars ? Car comme sa mère au même âge, Gabri bien que cultivée, et très jolie, n'a pas de dot. C'est l'occasion inespérée pour Sido, de marier Gabri sans dot, à une grande famille bourgeoise. Et Sido pensait au mariage pour Gabri malgré ce que cela comportait pour elle : *ce que je vois surtout c'est que tu vas partir avec un homme, et je ne trouve pas cela bien joli que ma fille s'en aille avec un homme [...]. Ca m'est bien égal qu'il soit ton mari. J'en ai eu deux, moi, des maris, et je n'en suis pas plus fière pour cela*<sup>1</sup>.

Sido fine mouche avait parfaitement saisi le caractère de Willy: *elle a détecté chez cet homme compliqué un côté fleur bleue*<sup>2</sup>. Ce que confirmera plus tard Colette : *Willy était un charmeur à l'aisance caressante d'un fils qui a peu quitté sa mère*. Elle fera également dire à Claudine parlant de son mari Renaud<sup>3</sup> : *il est plus femme que moi !*

Poursuivant son idée et sans état d'âme, dès le 24 Janvier 1892, trois semaines après la mort de la maîtresse de Willy, Sido écrira à Juliette : *C'est cet enfant qui doit faire entrer Gabri par la grande porte dans la famille Gauthier-Villars*. Mais peut-être y était-elle déjà entrée par la petite, car Colette fait dire à Claudine, émoustillée par l'asti après un dîner arrosé et déclarant sa flamme à Renaud : *c'est vous que je veux suivre [...]. Renaud l'enveloppe toute et sa bouche fourrage la nuque bouclée, le cou tiède, les joues salées de pleurs [...]. Je veux être votre maîtresse. Ce ne sera pas difficile ; vous savez quelle liberté on me laisse, toute cette liberté-là je vous la donne, je voudrais vous la donner toute ma vie*<sup>4</sup>.

Après trois ans de fiançailles qui confinaient au scandale, le mariage sera décidé sous la pression de la famille de Willy. Elle « avouera » à André Parinaud, au cours de leurs entretiens en 1950 qu'elle n'avait guère eu le choix entre *faire cadeau de ses 20 ans ou*

---

<sup>1</sup> COLETTE, *Mon amie Valentine* in *Paysages et portraits*, Flammarion, 1958, œuvre posthume.

<sup>2</sup> C. FRANCIS et F. GONTIER, *Colette*, Perrin, 1997.

<sup>3</sup> COLETTE, *Claudine en ménage*, 1902, Livre de poche, 2005.

<sup>4</sup> COLETTE, *Claudine à Paris*, 1901, Livre de poche, 2004.

devenir institutrice<sup>1</sup>. Dans *La Vagabonde* elle fait cependant dire à Renée Néré, à propos de son premier amour : *Mon Dieu ! Que j'étais jeune et que je l'aimais cet homme là ! Et comme j'ai souffert*. Puis dans *Claudine en ménage* parlant de son mari : *Ce Renaud que j'aime à l'affolement*.

Willy lui-même évoquera la dette morale qu'il avait envers les Colette qui l'avaient soutenu et avaient manifesté tant de gentillesse envers son fils Jacques. A son frère Albert il écrit : *J'épouse la fille du Capitaine Colette (de Châtillon), heureux de témoigner ma reconnaissance à une famille qui a été pour Jacques d'une bonté absolument touchante. Elle n'a pas de dot d'ailleurs, ce qui ne réjouit pas nos parents*<sup>2</sup>.

Il provoquera cependant en duel et blessera le rédacteur du journal *Gil Blas* qui écrivait le 4 mai 1893, quelques jours avant leur mariage, un article que Willy jugea injurieux : *On jase beaucoup à Châtillon du flirt intense dont un de nos plus spirituels clubmen parisiens poursuit une exquise blonde, célèbre dans toute la contrée pour sa merveilleuse chevelure. On ne dit pas que le mot mariage ait été prononcé. Aussi nous engageons fort la jolie propriétaire de deux invraisemblables nattes dorées à n'accorder ses baisers que la bague au doigt*.

Les « fiançailles » de Gabri et Willy avaient été très « romanesques » : lorsque certains Châtillonnais furent au courant de leur futur mariage, les Colette reçurent des lettres anonymes. Effrayés les deux amoureux pensèrent les faire cesser en ne se voyant plus et en faisant courir le bruit d'une rupture. Les lettres anonymes cessèrent. Ce fut donc une relation épistolaire, d'autant plus enflammée : *les amoureux s'écrivent des lettres impubliables tant elles sont opposées à la morale bourgeoise de l'époque*<sup>3</sup>. Ce que semble confirmer *Claudine à Paris* : *Ce que j'ai rêvé (à propos de Renaud) je ne le dirai à personne, pas à ce cahier, non plus. Ca me gênerait trop de le voir écrit*. Le 15 mai 1893, à la sauvette pour une raison de discrétion après l'épisode des lettres anonymes, ils se marièrent : *un mariage à la six-quat'deux (période au cours de laquelle) il nous maintint dans une sagesse éreintante [...]. Sans pitié pour nous deux, il me laissa toute intacte, malgré moi*<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> PARINAUD André, *COLETTE, mes vérités*, Ecriture, 1996.

<sup>2</sup> CARADEC, *Feu Willy*.

<sup>3</sup> LEHEMBRE Bernard, *Un amour à la Belle Epoque, Colette et Willy*, Acropole, 2000.

<sup>4</sup> COLETTE, *Claudine en ménage, 1902*, Livre de poche, 2005.

*Il y a un gouffre, un abîme presque, entre les milieux de Colette et Willy*<sup>1</sup> : respectivement républicain laïque contre extrême-droite nationaliste et ultra-catholique. Mais Willy ne se laissera pas enfermer par son milieu, Colette non plus.

---

<sup>1</sup> THURMAN Judith, *Secret de la chair*, Calmann-Lévy, 2002.